This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

842.08
R425a

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

Lintilhac

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS.

23.

SENLIS
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME VI.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1823.

H.

301954

LES

PHILOSOPHES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES;

PAR PALISSOT;

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français, le 2 mai 1760, et remise le 20 juin 1782, avec des changemens.

Non nos odium, regnive cupido,
Compulit ad bellum.
OVIDE, Métam. liv. V, v. 218.

NOTICE

SUR PALISSOT.

Charles PALISSOT DE MONTENOY naquit à Nancy le 3 janvier 1730. Son père était conseiller du duc de Lorraine et avocat. Le jeune Palissot fit de si grands progrès dans ses études, que don Calmet en fit mention dans sa *Bibliothèque de Lorraine*. A l'âge de 13 ans, il soutint une thèse de théologie, et à 16, il était déjà bachelier dans cette faculté. On le fit entrer dans la congrégation de l'Oratoire; mais également précoce d'esprit et de tempérament, il en sortit et se maria à 18 ans, après avoir fait une tragédie. A la vérité, cette première pièce ne valait rien, mais une seconde qu'il donna, n'ayant encore que 19 ans, intitulée *Zarès* et ensuite *Ninus*, fut jouée trois fois en 1744.

La comédie lui convenait mieux, et il y obtint plus de succès. *Les Tuteurs*, qu'il donna en 1754, réussirent, mais n'ont pu rester au théâtre. Les trois vieux personnages qui en font le sujet sont d'une crédulité si bête,

qu'ils cessent d'être comiques à la première scène.

Il fit jouer ensuite le *Barbier de Bagdad*, bluette assez gaie, mais qui n'est autre chose que le conte des *Mille et Une Nuits* dialogué.

Palissot crut qu'il se ferait un nom en attaquant les opinions philosophiques qui se propageaient avec une si grande activité dans le siècle dernier, qu'elles avaient captivé les grands eux-mêmes, et il se trouva associé avec Lefranc de Pompignan, Gresset, Fréron et le petit nombre des autres adversaires des nouvelles doctrines. Mais le parti contraire comptant dans ses rangs des écrivains du premier ordre, et dominant jusqu'au sein de l'Académie même, c'est tout au plus si le génie des Bossuet et des Pascal eût suffi pour le combattre avec avantage.

Palissot cherchant à rappeler le genre d'Aristophane, traduisit sur la scène les philosophes eux-mêmes, qu'on reconnut trop bien, quoiqu'il ne les nommât point, à la différence du comique grec. Dans sa comédie *du Cercle*, jouée à Nanci le 26 novembre 1755, en présence du roi Stanislas, il mit un personnage qu'il était impossible de méconnaître, et ce fut sa première attaque contre J.-J. Rousseau. C'était un très-grand tort, car cet écrivain,

seul de son parti, et qui lui-même avait déjà les encyclopédistes pour ennemis, ne lui avait rien fait, et méritait des ménagemens par ses infortunes. L'auteur d'Émile traita cette affaire avec noblesse, et prit la chose de bonne grâce; cependant, Palissot le fit encore reparaître dans *les Philosophes*. C'était mettre trop d'acharnement à tourner en ridicule un homme pacifique comme Jean-Jacques.

Cette pièce, sans contredit la meilleure et peut-être la seule de Palissot qui puisse rester, ne pourra jamais guère être représentée. Elle est écrite avec correction et élégance, et le style en est plus comique que celui de ses autres pièces, qui ne sont que des satyres dialoguées; on y trouve des caractères bien tracés et des scènes excellentes. Nous la donnons ici principalement comme une comédie historique, comme un monument qui rappellera les mœurs et les opinions du 18e siècle. Elle eut un grand succès, mais elle aliéna à Palissot tous les écrivains philosophes, et l'empêcha d'entrer à l'Académie. Voltaire, ordinairement si emporté et si irascible, écrivit pourtant à Palissot, à ce sujet, dans des termes très-modérés; mais rien ne put détourner le jeune imitateur d'Aristophane d'écrire contre les philosophes. Il continua à leur faire la guerre, et publia cette

fameuse *Dunciade*, qui a principalement fait sa célébrité, qui ne fut d'abord qu'en trois chants, et dont Voltaire voulut bien lui accuser réception sous le nom de *petite drôlerie*. L'ayant mise en dix chants, il l'affaiblit; et s'étant avisé, dans la révolution, d'y intercaler des chants contre les terroristes, il la gâta tout-à-fait.

Nous n'entrerons point ici dans des détails relatifs à ses autres ouvrages, et nous dirons seulement qu'il fit jouer *les Nouveaux Ménechmes* en 1762, *le Satirique*, ou *l'Homme dangereux*, et *les Courtisannes;* pièces qui éprouvèrent beaucoup de difficulté à la représentation, surtout la dernière, par des intrigues de salons et de coulisses assez compliquées, auxquelles l'auteur opposa comme contremines d'autres intrigues qui ne lui réussirent point.

Palissot, avec moins de talent pour la critique que Laharpe, quoiqu'avec non moins de connaissances, eut encore plus de froideur de génie. Il opposa toutefois une digue puissante au torrent du mauvais goût, et il fera plus autorité en littérature que Fréron et Geoffroy.

Dépouillé de sa fortune par la révolution, forcé de se défaire d'une jolie maison de cam-

pagne qu'il possédait à Argenteuil, il vécut retiré dans une maison plus modeste à Pantin. Il avait été nommé administrateur de la bibliothèque Mazarine. Dans le commerce de la vie, il était doux, liant, affable et communicatif. Il conserva jusqu'à la fin de ses jours une parfaite liberté d'esprit et son goût pour la littérature, ainsi que sa mémoire, pouvant citer dans un âge très-avancé des passages très-longs des classiques latins et français.

Palissot mourut, le 15 juin 1814, dans de grands sentimens de religion.

PERSONNAGES.

CYDALISE.
ROSALIE.
DAMIS.
VALÈRE, } philosophes.
MARPHURIUS, } philosophes.
THÉOPHRASTE, } philosophes.
MARTON.
M. CARONDAS.
CRISPIN.

La scène est à Paris, dans la maison de Cydalise.

LES

PHILOSOPHES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

DAMIS, MARTON.

DAMIS.

Non, je ne reviens pas d'un semblable vertige,
Rompre un hymen conclu !

MARTON.

Tout est changé, vous dis-je.

DAMIS.

Mais encor ?

MARTON.

Mais encor, vous êtes officier ;
Notre projet n'est pas de nous mésallier.
Nous voulons un mari taillé d'une autre étoffe ;
En un mot, nous prenons un mari philosophe.

DAMIS.

Que me dis-tu, Marton ?

MARTON.

Je vous étonne fort ;
Mais ne savez-vous pas que les absens ont tort?
Trois mois ont opéré bien des métamorphoses :
Peut-être dans trois mois verrons-nous d'autres choses.
Vous pourrez reparaître alors avec succès ;
Mais jusque-là, néant. En dépit du procès
Qui devait se finir par votre mariage,
Sans appel aujourd'hui la pomme est pour le sage.

DAMIS.

Le moyen que l'on change ainsi dans un moment !

MARTON.

Toute femme est, Monsieur, un animal changeant.
On pourrait calculer les jours de Cydalise
Par les différens goûts dont son ame est éprise :
Quelquefois étourdie, enjouée à l'excès ;
D'autres fois sérieuse et boudant par accès ;
Coquette, s'il en fut, même jusqu'au scandale ;
Prude à nous étourdir de son aigre morale ;
Courant le bal la nuit, et le jour les sermons ;
Tantôt les directeurs, et tantôt les bouffons.
C'était-là le bon tems. Mais aujourd'hui que l'âge
Fait place à d'autres mœurs, et veut un ton plus sage,
Madame a depuis peu réformé sa maison.
Nous n'extravaguons plus qu'à force de raison.
D'abord on a banni cette gaîté grossière,
Délices des traitans, aliment du vulgaire ;
A nos soupers décens tout au plus on sourit :

Si l'on s'ennuie, au moins c'est avec de l'esprit.
Quelquefois on admet, au lieu de vaudevilles,
De savans concerto, de grands airs difficiles;
Car il faut bien encore un peu d'amusement.
Mais notre fort, Monsieur, c'est le raisonnement.
Quelque tems, dans le cercle, on parla politique,
Enfin tout disparut sous la métaphysique.

DAMIS.

Quelque chargé que soit ce bizarre tableau,
Je livre Cydalise aux traits de ton pinceau;
Je m'en rapporte à toi. Mais que fait Rosalie?

MARTON.

Ce que nous fesons tous, Monsieur; elle s'ennuie.

DAMIS.

Aux vœux de mon rival son cœur s'est-il rendu?

MARTON.

Non, ce cœur est à vous; l'amour l'a défendu
Contre tous les projets d'un rival téméraire;
Mais votre sort dépend de l'aveu d'une mère
Ensorcelée au point que je n'ai plus d'espoir.
Pardonnez-moi ce mot; je vois comme il faut voir.

DAMIS.

Elle fut mon amie, et je me flatte encore...

MARTON.

Le bel-esprit, Monsieur, est tout ce qu'elle adore;
C'est une maladie inconnue à vingt ans,
Mais bien forte à cinquante. Encore avec le tems,
On pourrait espérer un retour de sagesse,
S'il en était quelqu'un contre cette faiblesse,

Quand à certains degrés elle a fait des progrès.
Dans les commencemens, moi-même j'espérais;
Mais sachez tous nos maux et ceux qui vont les suivre.
Entre nous....

DAMIS.

Hé bien! quoi ?

MARTON.

Madame a fait un livre.

DAMIS.

Bon!

MARTON.

Qui même à présent s'imprime INCOGNITO.

DAMIS.

Quelque brochure ?

MARTON.

Non : un volume IN-QUARTO.

DAMIS.

Je lui conseille fort de garder l'anonyme.
Mais, dans ces beaux esprits que Cydalise estime,
N'en est-il donc aucun assez droit, assez franc,
Pour lui montrer l'excès d'un travers aussi grand,
Pour la désabuser ?

MARTON.

Eux! ils se moquent d'elle;
Ils ont tous conspiré de gâter sa cervelle;
Surtout votre rival. Comme il connaît son goût,
Il ne se borne pas à l'applaudir en tout;
Il la fait admirer par messieurs ses semblables,

Tous charlatans adroits et flatteurs agréables,
Ravis de présider dans sa société,
D'y porter leurs erreurs, et fesant vanité
De dominer ici sur un esprit crédule,
Qu'ils ont l'art d'aguerrir contre le ridicule.

DAMIS.

Et ce sont là, dis-tu, des philosophes?

MARTON.

Oui,
Du plus grand air encor; Paris en est rempli.
Mais, pour établir mieux leur crédit chez Madame,
Et pour mieux pénétrer jusqu'au fond de son ame,
Ils nomment aux emplois vacans dans la maison.
Leur choix, toujours guidé par la saine raison,
Quel qu'il soit, à Madame est toujours sûr de plaire.
Je soupçonne pourtant un certain secrétaire,
Reçu par Cydalise à titre de savant,
De n'avoir d'autre emploi que celui d'intrigant,
De recéler un fourbe, et d'être ici pour cause;
Mais enfin, tôt ou tard, j'éclaircirai la chose.

DAMIS.

Quel motif as-tu donc pour en juger si mal?

MARTON.

Ou je me trompe fort, ou c'est votre rival,
Qui, pour servir ses feux, ici s'impatronise.

DAMIS.

Quel homme est-ce?

MARTON.

Un fripon affectant la franchise,

Et pourtant, m'a-t-on dit, natif de Pézénas,
Titré du nom pompeux de monsieur Carondas,
Reconnu pour savant, du moins sur sa parole,
Tout hérissé de grec et de termes d'école,
Plaçant à tout propos ce bizarre jargon,
Et nous citant sans cesse HOMÈRE ou LYCOPHRON.

DAMIS, riant.

Ha, ha, ha, ha, ha, ha.

MARTON.

Je peins d'après nature.

DAMIS.

Ce monsieur Carondas est de mauvais augure;
Mais avec ton secours et celui de Crispin....

MARTON.

Quoi! Crispin est ici?

DAMIS.

Vraiment oui. Mon dessein
Était de vous unir; tu le sais, et j'espère
Que tu me serviras de ton mieux.

MARTON.

Laissez faire.
Crispin est fort adroit; j'en tirerai parti.

DAMIS.

Je compte sur tes soins.

MARTON.

Oh! Monsieur, comptez-y;
Je déclare la guerre à la philosophie.

DAMIS.

Je te devrai, Marton, le bonheur de ma vie.
Mais... ne puis-je un moment?...

MARTON.

Ah! je vous vois venir.
Tenez, Monsieur, l'amour a su vous prévenir.
On vient; c'est Rosalie.

SCÈNE II.

ROSALIE, MARTON, DAMIS.

DAMIS.

Après trois mois d'absence,
Quand je reviens ici, guidé par l'espérance,
Réclamer une foi promise à mon ardeur,
On m'apprend qu'un rival, jaloux de mon bonheur,
Ose me disputer le seul bien où j'aspire;
Qu'avec lui, contre moi, votre mère conspire.
Ah! rassurez du moins mon cœur désespéré.

ROSALIE.

Doutez-vous que le mien en soit moins pénétré?
Je vois avec douleur ce changement extrême,
Je souffre autant que vous; mais enfin je vous aime.
A ce titre du moins quelque espoir m'est permis.
Qui pourrait résister à deux amans unis?
Ma mère vous aimait. En vous voyant, peut-être
Dans son cœur combattu l'amitié va renaître.
Sur ce cœur autrefois j'avais plus de pouvoir,
Je le sais! c'est à vous, Damis, de l'émouvoir;

Allez, et pour combler le bonheur que j'espère,
Que je vous doive encor les bontés de ma mère.

MARTON.

Beaux sentimens! mais moi, je ne m'y firais pas.

ROSALIE.

Laisse-moi mon erreur.

MARTON.

Non, c'est par des combats
Qu'il faut à la raison ramener Cydalise.

DAMIS.

Encore est-il permis de tenter l'entreprise?

MARTON.

Oui, c'est un beau moyen, des soupirs et des pleurs!
Oh! la philosophie endurcit trop les cœurs.

ROSALIE.

Je ne l'aurais pas cru! mais pourtant si ma mère
M'immolait sans retour aux desseins de Valère;
Si ce projet enfin était bien avéré;
Pourquoi jusqu'à présent n'est-il pas déclaré?
Qui peut la retenir?

MARTON.

J'entrerais en colère!
Elle n'a pas encor fait venir le notaire,
Il est vrai; les témoins ne sont pas invités,
D'accord; il manque aussi quelques formalités,
J'y consens; ajoutez, d'ailleurs, que la journée,
A la rigueur encor n'est pas déterminée,
J'en conviens: cependant ne souffre-t-elle pas

L'hommage assez public qu'il rend à vos appas ?
N'en êtes-vous pas même à toute heure obsédée ?
Mais non ; je me trompais : ce n'était qu'une idée.

ROSALIE.

Hélas ! peux-tu, Marton, me désoler ainsi ?

MARTON.

J'avais rêvé.

DAMIS.

Marton....

MARTON.

Contes que tout ceci,
Propos en l'air.

DAMIS.

Marton....

MARTON.

Vision chimérique,
Absurde.

ROSALIE.

Mais Marton....

MARTON.

Non, c'est terreur panique ;
Illusion, vous dis-je.

ROSALIE.

En vérité, Marton,
Ce cruel badinage est bien peu de saison.

MARTON.

J'avais tort.

ROSALIE, fesant un mouvement pour sortir.

Tu poursuis? hé bien! je...

DAMIS, l'arrêtant.

Rosalie.

ROSALIE.

Non, Monsieur, c'en est trop.

DAMIS.

Demeurez, je vous prie.

MARTON.

Ah! vous vous fâchez donc? Vraiment c'est très-bien fait.
Mais raisonnons un peu. Dites-moi, s'il vous plaît,
Fallait-il vous tromper? Je sais bien que le doute
Suspend l'impression des maux que l'on redoute,
Qu'il est très-naturel d'éloigner le danger,
Et de rendre toujours son fardeau plus léger.
Moi-même à vous flatter je serais la première;
J'aurais soin de fermer les yeux à la lumière,
Sans l'intérêt pressant qui me parle pour vous.
Convenez-en tous deux, les amans sont bien fous!
Tranquilles sans raison, désespérés sans cause,
Dans un juste équilibre aucun ne se repose,
Et le sang-froid souvent les conseille bien mieux
Que cet amour qu'on peint un bandeau sur les yeux.
Mais laissons un moment cette idée importune,
Et fesons notre paix. Vous serez sans rancune?
Vous me le promettez?

ROSALIE.

Oh! je te le promets.

MARTON.

Et moi, d'être attentive à tous vos intérêts.

Vous, Monsieur, qui sans soins et sans trouble dans l'ame,
Passeriez votre vie à regarder Madame,
Il faut battre en retraite, et même promptement.
Songez qu'il est grand jour dans cet appartement,
Que nous pourrions ici risquer quelque surprise,
Et qu'il faut vous montrer d'abord à Cydalise,
Avant que de penser à d'autres rendez-vous.

DAMIS.

Je cours m'y disposer, dans un espoir si doux;
Je remets en tes mains le bonheur de ma vie.
Vous que j'adore, adieu, ma chère Rosalie.

SCÈNE III.

ROSALIE, MARTON.

MARTON.

Vous, soyez sans faiblesse. Allons, point de langueur;
La fermeté, Madame, en impose au malheur.

ROSALIE.

Si tu pouvais sentir combien je hais Valère?

MARTON.

Oui : Damis sort d'ici. Mais c'est à votre mère
Qu'il importe surtout de parler avec feu :
Si vous aimez Damis, ce fut de son aveu;
Je le suppose au moins.

ROSALIE.

Certainement.

MARTON.

Les filles
Ne font rien, comme on sait, sans l'avis des familles;
C'est la règle. Il faut donc déclarer sans détour
Pour l'un tous vos mépris, pour l'autre votre amour.

ROSALIE.

Oh! oui.

MARTON.

Vous sentez-vous cette fermeté d'ame?

ROSALIE.

Assurément, Marton.

MARTON, malignement.

Allons, j'entends, Madame.

ROSALIE, effrayée.

Ah! Marton...

MARTON.

Comment donc! c'est très-bien débuter,
Cela promet.

ROSALIE.

Aussi, pourquoi m'épouvanter?
L'amour, dans le besoin, me rendra du courage.

MARTON, la contrefesant.

L'amour! oui, vous ferez tout deux de bel ouvrage.
Il y paraît vraiment, à cet air d'embarras
Qu'un mot dit au hasard....

ROSALIE.

Mais enfin tu verras.

MARTON.

Ce n'est point à l'amour à vous tirer de peine,

Il est trop mal adroit. Pensez à votre haine ;
Voilà le sentiment qui doit vous inspirer,
Dont il est important de vous bien pénétrer.
Je ne sais si l'amour, que d'ailleurs je révère,
Est de nos passions en effet la plus chère ;
Mais ce n'est que faiblesse et que timidité.
La haine n'est qu'ardeur et que vivacité.
L'un abat, l'autre anime, et dans un cœur femelle,
Ma foi, je la croirai beaucoup plus naturelle.
Vous ne connaissez pas encor ce sentiment ;
Que votre cœur l'éprouve aujourd'hui seulement.
Tenez, j'aime Crispin, et je sens pour Valère....
Mais, ce n'est plus un jeu, j'aperçois votre mère.

ROSALIE.

Tu me soutiendras ?

MARTON.

Oui.

SCÈNE IV.

CYDALISE, ROSALIE, MARTON.

CYDALISE.

Retirez-vous, Marton.
Prenez mes clefs, allez renfermer mon Platon ;
De son monde idéal j'ai la tête engourdie.
J'attendais à l'instant mon Encyclopédie ;
Ce livre ne doit plus quitter mon cabinet.
(A Rosalie.)
Vous, demeurez ; je veux vous parler en secret.

(A Marton.)

Laissez-nous.

MARTON, à Rosalie.

Allons, ferme et montrez du courage.

CYDALISE.

Obéissez, Marton.

SCÈNE V.

CYDALISE, ROSALIE.

CYDALISE.

Vous êtes belle et sage,
Rosalie, et pour vous j'ai toujours des bontés.
Je vais connaître enfin si vous les méritez.
Je ne consulte point ce sentiment vulgaire,
Amour de préjugé, trivial, populaire,
Que l'on croit émané du sang qui parle en nous,
Et qui n'est, dans le fond, qu'un mensonge assez doux.
Une faiblesse.....

ROSALIE.

Hé quoi! la voix de la nature,
Quoi! cette impression si touchante et si pure,
Ce premier des devoirs, cet auguste lien,
(Je définirai mal ce que je sens si bien)
N'importe, se peut-il que le cœur de ma mère
Méconnaisse aujourd'hui ce sacré caractère?
Ah! rappelez pour moi vos sentimens passés;
En les analysant vous les affaiblissez.

CYDALISE.

J'ai cru, tout comme un autre, à ces vaines chimères,
Dignes du gros bon-sens qui conduisait nos pères.
Crédule, heureuse même en mon aveuglement,
Automate abusé, je suivais le torrent.
Je commence à sentir, à penser, à connaître.
Si je vous aime enfin, c'est en qualité d'ÊTRE.
Mais vous concevez bien qu'un autre individu
N'aurait à mes bontés qu'un droit moins étendu.

ROSALIE.

Vous déchirez mon cœur. Ah! permettez, Madame,
Souffrez qu'à vos genoux votre fille réclame
Un droit plus légitime et des titres plus doux.
Pourquoi briser les nœuds qui m'attachaient à vous?
Jugez de leur pouvoir à mon trouble, à mes larmes.

CYDALISE, un peu émue.

Ma fille!... eh quoi! pour vous l'erreur a tant de charmes!
Vous me faites pitié. Consultez la raison;
Ces puérilités ne sont plus de saison.
Je reconnais vos droits sur le cœur d'une mère;
Mais je les ennoblis; et si je vous suis chère,
Si j'ai sur vous aussi quelques droits à mon tour;
J'en exclus le hasard qui vous donna le jour.

ROSALIE.

Je ne puis soutenir ce funeste langage,
Il fait à toutes deux un trop sensible outrage.
Qui? moi! le pensez-vous, que je puisse jamais
Oublier que ma vie est un de vos bienfaits?
Non....

CYDALISE.

Le soin que j'ai pris de votre intelligence,
Doit mériter surtout votre reconnaissance ;
Voilà le digne objet où tendent tous mes vœux ;
Vous apprendre à penser, voilà ce que je veux.
Concevez le bonheur d'étendre son génie ;
D'ouvrir l'œil aux clartés de la philosophie,
De dissiper la nuit où vos sens sont plongés,
D'affranchir votre esprit du joug des préjugés !
Ce grand art d'exister, qui n'appartient qu'au sage,
Dont je connais enfin le solide avantage,
Ce jour de la raison, dont j'ai su m'éclairer,
Ma fille, mon amour veut vous le procurer.
J'avais avec Damis conclu votre hyménée ;
De légers intérêts m'avaient déterminée :
Des rapports de fortune, un procès à finir,
Je me souviens qu'alors tout semblait vous unir.
C'est ainsi que se font la plupart des affaires ;
Mais enfin aujourd'hui je romps ces nœuds vulgaires.
Damis a du bon sens, des vertus, de l'honneur,
Il a ce que le monde exige à la rigueur.
Tout mortel n'est pas fait pour aller au sublime ;
Dans le fond, cependant, on lui doit de l'estime :
Mais je vous dois aussi, ma fille, un autre époux,
Beaucoup plus convenable et plus digne de vous.
Valère a ce qu'il faut pour plaire et pour séduire ;
C'est peu de vous aimer, il saura vous instruire ;
En un mot, c'est de lui que mon cœur a fait choix.

ROSALIE.

Ainsi, vous oubliez que Damis autrefois
Eut votre aveu, Madame, et celui de mon père ?

CYDALISE.

Votre père; il est vrai que je n'y songeais guère.
Plaisante autorité que la sienne en effet!
L'être le plus borné que la nature ait fait.
Nul talent, nul essor, espèce de machine
Allant par habitude, et pensant par routine,
Ayant l'air de rêver et ne songeant à rien,
Gravement occupé du détail de son bien,
Et de mille autres soins purement domestiques;
Défenseur ennuyeux des préjugés gothiques,
Sauvage dans ses mœurs, alliant à la fois
La morgue de sa robe au ton le plus bourgeois;
Ne s'énonçant jamais qu'avec poids et mesure,
Et qui, toujours grimpé sur la magistrature,
Hors de son tribunal, aurait cru déroger,
Ayant, comme Dandin, la fureur de juger.
Mais il est mort enfin, laissons en paix sa cendre.

ROSALIE.

Ah! Madame : songez,...

CYDALISE.

Allez-vous le défendre?
Un père n'est qu'un homme, et l'on peut sensément
Remarquer ses défauts, en parler librement.

ROSALIE.

Si ce sont là les droits de la philosophie,
Souffrez que j'y renonce, et pour toute ma vie.
Je perdrais trop, Madame, à m'éclairer ainsi;
J'ose vous l'avouer. Daignez permettre aussi
Qu'en faveur de Damis je vous rappelle encore
Vos premières bontés que votre fille implore.

CYDALISE.

Non, Valère est l'amant que j'ai choisi pour vous,
Ma fille, et dès ce soir il sera votre époux.
Ces nœuds embelliront le cours de votre vie.
Quant à vos préjugés sur la philosophie,
Contre eux, à mon exemple, il faut vous aguerrir.
Le tems et la raison sauront vous en guérir.
Vous êtes dans cet âge où l'on commence à vivre,
Tout fait ombrage alors; mais vous lirez mon livre.
J'y traite en abrégé de l'esprit, du bon sens,
Des passions, des lois, et des gouvernemens;
De la vertu, des mœurs, du climat, des usages,
Des peuples policés, et des peuples sauvages;
Du désordre apparent, de l'ordre universel,
Du bonheur idéal et du bonheur réel.
J'examine avec soin les principes des choses,
L'enchaînement secret des effets et des causes.
J'ai fait exprès pour vous un chapitre profond;
Je veux l'intituler : LES DEVOIRS TELS QU'ILS SONT;
Enfin c'est en morale une encyclopédie,
Et Valère l'appelle un livre de génie.
Vous serez trop heureuse avec un tel époux.
Un jour vous connaîtrez ce que je fais pour vous;
Vous m'en remercirez. Adieu, Mademoiselle;
Songez à m'obéir.

SCÈNE VI.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE, sans voir Marton.

Quelle douleur mortelle!
Que résoudre? que faire? Ah! te voilà, Marton.

MARTON.

Oui, j'ai tout entendu. Mais quelle déraison!
Quel travers!

ROSALIE.

Je n'ai plus qu'à mourir.

MARTON.

Badinage :
Mourir! Vous vous moquez, et ce n'est plus l'usage.
On ne le souffre pas même dans les romans.

ROSALIE.

Mais enfin...

MARTON.

Calmez-vous et reprenez vos sens.
Cette crise, après tout, vous l'aviez attendue?

ROSALIE.

Mon ame en ce moment n'en est pas moins émue.

MARTON.

Présumez-vous si peu du succès de mes soins?

ROSALIE.

Ah! Marton....

MARTON.

Commencez par vous affliger moins.
Si vos vœux sont comblés, dites-moi, je vous prie,
A quoi ce beau chagrin vous aura-il servie ?

ROSALIE.

Oui, si tu réussis ; mais qui m'en répondra ?

MARTON.

Vous pleurerez alors autant qu'il vous plaira,
Je vous aiderai même, et n'aurai rien à dire ;
Mais jusqu'à ce moment, qui vous défend de rire ?
A tout événement, c'est toujours fort bien fait,
Et quand tout irait mal, je crois qu'il le faudrait.
Du moins c'est mon humeur. Le chagrin m'incommode ;
Je le crois inutile, et j'en suis l'antipode :
C'est à quoi dans la vie il faut le moins songer,
Et l'on a toujours tort quand on veut s'affliger.
Mais allons concerter quelque heureuse saillie ;
Venez, et nous verrons si la philosophie,
Quel que soit son crédit, pourra, dans ce grand jour,
Tenir contre Marton, et Crispin, et l'amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

VALÈRE, M. CARONDAS.

VALÈRE.

Frontin.

M. CARONDAS.

Ce maudit nom fera quelque méprise,
Je vous l'ai déjà dit, et devant Cydalise
Il vous arrivera de me nommer ainsi.
Frontin! pour un savant le beau nom! Songez-y,
Monsieur, il ne faudrait que cette étourderie
Pour donner du dessous à la philosophie.

VALÈRE.

D'accord.

M. CARONDAS.

Il faut d'ailleurs supprimer entre nous
Les tons trop familiers; puisqu'enfin, selon vous,
Les hommes sont égaux par le droit de nature,
Je suis, quoique Frontin, votre égal.

VALÈRE.

Je te jure
Que c'est mon sentiment.

M. CARONDAS.

Moi, je l'approuve fort.
J'avais toujours pensé que les lois avaient tort;
Et même Cydalise, en un certain chapitre,
Ne prouve point trop mal à mon gré....

VALÈRE.

Le beau titre
Que l'avis d'une folle à qui dans un moment
On ferait adopter tout autre sentiment,
Qui ne sait que des mots et n'a rien dans la tête.

M. CARONDAS.

Mais entre nous, Monsieur, son livre est-il si bête?

VALÈRE.

Pitoyable.

M. CARONDAS.

Le style?....

VALÈRE.

Ennuyeux à l'excès.

M. CARONDAS.

Vous la flattez pourtant du plus brillant succès.

VALÈRE.

Sans doute.

M. CARONDAS.

Et le public?

VALÈRE.

Nous savons lui prescrire
Comment il faut penser, parler, juger, écrire;
Nous le déciderons aisément.

M. CARONDAS.

D'accord ; mais
Il faut l'apprivoiser, le flatter.

VALÈRE.

Non, jamais.
Il est, pour le gagner, des méthodes plus sûres.

M. CARONDAS.

Le moyen ?

VALÈRE.

Par exemple, on lui dit des injures :
C'est un expédient par nos sages trouvé;
Le secret est certain, nous l'avons éprouvé.
Dans peu, tu le verras toi-même avec surprise,
Nous porterons aux cieux le nom de Cydalise ;
Cinq ou six traits hardis, révoltans, scandaleux,
Produiront dans son livre un effet merveilleux.
Il faut les ajouter.

M. CARONDAS.

Bon ! la ruse est nouvelle :
Et comment lui prouver que ces traits-là sont d'elle ?

VALÈRE.

Et le reste en est-il ? D'abord avec pudeur
Elle s'en défendra, puis s'en croira l'auteur.

M. CARONDAS.

Je ne sais ; mais, pour moi, je rougirais dans l'ame....

VALÈRE.

As-tu donc oublié que Cydalise est femme ?
Crois-moi, suppose encore un piége plus grossier;

L'amour-propre est crédule, et l'on peut s'y fier.
Les femmes sur ce point sont même assez sincères.

M. CARONDAS.

Messieurs les beaux-esprits ne leur en doivent guères.
Mais enfin vous croyez qu'avec cinq ou six traits
Nous devons nous attendre au plus heureux succès ?

VALÈRE.

Sans doute, et cette idée, entre nous, n'est pas neuve.
Le livre de Cratès n'en est-il pas la preuve ?
Jamais production ne prit un tel essor.
Chacun se l'arrachait, on se l'arrache encor :
Pour livre dangereux partout on le renomme,
Et pourtant nous savons que Cratès est bonhomme.

M. CARONDAS.

Il est vrai.

VALÈRE.

Cydalise aura plus de faveur.
On ne juge jamais son sexe à la rigueur.
Quelques-uns de ces traits qu'on se dit à l'oreille,
Au public hébêté feront crier merveille !
Je veux que Cratès même en devienne jaloux,
Et rien n'est plus aisé, nous la protégeons tous.

M. CARONDAS.

Hé bien, quoique nourri, Monsieur, à votre école,
J'avais tout bonnement admiré sur parole
Et l'ouvrage et l'auteur. Car enfin, mot à mot,
Elle n'a rien écrit que d'après vous.

VALÈRE.

Le sot !

M. CARONDAS.

Mais pour ces beaux endroits ajoutés à son livre,
Si les lois s'avisaient, Monsieur, de nous poursuivre?

VALÈRE.

Elle aurait le plaisir de s'entendre louer;
N'est-ce rien? quitte après à tout désavouer.
D'ailleurs l'amour du vrai va jusqu'à l'héroïsme.
Ces grands mots imposans d'ERREUR, de FANATISME,
De PERSÉCUTION, viendraient à son secours.
C'est un ressort usé qui réussit toujours.
N'avons-nous pas encor l'exemple de Socrate
Opprimé, condamné par sa patrie ingrate?
Tous nos admirateurs parleraient à la fois.

M. CARONDAS.

Mais, Monsieur, ce Socrate obéissait aux lois.

VALÈRE.

Oui, la philosophie encor dans son enfance
Des préjugés du moins conservait l'apparence;
Mais nous n'en voulons plus.

M. CARONDAS.

Tout devient donc permis?

VALÈRE.

Excepté contre nous et contre nos amis.

M. CARONDAS.

Vive le bel-esprit et la philosophie!
Rien n'est mieux inventé pour adoucir la vie.

VALÈRE.

Comment! sur des rochers on plaçait la Vertu;

Y grimpait qui pouvait. L'homme était méconnu.
Ce roi des animaux, sans guide et sans boussole,
Sur l'Océan du monde errait au gré d'Éole;
Mais enfin nous savons quel est son vrai moteur.
L'homme est toujours conduit par l'attrait du bonheur,
C'est dans ses passions qu'il en trouve la source.
Sans elles, le mobile, arrêté dans sa course,
Languirait tristement à la terre attaché.
Ce pouvoir inconnu, ce principe caché,
N'a pu se dérober à la philosophie,
Et la morale enfin est soumise au génie.
Du globe où nous vivons despote universel,
Il n'est qu'un seul ressort, l'intérêt personnel;
A tous nos sentimens, c'est lui seul qui préside;
C'est lui qui dans nos choix nous éclaire et nous guide.
Libre de préjugés, mais docile à sa voix,
Le sauvage attentif le suit au fond des bois.
L'homme civilisé reconnaît son empire;
Il commande en un mot à tout ce qui respire.

M. CARONDAS.

Quoi! Monsieur, l'intérêt doit seul être écouté?

VALÈRE.

La nature en a fait une nécessité.

M. CARONDAS.

J'avais quelque regret à tromper Cydalise;
Mais je vois clairement que la chose est permise.

VALÈRE.

La fortune t'appelle, il faut la prendre au mot.

M. CARONDAS.

Oui, Monsieur.

VALÈRE.

La franchise est la vertu d'un sot.

CARONDAS, se disposant a le voler.

Oui, Monsieur.... mais toujours je sens quelque scrupule
Qui voudrait m'arrêter.

VALÈRE.

Préjugé ridicule
Dont il faut s'affranchir.

M. CARONDAS.

Quoi! véritablement?

VALÈRE.

Il s'agit d'être heureux, il n'importe comment.

M. CARONDAS.

Tout de bon?

VALÈRE.

Mais sans doute; en flattant Cydalise,
Tu remplis un devoir que l'usage autorise.
Ne faut-il pas flatter quand on veut plaire aux gens?
Bien voir ses intérêts, c'est être de bon sens.
Le superflu des sots est notre patrimoine.
Ce que dit un corsaire au roi de Macédoine,
Est très-vrai dans le fond.

M. CARONDAS, fouillant dans la poche de Valère.

Oui, Monsieur.

VALÈRE.

Tous les biens
Devraient être communs; mais il est des moyens
De se venger du sort. On peut avec adresse

Corriger son étoile, et c'est une faiblesse
Que de se tourmenter d'un scrupule éternel.

(Valère, s'apercevant que Carondas veut le voler.)

Mais que fais-tu donc là?

M. CARONDAS.

L'intérêt personnel....
Ce principe caché.... Monsieur.... qui nous inspire,
Et qui commande enfin à tout ce qui respire....

VALÈRE.

Quoi! traître, me voler!

M. CARONDAS.

Non, j'use de mon droit,
Tous les biens sont communs.

VALÈRE.

Oui, mais sois plus adroit.
Il est certains malheurs auxquels on se hasarde,
Lorsque l'on est surpris.

M. CARONDAS.

Monsieur, j'y prendrai garde.

VALÈRE.

Ceci, monsieur Frontin, doit être une leçon;
Mais, puisqu'il ne faut plus vous nommer de ce nom,
Songez à me servir auprès de Cydalise.
Jusqu'ici tout va bien; sa fille m'est promise.
Vous savez là-dessus quels sont mes sentimens;
Ainsi continuez de flatter ses talens:
Vos termes de collége ont produit des merveilles;
Il faut de plus en plus étourdir ses oreilles

De ce jargon savant qui vous a réussi.
Vous êtes sans fortune, et vous pouvez ici
Vous faire un petit sort que j'aurai soin d'étendre,
Si mes vœux ont l'effet que j'ai droit d'en attendre.
Adieu, soyez discret, je serai généreux.

SCÈNE II.

M. CARONDAS.

Mon premier coup d'essai n'est pas des plus heureux.
Je suis encor trop loin d'atteindre mon modèle,
Et c'est au second rang que le destin m'appelle.

SCÈNE III.

CYDALISE, M. CARONDAS.

CYDALISE, sans voir M. Carondas.

Me voilà parvenue à m'en débarrasser.
Que l'oisiveté pèse alors qu'on veut penser!
Parmi tous ces fâcheux dont j'étais obsédée,
Je n'ai pas entrevu le germe d'une idée.
On ne peut à ce point outrager le bon sens;
Mais il faut tout souffrir de messieurs ses parens.
(A M. Carondas.)
Ah! vous êtes ici. Bon! prenez votre place.
Mon livre va paraître, on attend la préface,
Il faut y travailler. J'aurais voulu pourtant
Que nous eussions Valère.

M. CARONDAS.

Il me quitte à l'instant,
Et nous parlions de vous, Madame, avec ivresse.

CYDALISE.

Vous parliez de mon livre?

M. CARONDAS.

Il en parle sans cesse.
C'est, dit-il, un brevet pour l'immortalité;
Vous allez éclipser la docte antiquité.
Je n'ose avec le sien mesurer mon suffrage;
Mais l'admiration me prend à chaque page.

CYDALISE.

Vous en êtes content?

M. CARONDAS.

Mon esprit s'y confond.
Votre livre est nourri d'un savoir si profond,
Que vous me feriez croire au démon de Socrate.

CYDALISE.

Vous vous y connaissez.

M. CARONDAS.

Oui, Madame, on m'en flatte.
Mais apprenez-moi donc comment cela se fit;
Il faut que vous sachiez tout ce qui s'est écrit.

CYDALISE.

Avec nombre de gens je me suis rencontrée,
Et c'est un pur hasard.

M. CARONDAS.

Vous étiez inspirée.

Quoi ! vous n'avez pas lu le savant Vossius ?

CYDALISE.

Non, jamais.

M. CARONDAS.

Casaubon ?

CYDALISE.

Encor moins.

M. CARONDAS.

Grotius ?

CYDALISE.

Point du tout : sont-ce là les livres d'une femme ?

M. CARONDAS.

Ma foi, de plus en plus vous m'étonnez, Madame ;
Quoi ! rien de tout cela ?

CYDALISE.

Non, rien, vous dis-je, rien.

M. CARONDAS.

Mais vous parlez des lois mieux que Tribonien.
Oh ! pour Tribonien, convenez....

CYDALISE.

Je l'ignore.

M. CARONDAS.

Vous connaissez du moins Thalès, Anaxagore ?

CYDALISE.

Non.

M. CARONDAS.

Le Fils naturel ?

CYDALISE.

Pour celui-là, d'accord.
Ce sont de ces écrits qu'il faut citer d'abord.

M. CARONDAS.

Je ne veux point ici m'ériger en arbitre;
Mais j'en aurais jugé comme vous sur le titre.

CYDALISE.

C'est aussi mon avis, et je crois qu'en effet
Un ouvrage excellent s'annonce au moindre trait;
C'est un je ne sais quoi.... dont notre ame est saisie...:
Cela se sent... enfin, c'est l'attrait du génie.

M. CARONDAS.

J'entends. C'est à-peu-près la vapeur d'un ragoût
Qui réveille à la fois l'odorat et le goût.

CYDALISE.

Oui; la comparaison est pourtant trop vulgaire.

M. CARONDAS.

Elle est de Lycophron.

CYDALISE.

Ah! c'est une autre affaire.
Venons à ma préface. Allons, je vais dicter:
(Après un silence et avec emphase.)
Écrivez: J'AI VÉCU. Non, c'est mal débuter.
Effacez, J'AI VÉCU. Mettez-vous à votre aise.
(Avec de l'aigreur.)
Ah! monsieur Carondas, votre plume est mauvaise.
(Elle rêve.)
J'AI VÉCU ne vaut rien.

M. CARONDAS.

Je m'en contenterais.
J'AI VÉCU dit beaucoup.

CYDALISE.

Non, Monsieur, je voudrais
Un début plus pompeux et plus philosophique.

M. CARONDAS.

Cette simplicité, Madame, est énergique.

CYDALISE, rêvant.

Non, non, je cherche un tour qui soit moins familier.
(Avec humeur.)
On n'a jamais écrit sur de pareil papier.
Effacez donc, Monsieur; votre encre est détestable.
(Elle rêve.)
Je ne pourrai trouver un tour plus favorable!
(Avec impatience.)
Ah! Valère, après tout, devrait bien être ici.
Je ne me sens jamais tant d'esprit qu'avec lui.
(Elle rêve.)
Quoi! pas même une idée! Ah! je suis au supplice.

M. CARONDAS.

Madame; le génie a ses jours de caprice,
Et ceci me rappelle un mot de Suidas,
Qui dit élégamment....

CYDALISE.

Hé! monsieur Carondas,
Laissez les morts en paix. J'avais un trait sublime,
(Elle rêve.)
Qui m'échappe. Attendez... mais, oui; ce tour exprime...

(Avec impatience.)

Écrivez. Non, la phrase a trop d'obscurité.
Je ne sentis jamais cette stérilité.
Quel métier! finissons. C'en est fait, j'y renonce.
L'imprimeur attendra, portez-lui ma réponse.
Non, revenez. Enfin, je l'ai trouvé : j'y suis.
Vite, écrivez, Monsieur : JEUNE HOMME, PRENDS ET LIS (*).
JEUNE HOMME, PRENDS ET LIS. Le tour est-il unique?
Qu'en pensez-vous, Monsieur?

M. CARONDAS.

Sublime, magnifique!
C'est le ton du génie et de la vérité.

CYDALISE.

J'oublie, en le lisant, tout ce qu'il m'a coûté.
JEUNE HOMME, PRENDS ET LIS! il est inimitable,
Et Valère en sera d'une joie incroyable.

M. CARONDAS.

D'un doux frémissement vous vous sentez troubler.
JEUNE HOMME, PRENDS ET LIS; l'oracle va parler;
La nature à tes yeux ici se manifeste.
Non, rien n'est si sublime, et pourtant si modeste.

CYDALISE.

Mais que nous veut Marton?

(*) C'est le début fastueux du livre intitulé l'*Interprétation de la Nature*.

SCÈNE IV.

CYDALISE. MARTON, M. CARONDAS.

MARTON.

MADAME, c'est Damis,
Qui demande à vous voir.

CYDALISE.

Que son tems est mal pris!
J'allais finir sans lui. L'importun personnage!
On ne me permet pas d'achever un ouvrage.

MARTON.

Valère achèvera.

M. CARONDAS.

Qu'appelez-vous, finir?
L'ouvrage est fait, Madame, à n'y plus revenir.
Je le donne en dix ans à nos plus grands génies.

CYDALISE.

Oui, vous avez raison. Faites-en vingt copies.
Ah! je respire enfin, et j'ai su m'en tirer.
JEUNE HOMME, PRENDS ET LIS! Oui, Damis peut entrer.

SCÈNE V.

DAMIS, CYDALISE.

CYDALISE.

Vous voilà de retour?

DAMIS.

Oui, je reviens, Madame,
Pour me plaindre de vous et vous ouvrir mon ame.
Je n'aperçois que trop, et c'est avec douleur,
Que j'ai perdu mes droits au fond de votre cœur,
Et que votre amitié s'est enfin ralentie;
Mais la mienne jamais ne s'étant démentie,
Souffrez que je rappelle à votre souvenir
Un espoir que le tems ne dut pas en bannir.
Vous savez à quel point votre fille m'est chère;
C'est votre aveu, du moins c'est celui de son père,
Qu'en faveur de mes feux je réclame aujourd'hui,
Puisqu'enfin près de vous j'ai besoin d'un appui.

CYDALISE.

Le titre, je l'avoue, est assez légitime;
Je conviens de mes torts, non pas que mon estime,
Ni que cette amitié qui m'attachaient à vous,
Ne soient encor pour moi des sentimens bien doux;
Et c'est ce que d'abord on aurait dû vous dire:
Mais j'ai formé des nœuds dont le charme m'attire;
J'ai suivi trop long-tems les frivoles erreurs
D'un monde que j'aimais. L'âge a changé mes mœurs;
Aujourd'hui tout entière à la philosophie,
Libre des préjugés qui corrompaient ma vie,
N'existant plus enfin que pour la vérité,
Je me suis fait, Damis, une société,
Peu nombreuse, il est vrai; je vis avec des sages,
Et j'apprends à penser en lisant leurs ouvrages.
J'ai choisi l'un d'entre eux pour ma fille, et ce soir
Cette heureuse union doit combler mon espoir.
C'est à vous de juger si, quoique votre amie,

Je dois vous immoler le bonheur de ma vie.

DAMIS.

Non, pour votre bonheur je donnerais mes jours,
Et la même amitié m'inspirera toujours.
Mais quels sont donc enfin ces rares avantages
Attachés, dites-vous, au commerce des sages?
Je ne prends point pour tels un tas de charlatans,
Qu'on voit sur des tréteaux ameuter les passans,
Qui mettent une enseigne à leur philosophie :
De tous ces importans ma raison se défie.
De ce vain appareil le vulgaire est séduit.
Moi, je suis de ces gens qui font peu cas du bruit,
Et je distingue fort l'ami de la sagesse,
Du pédant qui s'enroue à la prêcher sans cesse.

CYDALISE.

Je sais tout le mépris que l'on doit aux pédans,
Et ne les confonds pas avec les vrais savans.
Épargnez-vous, Monsieur, cette satire amère;
Ceux que je peux nommer, Théophraste, Valère,
Marphurius enfin, sont tous assez connus....

DAMIS.

Je ne connais entre eux que ce Marphurius.
Quoi! Madame, il en est?

CYDALISE.

D'où vient cette surprise?

DAMIS.

Je l'ai connu, vous dis-je; excusez ma franchise :
Apparemment qu'alors il cachait bien son jeu;
Mais ce n'était qu'un sot, presque de son aveu.
Quelqu'un me le fit voir, et malgré sa grimace,

Et les plats complimens qu'il vous adresse en face,
Et le sucre apprêté de ses propos mielleux,
Ma foi, je n'y vis rien de si miraculeux.
Malgré son ton capable et son air hypocrite,
Je ne fus point tenté de croire à son mérite;
Et je ne lui trouvai, pour le peindre en deux mots,
Qu'un froid enthousiasme imposant pour les sots.

CYDALISE.

Ce jugement fait tort à votre intelligence,
Et ce Marphurius fait honneur à la France;
Son nom chez les savans fut toujours en crédit,
Et je ne sais pourquoi tout le monde en médit.
Mais quittons ce propos. Ces rares avantages,
Dont je suis redevable au commerce des sages,
Je dois vous en parler et leur en faire honneur.
Peut-être, après cela, leur tiendrez-vous rigueur :
N'importe, il faut du moins apprendre à les connaître.
A ces hommes divins je dois un nouvel être.
Le hasard présidait à mes attachemens,
J'étais aux petits soins avec tous mes parens,
Et les degrés entre eux réglaient les préférences.
Cet ordre s'étendait jusqu'à mes connaissances :
J'avais tous ces travers, beaucoup d'autres encore;
Enfin mes sentimens ont pris un autre essor.
Mon esprit épuré par la philosophie
Vit l'univers en grand, l'adopta pour patrie,
Et, mettant à profit ma sensibilité,
Je ne m'attendris plus que sur l'humanité.

DAMIS.

Je ne sais; mais enfin, dussé-je vous déplaire,
Ce mot d'humanité ne m'en impose guère,

Et par tant de fripons je l'entends répéter,
Que je les crois d'accord pour le faire adopter.
Ils ont quelque intérêt à le mettre à la mode :
C'est un voile à la fois honorable et commode,
Qui de leurs sentimens masque la nullité,
Et prête un beau dehors à leur aridité.
J'ai peu vu de ces gens qui le prônent sans cesse,
Pour les infortunés avoir plus de tendresse,
Se montrer, au besoin, des amis plus fervens,
Être plus généreux, ou plus compatissans,
Attacher aux bienfaits un peu moins d'importance,
Pour les défauts d'autrui marquer plus d'indulgence,
Consoler le mérite, en chercher les moyens,
Devenir, en un mot, de meilleurs citoyens;
Et pour en parler vrai, ma foi, je les soupçonne
D'aimer le genre humain, mais pour n'aimer personne.

CYDALISE.

Vous en voulez beaucoup à cette humanité.

DAMIS.

On en abuse trop, et j'en suis révolté.
C'est pour le cœur de l'homme un sentiment trop vaste,
Et j'ai vu quelquefois, par un plaisant contraste,
De ce système outré les plus chauds partisans
Chérir tout l'univers, excepté leurs enfans.

CYDALISE.

En vérité, Monsieur, les sages sont à plaindre,
Et vous êtes pour eux un adversaire à craindre;
Le siècle et la patrie ont beau s'en applaudir,
Sur le bien qu'ils ont fait il vaut mieux s'étourdir,
Et servir d'interprète et d'organe à l'envie.

DAMIS.

Hé! quel bien a produit cette philosophie?
Je ne découvre pas ces succès éclatans,
Je vois autour de moi de petits importans,
Qui, pour avoir un ton, enrôlés dans la secte,
Pensent avoir perdu leur qualité d'insecte;
Se croyant une cour et des admirateurs,
Pour le malheur des arts, devenus protecteurs;
Ne se réveillant pas aux traits de la satire,
Et ne devinant rien à ces éclats de rire,
Dont en tous lieux pourtant on les voit poursuivis;
Préférant à l'honneur de servir leur pays
L'état de colporteur de la philosophie:
Sont-ce là les succès dont on se glorifie?

CYDALISE.

J'admire vos raisons; elles sont d'un grand poids;
Et vous me citez là des exemples de choix,
Bien dignes en effet d'appuyer votre cause.
Mais un abus jamais prouva-t-il quelque chose?
Faudrait-il renoncer pour quelques importuns?...

DAMIS.

Madame, ces abus deviennent trop communs.
J'en prévois pour les mœurs d'étranges catastrophes,
Et je suis alarmé de tant de philosophes.

CYDALISE.

Restez, Monsieur, restez dans votre opinion.
Il n'est point de remède à la prévention;
A penser autrement vous auriez du scrupule;
Hé! que peut la raison sur un esprit crédule!

DAMIS.

On croit avoir tout dit, Madame, avec ce mot :
Crédule est devenu l'équivalent de sot.
Aux yeux de bien des gens, du moins la chose est claire.
Pour moi, que ces gens-là ne persuadent guère,
Et que leur ton railleur n'épouvanta jamais,
J'ai mon avis, Madame, et si je leur déplais,
J'en gémis, mais sur eux. Je crois ce qu'il faut croire ;
J'ose le déclarer, je le dois, j'en fais gloire.
Ces Messieurs peuvent rire, et sans m'humilier :
Il faut bien leur laisser le droit de s'égayer.
Mais moi, j'ose à mon tour les trouver ridicules,
Et souvent la bêtise a fait des incrédules.

CYDALISE.

Voilà parler en sage, et je vous applaudis ;
C'est très-bien fait à vous que d'avoir un avis.
Mais, sans nous égarer dans ces hautes matières,
Je sais ce que je dois aux talens, aux lumières
De ces hommes de bien que vous persécutez.

DAMIS.

Ils vous ont donc appris de grandes vérités.
Je ne le croyais pas. Ils ont l'art de détruire,
Mais ils n'élèvent rien, et ce n'est pas instruire.
Quel fruit attendez-vous de leurs vains argumens ?
Je n'en prévois que trop les effets affligeans.
Vous irez sur leurs pas de sophisme en sophisme,
Vous perdre dans la nuit d'un triste pyrrhonisme.
Ah! renoncez, Madame, à ces pertubateurs ;
Ce sont eux que l'on doit nommer persécuteurs.
Abjurez une erreur qui vous est étrangère,
Et reprenez enfin votre vrai caractère.

CYDALISE.

Vous avez donc tout dit? J'admire le bon sens
Et la solidité de vos raisonnemens.
Dans un très-haut éclat votre mérite y brille;
Mais j'ai pris mon parti. Vous n'aurez point ma fille.
Adieu, Monsieur.

(Elle sort.)

DAMIS.

Ah! ciel! Je ne sais où j'en suis!

SCÈNE VI.

DAMIS, CRISPIN.

CRISPIN.

Hé bien! cette démarche a-t-elle eu d'heureux fruits?
Épousons-nous, Monsieur? Cydalise, sans doute....

DAMIS.

Je viens de lui parler, Crispin; mais qu'il m'en coute!
Il me faut renoncer à cet hymen.

CRISPIN.

Comment?

DAMIS.

Je suis congédié.

CRISPIN.

Quoi! là.... formellement?

DAMIS.

Oui, très-formellement, Crispin.

CRISPIN.

Nous savons plaire,
Monsieur, et nous serions éconduits par Valère !
N'est-il point de remède?

DAMIS.

Oh ! je n'en vois aucun.

CRISPIN.

Bon ! vous n'y pensez pas : moi, j'en vois cent pour un.
Il faut tout simplement enlever Rosalie.
C'est le plus court.

DAMIS.

Crispin, quel excès de folie !
Crois-tu qu'elle y consente, et la connais-tu bien
Pour me parler ainsi?

CRISPIN.

Je goûtais ce moyen ;
Mais puisqu'il vous déplaît, il faut, dans cette affaire,
Recourir au plus sûr. J'irais trouver Valère,
Et je voudrais, morbleu, lui parler sur un ton
A lui faire ce soir déserter la maison.

DAMIS.

Ce serait en effet le parti le plus sage ;
Mais Cydalise...

CRISPIN.

Hé bien ?

DAMIS.

N'y verra qu'un outrage,
Et c'est précisément le moyen de l'aigrir,
Le secret de me perdre, à n'en plus revenir.

CRISPIN.

Allons, c'est donc à moi, par une heureuse audace,
D'éclairer Cydalise, et de donner la chasse
A tous ces discoureurs qui lui gâtent l'esprit.
Auprès d'elle, à mon tour, j'aurai quelque crédit,
Et pour peu que Marton seconde l'entreprise,
A la raison bientôt vous la verrez soumise.

DAMIS, avec joie d'abord.

Ah! Crispin.... mais comment s'en reposer sur toi?

CRISPIN, avec emphase.

Je veux qu'elle balance entre Valère et moi.
Vous ne connaissez pas encor tout mon mérite;
Vous voyez le Strabon d'un nouveau Démocrite.

DAMIS.

Toi?

CRISPIN.

Moi-même, Monsieur; j'ai fait plus d'un métier;
Un sage à ses travaux daigna m'associer;
Et quelque jour mon nom eût été sur la liste,
Du moins il m'en flattait quand j'étais son copiste.

DAMIS.

Comment?

CRISPIN.

J'avais déjà quelques admirateurs;
Ah! qu'il m'a fait de tort en fuyant les honneurs,
Pour vivre dans les bois! Je lui dois la justice
Qu'il ne connut jamais la brigue, l'artifice.
De sa philosophie il était entêté,
Au fond plein de droiture et de sincérité.

Animal à la fois misantrope et cynique,
C'était peut-être un fou, mais d'une espèce unique.

DAMIS.

Ah! puis-je t'écouter dans le trouble où je suis!

SCÈNE VII.

DAMIS, MARTON, CRISPIN.

MARTON.

Allons, Monsieur, il faut éclaircir ces ennuis;
Vite, de la gaîté.

DAMIS.

Comment! que veux-tu dire?

MARTON.

Il faut d'abord, Monsieur, commencer par en rire.

CRISPIN.

Oui, rions, c'est bien dit.

DAMIS.

Je suis au désespoir.

MARTON.

Bon! vous n'y pensez pas, et vous voyez trop noir.

CRISPIN.

Mais je crois qu'en effet elle a quelque vertige.

MARTON.

Consolez-vous.

DAMIS.

Marton....

MARTON.

Consolez-vous, vous dis-je.

DAMIS.

Qu'est-il donc arrivé ?

MARTON.

Vous l'apprendrez; venez,
Je vais vous mettre au rang des amans fortunés.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DAMIS, MARTON, CRISPIN.

DAMIS.

Je ne peux revenir encor de ma surprise!
C'est donc ainsi, Marton, qu'ils trompaient Cydalise?

MARTON.

J'espère qu'à la fin elle entendra raison.

DAMIS.

Oh! je n'en doute plus, ce billet est trop bon!
Que ne te dois-je pas pour cette découverte?

MARTON.

L'heureux hasard, Monsieur, que cette porte ouverte!
Ma foi, je le guettais, et depuis fort long-tems;
J'avais toujours bien dit qu'il était de leurs gens.
Je l'aurais affirmé.

CRISPIN.

C'est Frontin qu'il se nomme:
A ce nom-là d'abord j'aurais reconnu l'homme.

MARTON.

Mais qui se chargera de rendre cet écrit?

DAMIS.

Toi.

MARTON.

Moi? je me perdrais, Monsieur, dans son esprit.
Je n'oserai jamais.

DAMIS.

Marton...

MARTON.

A ma maîtresse,
Un billet de ce style! oh! non : point de faiblesse,
Il m'en coûterait trop.

DAMIS.

Mais....

MARTON.

Propos superflus.
Je ne le ferai pas.

DAMIS.

Ni moi.

CRISPIN.

Ni moi non plus.

MARTON.

C'est que d'ailleurs il faut le rendre en leur présence,
Ou nous ne tenons rien.

DAMIS.

Certainement.

CRISPIN.

Silence.
Cydalise, je crois, ne m'a jamais vu?

MARTON.

Non.

CRISPIN.

Et je suis inconnu dans toute la maison ?

MARTON.

Oui.

CRISPIN.

Je veux à la fois m'introduire et lui plaire.
Donnez-moi ce billet, je prends sur moi l'affaire.
Allez, Monsieur, allez, je saurai vous servir.

MARTON.

Mais vraiment j'entrevois qu'il pourra réussir.

CRISPIN.

Je ne veux que Marton pour prix de mes services.
Que n'oserai-je pas sous de pareils auspices !

MARTON.

On vient, c'est l'assemblée, éloignez-vous tous deux.

DAMIS.

Je me fie à tes soins du succès de mes vœux.

MARTON.

Hé ! vite, éloignez-vous, de crainte de surprise.

SCÈNE II.

LES PHILOSOPHES, MARTON.

MARTON, leur fesant une profonde révérence.

Je vais vous annoncer, Messieurs, à Cydalise.

SCÈNE III.

LES PHILOSOPHES.

THÉOPHRASTE, à Valère.

Hé bien! le mariage est enfin décidé?

VALÈRE.

Oui, j'épouse ce soir. Le notaire est mandé.

MARPHURIUS.

Parbleu, j'en suis ravi.

THÉOPHRASTE.

Que je t'en félicite!

MARPHURIUS.

Ma foi, cette fortune est due à ton mérite.

THÉOPHRASTE.

Oui, malgré le dépit de tous les envieux.

MARPHURIUS.

Dans le fond, tu pouvais espérer beaucoup mieux.

VALÈRE.

Messieurs.

MARPHURIUS.

Non, je le pense, et c'est sans flatterie.

VALÈRE.

Vous voulez...

MARPHURIUS.

Nous savons honorer ton génie.

VALÈRE.

Ah ! tu me rends confus avec ces complimens.

MARPHURIUS.

Mais c'est la vérité.

VALÈRE.

Si j'avais tes talens,
Si je réunissais tes qualités sublimes ;
Ces éloges alors deviendraient légitimes.

THÉOPHRASTE.

Et la future enfin consent donc ?

VALÈRE.

A regret.
Mais que me fait à moi son déplaisir secret ?

THÉOPHRASTE.

Sans doute, avec le tems tu la rendras docile.

MARPHURIUS.

Il faut que Rosalie ait le goût difficile.

VALÈRE.

Je ne sais quel rival me dispute son cœur ;
Mais Cydalise, au fond, n'en a que plus d'ardeur.

MARPHURIUS, en riant.

Cydalise... conviens que la dupe est bien bonne.

VALÈRE.

Que mon hymen s'achève, et je te l'abandonne.
Je mourais si l'affaire eût traîné plus long-tems,
Et jamais à ce point on n'excéda les gens.

MARPHURIUS.

Moi, ton hymen conclu, d'honneur, je me retire.

THÉOPHRASTE.

Ma foi, je quitte aussi; le moyen d'y suffire?
(A Valère.)
Toi du moins, tu pouvais, animé par l'espoir,
Te faire une raison, t'ennuyer par devoir,
Et l'amour....

VALÈRE, riant.

Oui, l'Amour! c'est bien ce qui me tente!

MARPHURIUS.

Il épouse, parbleu, dix mille écus de rente.

VALÈRE, à Théophraste.

Quoi donc! me trouves-tu le ton d'un amoureux?
Ce serait à mon âge un ridicule affreux.
On revient aujourd'hui de cette erreur commune,
Et l'on songe au plaisir, mais après la fortune.

THÉOPHRASTE.

Il a vraiment raison.

MARPHURIUS.

Je pense comme lui.

VALÈRE.

Aurais-je, sans cela, pu supporter l'ennui
Qui m'obsédait sans cesse auprès de cette folle?
Eût-elle été Vénus, j'aurais quitté l'idole.
Oh! je ne donne pas dans de pareils travers.

THÉOPHRASTE.

On devrait l'avertir de réformer ses airs,
Elle était autrefois moins difficile à vivre,
D'où vient qu'elle a changé?

VALÈRE.

Mais c'est depuis son livre.

THÉOPHRASTE.

Quoi ! sérieusement, le fait-elle imprimer ?

VALÈRE.

Oui.

THÉOPHRASTE.

Si l'on n'y met ordre, il faudra l'enfermer.

MARPHURIUS.

Sais-tu bien qu'au besoin ce trait pourrait suffire,
Si tu pensais jamais à la faire interdire.

THÉOPHRASTE.

Connais-tu son discours sur les devoirs des rois ?

VALÈRE.

Ah ! ne m'en parle pas, je l'ai relu vingt fois ;
Il fallait à toute heure essuyer cet orage.

MARPHURIUS, sérieusement.

Entre nous, cependant, c'est son meilleur ouvrage.
Le crois-tu de sa main ?

VALÈRE.

Bon ! tu veux plaisanter.

MARPHURIUS, toujours sérieusement.

Non, d'honneur ; il me plaît.

VALÈRE.

Et tu peux t'en vanter !

MARPHURIUS.

Je te dis qu'il est bien ; mais très-bien.

VALÈRE.

Tu veux rire!
C'est une absurdité qui va jusqu'au délire.

MARPHURIUS.

Si j'en pensais ainsi, je le dirais très-bas.

VALÈRE.

Va, ton air sérieux ne m'en impose pas.

MARPHURIUS, fâché.

Enfin, Monsieur décide, et chacun doit se taire.

VALÈRE.

Mais au ton que tu prends, je t'en croirais le père...

MARPHURIUS.

Hé bien! s'il était vrai...

VALÈRE.

Ma foi, tant pis pour toi.

MARPHURIUS, plus fâché.

Mais, mon petit Monsieur:....

VALÈRE.

Je suis de bonne foi.

MARPHURIUS.

Je pourrais en venir à des vérités dures.

VALÈRE.

Toujours, quand on a tort, on en vient aux injures.

MARPHURIUS.

Vous me poussez à bout!

VALÈRE.

Et j'en ris, qui plus est.

MARPHURIUS, furieux.

Ah ! c'en est trop enfin.

THÉOPHRASTE.

Hé ! Messieurs, s'il vous plaît....

MARPHURIUS.

Plaisant original, pour me rompre en visière !

THÉOPHRASTE, se mettant entre eux.

Messieurs, n'imitons pas les pédans de Molière.
Permettez-moi tous deux de vous mettre d'accord.

VALÈRE.

Moi, j'ai raison.

THÉOPHRASTE, à Valère.

Sans doute.

MARPHURIUS.

Et moi, je n'ai pas tort.

THÉOPHRASTE, à Marphurius.

Vraiment non. Mais enfin on pourrait vous entendre,
Et déjà Cydalise aurait pu nous surprendre.

MARPHURIUS.

L'estime qui toujours devrait nous animer....

THÉOPHRASTE.

Il n'est pas question, Messieurs, de s'estimer,
Nous nous connaissons tous : mais du moins la prudence
Veut que de l'amitié nous gardions l'apparence.
C'est par ces beaux dehors que nous en imposons ;
Et nous sommes perdus, si nous nous divisons :
Il faut bien se passer certaines bagatelles.
Tenez, on vient à nous ; oubliez vos querelles.

SCÈNE IV.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES.

CYDALISE, un livre à la main.

Pardon, si j'ai tardé ; je m'occupais de vous,
Et ce sont-là toujours mes momens les plus doux.
Asseyons-nous, Messieurs : ah ! vous voilà, Valère ?
On vient de m'apporter le projet du notaire ;
Vous en serez content.

VALÈRE.

Le plus cher de mes vœux,
Vous le savez, Madame, en formant ces beaux nœuds,
C'est d'affermir encor l'amitié qui nous lie.

CYDALISE.

Je vous dois le bonheur répandu sur ma vie,
Je m'acquitte envers vous. Mais, Messieurs, à l'instant
Vous parliez avec feu. Quel sujet important
Pouvait vous diviser ? J'ai cru du moins entendre
Que l'on se disputait.

VALÈRE, avec un peu d'embarras.

Il est vrai.

CYDALISE.

Puis-je apprendre
Sur quoi vous dissertiez avec tant d'intérêt ?

VALÈRE.

Puisqu'il faut l'avouer, vous en étiez l'objet.

CYDALISE.

Moi ?

VALÈRE.

Vous. Cette chaleur en est le témoignage.

CYDALISE.

Quoi donc ?

VALÈRE.

Ah ! je ne puis en dire davantage.
Je ne sais point louer en présence des gens.
Parlez, Messieurs, parlez.

THÉOPHRASTE.

Tu permets ?

VALÈRE.

J'y consens.

THÉOPHRASTE.

Dans les siècles passés on cherchait un génie
Qu'on pût vous comparer. Je citais Aspasie,
Et Monsieur se fâchait de la comparaison.

VALÈRE.

Je la trouve choquante, et voici ma raison :
Aspasie autrefois put briller dans Athène ;
Mais la philosophie y florissait à peine.
Tous les peuples, frappés de son éclat nouveau,
Durent se prosterner autour de son berceau ;
Tout fut surprise alors. Des talens ordinaires
Brillaient à peu de frais dans ces siècles vulgaires.
Mais de nos jours l'esprit a fait tant de progrès,
Il est si difficile, après tant de succès,
De se mettre au niveau de ces hommes célèbres,

Par qui la barbarie a vu fuir ses ténèbres,
Que je ne puis souffrir sans me mettre en courroux;
Que l'on balance encore entre Aspasie et vous.

(A Théophraste.)

Comparez donc les tems, et voyez où vous êtes.

THÉOPHRASTE.

Mais les comparaisons ne sont jamais parfaites.

VALÈRE.

Allons, vous aviez tort.

THÉOPHRASTE.

Je le sens, j'en rougis.

CYDALISE.

N'allez pas là-dessus demander mon avis;
Je sais trop....

VALÈRE, avec un ton de sentiment.

Nous savons que vous êtes sublime.

MARPHURIUS.

Ce sont nos sentimens; mais comme il les exprime!
Il sait tout embellir.

CYDALISE, vivement.

Ah! c'est la vérité.

VALÈRE, lui baisant la main.

Vous me pardonnez donc cette vivacité?

CYDALISE.

Je devrais le gronder, son esprit me désarme;
On ne peut y tenir, ET JE SUIS SOUS LE CHARME! (1)

---

(1) Voyez *le Fils naturel de Diderot*, p. 168. « Je m'écriai » presque sans le vouloir : *Il est sous le charme.* »

MARPHURIUS.

Personne ne sait mieux se rendre intéressant.

VALÈRE.

Je vois que le génie est toujours indulgent.

CYDALISE.

Monsieur Marphurius, dit-on quelques nouvelles ?

MARPHURIUS.

Je ne m'occupe point des rois, de leurs querelles :
Que me fait le succès d'un siége ou d'un combat ?
Je laisse à nos oisifs ces affaires d'État.
Je m'embarrasse peu du pays que j'habite ;
Le véritable sage est un cosmopolite.

CYDALISE.

On tient à la patrie, et c'est le seul lien....

MARPHURIUS.

Fi donc ! c'est se borner que d'être citoyen.
Loin de ces grands revers qui désolent le monde,
Le sage vit chez lui dans une paix profonde ;
Il détourne les yeux de ces objets d'horreur ;
Il est son seul monarque et son législateur ;
Rien ne peut altérer le bonheur de son être :
C'est aux grands à calmer les troubles qu'ils font naître.

THÉOPHRASTE.

Il voit en philosophe, et c'est voir comme il faut.

CYDALISE.

On ne trouve jamais son esprit en défaut.

VALÈRE.

Madame, il a raison. L'esprit philosophique

Ne doit point déroger jusqu'à la politique.
Ces guerres, ces traités, tous ces riens importans
S'enfoncent par degrés dans l'abîme des tems.
Tout cela disparaît au flambeau du génie;
Et, si l'on peut parler sans fausse modestie,
Excepté vous, et nous, je ne découvre rien
Qui puisse être l'objet d'un honnête entretien.

CYDALISE.

Oui, véritablement, ce sont-là des misères.

THÉOPHRASTE.

Qu'il faut abandonner à des esprits vulgaires.

CYDALISE.

Je n'appellerai pas de votre autorité.
A propos, parle-t-on de quelque nouveauté?

VALÈRE.

Nous n'en protégeons qu'une.

CYDALISE.

Un chef-d'œuvre, sans doute.

VALÈRE.

C'est une découverte, une nouvelle route,
Que l'un de nous, Madame, entreprend de tracer;
Un genre où le génie a de quoi s'exercer.

CYDALISE.

Une tragédie?

VALÈRE.

Oui, purement domestique,
Comme nous les voulons.

CYDALISE.

Je craindrais la critique ;
Contre les nouveautés elle a toujours raison ;
Et le public....

VALÈRE.

Vraiment, il décide en oison ;
Nous savons bien cela : mais nous ferons la guerre.

CYDALISE.

Je ne sais, le vieux goût tient encore au parterre.

VALÈRE.

Nous risquons, il est vrai, surtout les premiers jours ;
Mais nous ferons un bruit à rendre les gens sourds.
Nous avons tant de gens qui pour nous se dévouent,
Tant de petits abbés qui par orgueil nous louent,
Que je suis assuré qu'avec un peu d'encens,
Nous leur ferions à tous abjurer le bon sens.

THÉOPHRASTE, riant.

Ha, ha, ha, ha, ha, ha, c'est la vérité pure.

VALÈRE.

Mais non, sans plaisanter, j'en ferais la gageure.

CYDALISE.

Et ce chef-d'œuvre enfin, l'attendrons-nous long-tems ?

VALÈRE.

Nous sommes occupés de soins plus importans.

CYDALISE.

Quoi donc?

VALÈRE.

Certain auteur, dans une comédie,

Veut, dit-on, nous jouer.

CYDALISE.

L'entreprise est hardie.

MARPHURIUS, avec feu.

Nous jouer! Mais, vraiment, c'est un crime d'État;
Nous jouer!

VALÈRE.

Nous saurons parer cet attentat.

CYDALISE.

Ah! le public entier...

MARPHURIUS.

Nous pourrions nous méprendre,
Nous l'avons mal mené; s'il allait nous le rendre?

CYDALISE.

Les magistrats en corps élèveraient la voix.

THÉOPHRASTE.

Nous nous sommes brouillés avec ces gens de lois.

CYDALISE.

Mais la cour...

VALÈRE.

Ne prendra jamais notre querelle;
Nous en avons agi lestement avec elle.

MARPHURIUS.

Vous verrez qu'il faudra dire un mot à l'auteur.

THÉOPHRASTE.

Oui, du moins on pourrait essayer s'il a peur.

VALÈRE.

Le pis aller, Messieurs, c'est d'attendre l'orage ;
Jusque-là, diffamons et l'auteur et l'ouvrage ;
Armons la main des sots pour nous venger de lui ;
Portons des coups plus sûrs en nous servant d'autrui.
Ne peut-on pas gagner des acteurs, des actrices ?
Nous aurons un parti jusque dans les coulisses.
Il faut de la cabale exciter les rumeurs,
Nous montrer, même en loge, aux yeux des spectateurs.
Je connais le public, nous n'avons qu'à paraître :
Il nous craint.

CYDALISE.

C'est bien dit : qui le brave est son maître.

THÉOPHRASTE.

Il est vrai ; mais on tient à tant de préjugés !
Les esprits dans l'erreur sont encor si plongés !
D'ailleurs, tant d'écrivains de la plus mince étoffe,
Vils complaisans des sots !...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, MARTON.

MARTON, à Cydalise.

MADAME, un philosophe
Demande à vous parler.

CYDALISE.

Il se nomme ?

MARTON.

Crispin.

CYDALISE.

Le nom est singulier.

MARPHURIUS.

Oui, parbleu!

CYDALISE.

Mais enfin
Les noms ne prouvent rien : ah! ciel! quelle surprise!

SCÈNE VI.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES, MARTON, CRISPIN.

CRISPIN, marchant à quatre pattes (*).

MADAME, elle n'a rien dont je me formalise.
Je ne me règle plus sur les opinions,

(*) Tous les vers qui ont rapport à l'attitude de Crispin, furent supprimés à la seconde représentation, parce qu'à la première quelques voix tumultueuses, et visiblement apostées, s'étaient élevées avec une apparence de fureur contre cette scène, sous le faux et ridicule prétexte qu'elle était injurieuse à la mémoire du fameux citoyen de Genève. L'auteur aima mieux gâter son dénoûment que d'exposer l'acteur, chargé du rôle de Crispin, à une nouvelle avanie. On sait qu'en 1760 cette même scène, entre les mains du célèbre Préville, avait eu le succès le plus brillant; et si l'auteur, force de céder aux circonstances, a cru devoir la sacrifier pendant quelques représentations, on imagine bien que le

Et c'est là l'heureux fruit de mes réflexions.
Pour la philosophie un goût à qui tout cède,
M'a fait choisir exprès l'état de quadrupède :
Sur ces quatre piliers mon corps se soutient mieux,
Et je vois moins de sots qui me blessent les yeux.

CYDALISE, à Valère.

Il est original du moins dans son système.

VALÈRE.

Mais il est fort plaisant.

MARTON.

Moi, je sens que je l'aime.

CRISPIN.

En nous civilisant, nous avons tout perdu,
La santé, le bonheur, et même la vertu.
Je me renferme donc dans la vie animale;
Vous voyez ma cuisine, elle est simple et frugale.
(Il tire une laitue de sa poche.)
On ne peut, il est vrai, se contenter à moins;
Mais j'ai su m'enrichir en perdant des besoins.
Prévenu de l'accueil que vous faites aux sages,
Madame, je venais vous rendre mes hommages,
Inviter ces Messieurs, peut-être à m'imiter,
Du moins si mon exemple a de quoi les tenter.

---

souvenir flatteur d'un pareil succès est précisément ce qui lui a rendu ce sacrifice moins pénible. Mais, par respect pour le public et pour ses anciens suffrages, non-seulement il conserve ici, mais il conservera, dans toutes ses éditions, cette situation fortement comique, à laquelle les acteurs des provinces sont accoutumés, et qui sera certainement un jour redemandée à ceux de la capitale.

CYDALISE.

Savez-vous qu'on démêle, à travers sa folie,
De l'esprit ?

MARPHURIUS.

Mais beaucoup.

MARTON.

Je dirais du génie;
Et jamais philosophe à ce point ne m'a plu.

THÉOPHRASTE.

C'est ce que nous cherchions; un homme convaincu,
Qui, plein de sa pensée et bravant la critique,
Aux spéculations sût joindre la pratique.

CYDALISE.

Dans le fond, ce serait un homme à respecter :
Mais par les préjugés on se sent arrêter.

CRISPIN.

Ma résolution peut vous sembler bizarre.

CYDALISE.

Vous donnez, à vrai dire, un exemple bien rare,
Mais votre empressement ne peut qu'être flatteur;
Vous êtes philosophe, et même à la rigueur.

CRISPIN.

Je me suis interdit de consulter les modes,
J'ai cru que des habits devaient être commodes,
Et rien de plus. Encor dans un climat bien chaud...

THÉOPHRASTE.

On juge ici, Monsieur, l'homme par ce qu'il vaut,
Et non par les habits.

CRISPIN.

C'est penser en vrai sage.

CYDALISE.

Mais qui peut nous venir ?

SCÈNE VII.

M. CARONDAS, CYDALISE, LES PHILOSOPHES, CRISPIN, MARTON.

M. CARONDAS, fixant beaucoup Crispin et marquant de l'embarras.

J'ai rempli mon message,
Madame.... et le notaire.... arrive en un moment.

CYDALISE.

Qu'avez-vous ?

M. CARONDAS, montrant Crispin qui se cache un peu derrière Cydalise.

Quel est donc cet animal plaisant ?

CYDALISE.

C'est un grand philosophe, il sera de la fête.

CRISPIN.

En vérité.... Madame....

M. CARONDAS, à Valère.

Ah ! la maudite bête !
Nous sommes découverts.

VALÈRE.

Hé ! comment ?

M. CARONDAS.

C'est Crispin,
Le valet de Damis.

CRISPIN, se relevant.

Hé! oui, monsieur Frontin :
Parlez haut; oui, c'est lui.

CYDALISE.

Quel est donc ce mystère?

CRISPIN, en montrant Valère.

Le valet de Monsieur est votre secrétaire,
Et je me suis servi de ce déguisement,
Pour remettre en vos mains un billet important,
(Montrant M. Carondas.)
Surpris chez ce fripon.

CYDALISE, ouvrant le billet

Je connais l'écriture;
(A Valère.)
C'est la vôtre, Monsieur.

CRISPIN.

Lisez, je vous conjure.

VALÈRE, aux philosophes

Ah! nous sommes perdus!

CYDALISE lit d'une voix altérée et qui s'affaiblit peu à peu.

« Je te renvoie, mon chef Frontin, ce recueil d'im-
» pertinences que Cydalise appelle son livre. Continue
» de flatter cette folle, à qui ton nom savant impose.
» Théophraste et Marphurius viennent de me communi-
» quer un projet excellent qui achèvera de lui tourner la

» tête, et pour lequel tu nous seras nécessaire. Ses ridi-
» cules, ses travers, ses....

CRISPIN.

Elle baisse la voix,
Et n'ira pas plus loin, à ce que je prévois.

M. CARONDAS.

Ah! traître de Crispin!

MARPHURIUS, à Valère.

L'aventure est fâcheuse;
Mais nous y sommes faits.

VALÈRE, bas.

Quelle disgrâce affreuse!
Que lui dire? Sortons.

CYDALISE.

Lisez, Monsieur, lisez;
Et justifiez-vous après, si vous l'osez.
De vos séductions j'étais donc la victime!
Et mes yeux sont ouverts sur le bord de l'abîme!
Que vous ai-je donc fait pour me traiter ainsi?
Allez, et de vos jours ne paraissez ici.
Votre confusion suffit à ma vengeance,
Ingrats: les lois peut-être auront moins d'indulgence.
C'est le dernier espoir de mon cœur outragé:
Partez.

VALÈRE, furieux.

Ah! malheureux!

M. CARONDAS.

Voilà notre congé.

(Ils sortent.)

CYDALISE.

Les cruels, à quel point ils m'avaient prévenue!

SCÈNE VIII.

DAMIS, ROSALIE, CYDALISE, MARTON, CRISPIN.

CYDALISE.

Venez, Damis, venez, je sens que votre vue
Me rappelle l'excès de mon aveuglement.

DAMIS.

Les voilà démasqués, l'erreur n'a qu'un moment.
Ils sont assez punis de n'être plus à craindre,
Et ce n'est plus à vous, Madame, de vous plaindre.

CYDALISE.

A ces hommes pervers j'avais sacrifié
Les devoirs les plus saints, et même l'amitié.
Vous êtes bien vengé! Ma chère Rosalie,
Je reconnais mes torts, que ton cœur les oublie;
Je les répare tous en te donnant Damis.

DAMIS.

Vous trouverez en moi les sentimens d'un fils.

ROSALIE.

Tous mes vœux sont remplis, le ciel me rend ma mère.

CRISPIN.

Moi, j'épouse Marton, pour terminer l'affaire.

MARTON, au public.

Des sages de nos jours nous distinguons les traits :
Nous démasquons les faux et respectons les vrais.

FIN DES PHILOSOPHES.

LES

AVEUX DIFFICILES,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR VIGÉE,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français, le 24 février 1783.

NOTICE

SUR VIGÉE.

Louis-Guillaume-Bernard-Etienne VIGÉE, né vers 1755, était secrétaire du cabinet de Madame avant la révolution. Malgré son extrême éloignement des affaires publiques, il subit quelques mois d'emprisonnement sous le règne de la terreur. Échappé au danger de perdre la vie, il évita avec soin d'être quelque chose dans la carrière politique, et, livré tout entier à la littérature, il travailla aux *Veillées des Muses*, et donna des leçons de littérature à l'Athénée, fonctions dans lesquelles il succéda à La Harpe.

Vigée possédait l'art de bien lire au plus haut degré, et les personnes qui l'ont entendu se ressouviennent avec plaisir de son débit. Il forma beaucoup d'élèves de lecture et de déclamation, et un grand nombre des premiers sujets du Théâtre-Français se sont bien trouvés de lui avoir demandé des conseils.

Nommé en 1814 lecteur du Roi, il a laissé passer peu de solennités sans offrir à Sa Ma-

jesté l'hommage de sa muse. Il se fit remarquer par ses démêlés avec l'Académie française, contre laquelle il a lancé beaucoup d'épigrammes, ce qui lui a donné quelque ressemblance avec Piron. Il est possible que cette inimitié ait caché également dans tous les deux un secret dépit de n'avoir pu être admis dans l'aréopage littéraire. Au reste, il avait pris son parti là-dessus de bonne grâce. Voici son épitaphe, qu'il publia en 1817, annonçant que, malade et souffrant, il sentait sa fin prochaine :

Ci-gît qui fit des vers, les fit mal, et ne put,
Quoiqu'il fût sans esprit, être de l'institut.

L'épigramme vaut au moins celle de l'auteur de *la Métromanie*. Vigée est mort le 7 août 1820, d'une longue et douloureuse maladie.

Les pièces de théâtre de lui qui ne se trouvent point dans notre Recueil, sont :

La Belle-Mère, 1788, comédie;

La Vivacité à l'épreuve, comédie non imprimée ;

Ninon de l'Enclos, comédie en un acte en vers, non jouée ;

La Princesse de Babylone, opéra, 1815.

Il fut long-tems le principal rédacteur de *l'Almanach des Muses*, et l'un des auteurs de

la Nouvelle Bibliothèque des Romans. Madame Lebrun, artiste du premier ordre, est sa sœur.

Sa réputation s'est fondée principalement sur ses poésies fugitives et ses épîtres en vers. Dans les plus remarquables sont celles où il trouvait matière à exercer son goût naturellement malin et satirique.

Nous ne ferons pas ici la liste de ses ouvrages, elle serait trop longue; nous pouvons dire seulement qu'on en prépare une édition complète où figurera un cours de littérature qui sera d'un grand intérêt. Elle sera donnée par un de ses amis, M. le baron de la Doucette, littérateur recommandable, connu dans le monde sous les rapports les plus avantageux de toute espèce. Vigée était décoré de la croix de la Légion-d'Honneur, et il était membre de la Société philotechnique et de la Société des Amis des Arts.

PERSONNAGES.

CLÉANTE.
MERVAL.
MÉLITE, jeune veuve.
FRONTIN, valet de Cléante.
LISETTE.

La scène se passe à Paris chez Mélite.

LES

AVEUX DIFFICILES,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

MÉLITE, LISETTE.

LISETTE.

Quoi ! Madame, aujourd'hui triste, sombre et rêveuse !
Hier encor ; hier vous paraissiez heureuse :
En pensant à Merval, vous chérissiez les nœuds
Que l'hymen doit ce soir assortir pour vous deux :
Vous êtes bien changée ! autant que je puis croire,
Vous avez du défunt rappelé la mémoire ;
Ou vous craignez sans doute, en prenant un parti,
De ne plus retrouver l'amant dans le mari.

MÉLITE.

Tu ne me parles pas, Lisette, de Cléante.

LISETTE.

A quoi bon ? Dès long-tems il trompe votre attente.
Il est, depuis trois ans, éloigné de ces lieux,
Et son retour, Madame, est au moins bien douteux.
Il a passé la mer, la route est dangereuse,
Il ne s'y fira plus.

MÉLITE.

Je serais trop heureuse !
Mais vois quel est mon sort ! Une lettre en ce jour
M'annonce son départ, et prévient son retour.

LISETTE.

Quoi, Madame, vraiment il revient ?

MÉLITE.

Oui, Lisette ;
Et ce retour si prompt m'alarme et m'inquiète.
Lorsqu'il fut obligé d'abandonner ces lieux,
Tu sais quels sentimens nous unissaient tous deux ;
La mort d'un vieux parent, un immense héritage,
Le forçaient, malgré lui, de hâter son voyage :
La douleur, le regret étaient peints dans ses yeux.
« L'hymen à mon retour cimentera nos nœuds,
» Dit-il ; notre union est tout ce qui me touche. »
Son cœur plaça vingt fois ce serment sur sa bouche,
Et moi-même, dès-lors songeant à son retour,
J'adressais à l'hymen tous les vœux de l'amour.
Il partait ; mais craignant qu'une trop longue absence
Contre lui, par degrés, n'armât l'indifférence,
Il chargea l'amitié de veiller sur son sort ;
Il fit choix de Merval. Lisette, il eut grand tort :
Nos adieux, nos regrets imprimés dans mon ame,
En s'y reproduisant auraient nourri ma flamme ;
Mais un nouvel objet se trouva près de moi,
En parlant de Cléante, on me parla de soi ;
Puis insensiblement, et contre mon attente,
On oublia bientôt jusqu'au nom de Cléante.
Cléante m'écrivait souvent, soins superflus !
J'en parlais bien encor, mais je n'y pensais plus.

Ne voulant pas pourtant avoir la honte entière
D'avoir rompu nos nœuds et changé la première,
Je répondis toujours à ses lettres : l'esprit
Dictait ce qu'autrefois le cœur seul aurait dit :
Enfin Cléante arrive, et dans mon trouble extrême,
Lisette, je sens trop que c'est Merval que j'aime.

LISETTE.

A parler franchement. Madame, dans ce cas,
Je ne puis concevoir quel est votre embarras :
Quant à moi, j'aurais fait ce que l'on vous voit faire.
Vivre toujours d'espoir, c'est vivre de chimère.
Mais Merval une fois choisi pour votre époux,
Quels droits Cléante encor peut-il avoir sur vous ?

MÉLITE.

Mais le droit de se plaindre.

LISETTE.

Après trois ans d'absence ?

MÉLITE.

Quand j'écris que je l'aime.

LISETTE.

Hé bien ! par complaisance.

MÉLITE.

Quand il croit que pour lui mon cœur n'a pu changer.

LISETTE.

Quand lui tout découvrir c'eût été l'affliger.
Madame, en vérité, j'ai peine à vous comprendre.
Depuis quand notre sexe est-il fait pour attendre ?
La constance, d'ailleurs, est-ce un état si doux ?
Si la mode en venait, que deviendrions-nous ?
Quoi ! des siècles entiers porter la même chaîne !

Les hommes, par ma foi, n'en valent pas la peine.
Je vous dirai bien plus : trahi par son ami,
Cléante n'est encor malheureux qu'à demi.
De qui se plaindrait-il? c'est un autre lui-même.
Enfin s'il perd le cœur du tendre objet qu'il aime,
D'un tel événement qu'il accuse le sort,
Présent on a raison, mais absent on a tort.

MÉLITE.

Non, non ; je sens trop bien, quoi que tu puisses dire,
Que sur mon cœur encor Cléante a quelque empire ;
Car enfin si l'amour ne parle plus pour lui,
Je ne m'en prends qu'à moi. Tout m'alarme aujourd'hui.
Je vois déjà ses pleurs, j'entends déjà ses plaintes,
Ses reproches amers ; à de telles atteintes
Pourrai-je résister ?

LISETTE.

Oui, sans doute, il le faut.
S'il le prend sur ce ton, prenez un ton plus haut ;
Et, si vous ne pouvez éviter sa présence,
Sachez, par ce moyen, le réduire au silence.

MÉLITE.

En vain par tes raisons tu crois me rassurer.
A mes réflexions je crains de me livrer.
Je vais quelques momens dans le sein d'une amie
Épancher la douleur dont mon ame est saisie ;
En confiant ses maux on croit les adoucir.
Si Merval paraissait, prends soin de l'avertir
D'un retour si fatal ; je ne veux pas encore
Qu'il apprenne de moi le secret qu'il ignore.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LISETTE.

Je ne la conçois pas ; comment ; se repentir
De ce que son amour a pu s'anéantir
Après trois ans d'absence ! Allons, c'est ridicule.
Pour ma part, dieu merci, j'ai levé le scrupule.
J'avais avec Frontin quelques arrangemens,
La veille du départ il reçut mes sermens,
Et, j'en conviens, huit jours je pleurai son absence ;
Mais à peine le mois s'écoulait, que d'avance
Pour m'épargner le soin de nourrir ma douleur,
J'avais choisi Merlin pour mon consolateur.
Frontin revient, tant pis, je plains peu son martyre ;
Il arrive trop tard, il faut qu'il se retire.
Mais quel parti prendra notre pauvre Merval?
Il ne s'attendait guère à revoir un rival :
Son amoureux souci d'avance me fait rire ;
C'est lui-même, songeons à ce qu'il nous faut dire.

SCÈNE III.

MERVAL, LISETTE.

MERVAL.

Ah ! ma chère Lisette, enfin voici le jour
Promis à la constance, attendu par l'amour,
Ce jour qui met le comble à mon bonheur extrême,

Qui me fixe à jamais près de l'objet que j'aime.
Conçois-tu...

LISETTE.

Doucement.

MERVAL.

L'ivresse! le plaisir!...

LISETTE.

Ce n'est pas le moment de vous tant réjouir.

MERVAL.

Qu'est-il donc arrivé?

LISETTE.

Madame....

MERVAL.

Eh bien! Madame...

LISETTE.

A cet heureux transport n'a pas ouvert son ame.

MERVAL.

A mon aspect, crois-moi, Lisette, il y naîtra;
J'ose au moins m'en flatter.

LISETTE.

Je ne crois pas cela.

MERVAL.

Ah! parle; fais cesser le trouble qui m'agite.
En des momens si doux que peut craindre Mélite?
Aspirer à sa main quand j'ai touché son cœur,
C'est m'imposer le soin de faire son bonheur.
L'hymen ne peut jamais changer mon caractère.
Je n'acquiers d'autre droit que celui de lui plaire,

De prévenir ses goûts, de flatter ses désirs;
Oui, je veux que nos nœuds, tissus par les plaisirs,
Soient toujours resserrés par la douce habitude
De vivre sans contrainte, et sans inquiétude,
Affranchis de l'abus de ce honteux pouvoir
Qui commande à l'amour d'obéir au devoir.

LISETTE.

Tel qu'il est ce projet, Monsieur, est inutile,
Ou l'exécution en est bien difficile :
Apprenez donc enfin...

MERVAL.

Eh bien! explique-toi.

LISETTE.

Vous le voulez?

MERVAL, à part.

Je tremble et je ne sais pourquoi.

LISETTE.

Cléante...

MERVAL.

Après...

LISETTE.

Monsieur...

MERVAL.

N'achève pas, Lisette.
Je devine trop bien cette peine secrette
De Mélite.. Cléante... à présent... oui, je voi...
Son image se place entre Mélite et moi.

LISETTE.

Hélas! oui; son retour...

MERVAL.

Son retour ! quel présage
Te l'annonce ?

LISETTE.

Une lettre, en faut-il davantage ?
Madame, quand déjà vous soupçonnez son cœur,
Dans le sein d'une amie épanche sa douleur.

MERVAL.

(A part.) (Haut.)
Ah! ciel! Et cette lettre, à qui s'adresse-t-elle ?

LISETTE.

A Mélite.

MERVAL.

Il y peint sa tendresse fidèle ?

LISETTE.

Sans doute.

MERVAL.

La constance incroyable ?

LISETTE.

Oui vraiment.

MERVAL.

Et parle-t-il de moi, Lisette ?

LISETTE.

Assurément.

MERVAL.

Mais nul objet là-bas n'a donc pu le distraire ?

LISETTE.

Apparemment.

MERVAL.

Oh non ! Mélite a su lui plaire ;
Il n'a pu l'oublier. Elle a tant d'agrémens !
Elle réunit tout, esprit, grâces, talens,
Et l'ame la plus tendre, et le plus doux langage :
L'amour en la formant admirait son ouvrage.
Et tu dis qu'il revient ?

LISETTE.

Oui, c'est la vérité,
Monsieur.

MERVAL.

De quels remords mon cœur est agité !
(A part, et en parcourant le théâtre avec vivacité.)
Cléante se confie à des mains étrangères,
Il n'a pas pu sitôt terminer ses affaires.
(Haut.)
A peine est-il parti. Lisette, si pourtant.
On pouvait retarder ce retour....

LISETTE, qui a souri pendant l'à parte de Merval.

Et comment ?

MERVAL.

On pourrait prétexter une absence imprévue,
Un séjour dans le fond d'une terre inconnue ;
Et ce délai...
(On entend des cris et des coups de fouet.)

LISETTE.

Frontin, ah ! nous sommes perdus !

MERVAL.

Où fuir ?

LISETTE.

Où me cacher ?

(Frontin en entrant fait des signes à la cantonnade, Merval et Lisette sortent précipitamment.)

SCÈNE IV.

FRONTIN, seul, en habit de courrier.

Ma foi, je n'en puis plus.
Je suis moulu, brisé. Juste ciel ! quel voyage!
Des chevaux ! des chemins! pas un gîte ! un orage !
Et la grêle, et le vent, et la foudre en courroux ;
Et partout les éclairs fesant route avec nous;
Quel métier ! Grâce au ciel, enfin, m'en voilà quitte,
Et rendu sain et sauf au logis de Mélite.
Un autre orage ici peut-être nous attend;
Nous venons découvrir un mystère important;
Mystère qui nous pèse. En serviteur fidèle
J'ai déjà su donner des preuves de mon zèle;
Et certaine maison, placée aux environs,
Pour quelque tems au moins nous sauve des soupçons.
Ce premier soin rempli, tout va bien; mais, sans doute,
On nous présume encore arrêtés sur la route :
Il faut nous annoncer. Il faut d'ailleurs aussi
M'informer, pour ma part, si Lisette est ici.
Je crois apercevoir un minois de soubrette,
Et je ressens....

SCÈNE V.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

(A part.) (Haut.)
FEIGNONS. Quoi! Frontin!

FRONTIN.

Quoi! Lisette!
Eh! bonjour, mon enfant. M'as-tu gardé ton cœur?

LISETTE.

M'as-tu gardé le tien?

FRONTIN.

Juge de mon ardeur!
Pour arriver plus tôt, j'ai bravé la furie
D'un orage où cent fois j'ai tremblé pour ma vie.
Mais quel air, dis-moi donc, que celui de Paris?
Comme en le respirant tes traits sont embellis!
Je te trouve charmante, incomparable, unique.

LISETTE.

Tu n'es pas trop changé.

FRONTIN.

C'est un peu laconique.
Serais-je moins aimé? Parle-moi sans détour.

LISETTE.

Que veux-tu; la surprise a glacé mon amour.

FRONTIN.

D'accord. Mais...

LISETTE.

Laisse-moi le tems de me remettre,
Et nous verrons après.

FRONTIN.

Soit. A-t-on vu la lettre
Que nous avons écrite?

LISETTE.

(Haut.) (A part.)
Oh! oui. Dissimulons.

FRONTIN, à part.

Feignons. Tout est perdu si nous nous découvrons.
(Haut.)
Hé! comment l'a-t-on lue?

LISETTE.

Avec un trouble extrême.
Comment l'a-t-on écrite?

FRONTIN.

On était tout de même.

LISETTE.

On sera sûrement charmé de nous revoir?

FRONTIN.

Sans doute. L'on s'apprête à nous bien recevoir?

LISETTE.

Je t'en réponds. Cléante est donc toujours fidèle?

FRONTIN.

Il n'aime que Mélite et ne rêve que d'elle.
(A part.)
Il est bon de mentir.

LISETTE.

Et Mélite aujourd'hui
N'adore que Cléante, et ne vit que pour lui.
(A part.)
Il faut en imposer.

FRONTIN.

Et pendant son absence
Elle a pleuré beaucoup?

LISETTE.

Au point que sa présence
Ne peut manquer sur nous de faire impression.

FRONTIN.

Nous ne la verrons pas sans quelque émotion.

LISETTE.

Quel jour pour une femme intéressante, honnête!

FRONTIN.

Quel jour pour un amant jaloux de sa conquête!

LISETTE.

Va-t-il venir bientôt?

FRONTIN.

Sur mes pas, à l'instant.

LISETTE, à part.

Je tremble.

FRONTIN, à part.

Je frémis.

LISETTE.

Mélite, en ce moment,
Est dehors.

FRONTIN, à part.

Bon, tant mieux.

LISETTE.

Mais une fois instruite...

FRONTIN.

Oh! rien ne presse, non.

LISETTE.

Il suffit, je te quitte.

Adieu, Frontin.

FRONTIN.

Adieu, Lisette.

(Lisette sort.)

SCÈNE VI.

FRONTIN.

Tout va mal.
Voilà le fruit des soins du généreux Merval.
Il eût bien mieux valu qu'un ami moins fidèle
Eût envié l'honneur de rester auprès d'elle.
Si du moins, par prudence, on m'avait consulté,
A Mélite on aurait laissé sa liberté.
L'amant est-il absent? un autre le remplace;
C'est dans l'ordre aujourd'hui. Mais l'heure ici se passe :
Mon maître m'avait dit qu'il ne tarderait pas;
Sachons.... Ma foi, c'est lui qui porte ici ses pas.

SCÈNE VII.

CLÉANTE, FRONTIN.

CLÉANTE.

En bien, quelle nouvelle? et que vas-tu m'apprendre?

FRONTIN.

Rien de bon.

CLÉANTE.

Dis toujours. Je suis prêt à t'entendre.

FRONTIN.

On vous aime, Monsieur.

CLÉANTE.

Beaucoup?

FRONTIN.

Éperdument.

CLÉANTE.

Qui peut te l'avoir dit?

FRONTIN.

Lisette, apparemment.
J'ai sondé le terrain; mais, Monsieur, mon adresse
N'a servi qu'à m'apprendre, hélas! que sa maîtresse
Est constante.

CLÉANTE.

Comment?

FRONTIN.

Oui. Mélite aujourd'hui

N'adore que Cléante et ne vit que pour lui ;
Voilà ses propres mots.

CLÉANTE.

L'aventure est cruelle !
A-t-on voulu savoir si je lui suis fidèle ?

FRONTIN.

On me l'a demandé, sans doute.

CLÉANTE.

Qu'as-tu dit ?

FRONTIN.

Que vous l'aimiez beaucoup, que d'elle, jour et nuit,
Vous rêviez.

CLÉANTE.

Mais...

FRONTIN.

Il le fallait.

CLÉANTE.

A la bonne heure.
Cependant tu pouvais...

FRONTIN.

Eh bien, oui ! Que je meure
Si j'eusse osé jamais m'exprimer autrement.

CLÉANTE.

Le cours....

FRONTIN.

Elle n'est pas chez elle en ce moment.
Elle a lu votre écrit, et dans l'impatience...
Le plaisir... elle en fait peut-être confidence
A quelqu'un....

CLÉANTE.

Et sais-tu quand je pourrai la voir?

FRONTIN.

Elle ne rentrera sûrement que ce soir.
On voulait l'avertir; mais, prévoyant d'avance
Tout l'effet que sur vous causerait sa présence,
Je m'y suis opposé.

CLÉANTE.

C'est bien fait : cependant
Il en faudra toujours venir là. Le moment
N'est pas loin, et je sens que ma crainte s'augmente.

FRONTIN.

Votre conduite aussi, Monsieur, est imprudente.
Puisque vous lui parliez de votre prompt retour,
Vous ne deviez donc pas parler de votre amour,
Ni vous peindre en esclave amoureux de sa chaîne.

CLÉANTE.

Que veux-tu? J'aurais craint de m'attirer sa haine.
Chez les femmes, toujours fières de leurs attraits,
L'amour-propre offensé ne pardonne jamais.
Et ses lettres d'ailleurs respirant la tendresse,
Pouvais-je, sans manquer à la délicatesse,
Lui mander que mon cœur n'était plus sous ses lois?
C'eût été m'avouer indigne de son choix.

FRONTIN.

Voyez donc ce qu'on peut faire aujourd'hui pour elle.

CLÉANTE.

C'est bien embarrassant.

FRONTIN.

Je réponds de mon zèle ;
Mais...

CLÉANTE.

Nous y rêverons. Préviens toujours mes pas
Où tu sais : de ceci surtout ne parle pas.
Dis...

FRONTIN.

Oh ! je sais très-bien tout ce qu'il faudra dire :
Que loin d'elle on languit, on gémit, on soupire ;
Sur cet objet, Monsieur, n'ayez aucun souci.

CLÉANTE.

Bien. Tu reviendras voir ce qui se passe ici.

(Frontin sort.)

SCÈNE VIII.

CLÉANTE.

Ma situation vraiment est peu commune :
De deux femmes aimé, n'en pouvant garder qu'une,
Comment faire ? Mélite a d'anciens droits sur moi,
L'autre en a de nouveaux, toutes deux ont ma foi,
Le pas est délicat. Mélite est estimable,
L'autre ne l'est pas moins ; mais l'autre est plus aimable ;
L'autre est là, je le sens. Il le faut... C'en est fait...
Oui, je dois sans tarder révéler mon secret ;
Le grand point est d'oser s'avouer infidèle,
Je vais m'y préparer. Cet autre objet m'appelle ;
Il ne faut pas du moins, qu'insensible à sa voix,

Je trompe en arrivant deux femmes à la fois.
Ciel ! que vois-je !

SCÈNE IX.

CLÉANTE, MERVAL, MÉLITE.

(Ils s'observent, et peignent leur embarras.)

CLÉANTE.

Ah ! pour moi que ce jour a de charmes !
Votre présence enfin dissipe mes alarmes ;
Je rends grâce au destin qui permet qu'aujourd'hui
Je voie en même tems Mélite et mon ami.

MÉLITE, à part.

Je n'ose lui parler.

CLÉANTE, à part

Avoûrai-je ?

MERVAL, à part.

J'enrage.

(Haut.)

L'amour t'a fait sans doute abréger ton voyage ?
Tu ne pouvais venir plus à propos.

CLÉANTE.

L'amour,
J'en conviendrai, Madame, a pressé mon retour.

MÉLITE.

Ah ! je le pressentais ! un trouble involontaire

(A part.)

M'avertisssait.... Hélas!

CLÉANTE.

Que ce mot doit me plaire!

(A Merval.)

Je sens combien je dois à tes soins généreux;

(A part.)

C'est par toi que je suis heureux, et malheureux.

(A Mélite.)

Quel plaisir de me voir près d'un objet aimable!
Ah! permettez...

(Il veut lui baiser la main : Merval le tire par l'habit.)

MERVAL, se remettant.

Elle est tout-à-fait adorable.

CLÉANTE.

C'est le mot, oui, combien tu flattes mon espoir!
Quelle obligation ne dois-je pas t'avoir!
Quel avenir heureux pour mon ame attendrie!

(A Mélite.)

Il vous a donc tenu fidèle compagnie?

MÉLITE.

Très-fidèle, il est vrai.

CLÉANTE.

Je l'en avais prié.

MERVAL.

J'ai cru devoir remplir...

CLÉANTE.

Les soins de l'amitié.
Je sens qu'à tes conseils donnés en mon absence,

Je dois l'heureux effet que produit ma présence ;
Pourrai-je reconnaître un service si grand !

MERVAL.

Je ne mérite pas...

CLÉANTE.

Son cœur m'en est garant.
Quel triomphe pour toi que cette impatience,
Ce désir de se voir, et cette intelligence !
Si tu fuyais l'hymen, l'aspect intéressant
De deux amans unis par la foi du serment,
Peut-être dans ton cœur fera naître l'envie,
D'associer l'amour aux plaisirs de ta vie :
Dans peu tu formeras quelque tendre union,
Et tu m'auras aussi cette obligation.

MERVAL.

Je rends grâce à tes vœux ; mais pendant ton absence
Cette envie en mon cœur a déjà pris naissance.

CLÉANTE.

Tout de bon !

MERVAL.

Oui, j'en ai retardé le moment,
Mais je m'en occupais très-sérieusement.

CLÉANTE.

J'en suis ravi. Dis-moi, Madame connaît-elle ?...

MÉLITE, à part.

Je tremble.

MERVAL.

Qui ?

CLÉANTE.

L'objet de ton amour fidèle.

MERVAL.

Tu peux lui demander.

CLÉANTE.

Pourrai-je être éclairci?
Celle qui l'a fixé, la connaissez-vous?

MÉLITE.

Oui.

CLÉANTE.

Sans doute elle est aimable!

MÉLITE, embarrassée.

Oh!

MERVAL, avec chaleur.

Charmante.

CLÉANTE.

Et son ame?

MERVAL, plus vivement encore.

Sublime.

CLÉANTE.

Doucement, laisse parler Madame.
(A Mélite.)
Puis-je m'en rapporter au portrait qu'il en fait?

MÉLITE.

Vous pouvez à son sort du moins prendre intérêt.
Sa situation est très-embarrassante;
La crainte la saisit, le remords la tourmente:
Il a touché son cœur, elle l'aime en effet;
Mais elle est sous les lois d'un serment indiscret.

Un rival qu'il redoute a pour lui la promesse
De cet objet qui n'ose avouer sa faiblesse.

CLÉANTE.

Je conçois aisément quel est son embarras :
Quelqu'un que je connais est dans le même cas.

MÉLITE.

Ce quelqu'un, j'en conviens, me semble fort à plaindre.

CLÉANTE.

Et je le plains beaucoup : forcé de se contraindre,
Jugez de son état. Je crois, mon cher Merval,
Que dans le fond du cœur tu hais bien ton rival.

MERVAL.

Non, je ne puis haïr un rival que j'estime,
(A part.)
Sans.... je n'ose achever.

CLÉANTE.

La haine est légitime
En ce cas ; mais faut-il tant s'attrister ? Allons,
Madame et moi, mon cher, nous te consolerons :
C'est mon tour, je veux prendre....

MERVAL.

Une peine inutile.

CLÉANTE.

Non, mon attachement ne sera point stérile.
Ne t'inquiète pas ; nous ferons tant, qu'enfin
Tu reprendras un air plus calme et plus serein.
Je me sais bien bon gré de ma prompte arrivée !
Ta maîtresse, sans moi, t'allait être enlevée,
Tu la possèderas, ou l'amitié du moins,

A consoler ton cœur appliquera ses soins ;
Mais tu restes ici par pure complaisance,
Tu souffres de te voir privé de sa présence,
Va la trouver ; dis-lui qu'un ami fait des vœux
Pour que l'hymen bientôt vous unisse tous deux.

MERVAL.

(A part.) (Haut.)
Comment ! en est-ce assez ? Mon rival est chez elle.

CLÉANTE.

Hé bien ! tant mieux pour toi : l'occasion est belle,
Le langage des yeux...

MERVAL, étouffant son dépit.

Oui, je pense vraiment
Que ce langage-là doit être très-piquant.
Je suis ravi, comblé. Dans cette circonstance,
Je sais ce que je dois à la reconnaissance ;
Tu m'en vois pénétré. Je te quitte enchanté
D'un si beau mouvement de générosité.

SCÈNE X.

CLÉANTE, MÉLITE.

CLÉANTE.

Il vous parlait souvent du secret de son ame ?

MÉLITE.

Très-souvent, j'en conviens.

CLÉANTE.

Vous le plaigniez, Madame ;

Je connais votre cœur sensible et généreux.

MÉLITE.

On s'intéresse au sort d'un amant malheureux.

CLÉANTE.

C'est assez naturel ; mais cela, je parie,
A jeté quelquefois de la monotonie
Dans vos entretiens ?

MÉLITE.

Non.

CLÉANTE.

Tant mieux; c'est qu'aujourd'hui
Rarement on s'amuse à pleurer pour autrui.

MÉLITE.

Il est doux d'essuyer d'une main secourable
Les larmes d'un ami que son malheur accable.

CLÉANTE.

Oh ! oui, vous lui devez, je crois, votre amitié ;
Et ses soins complaisans...

MÉLITE.

Il en est bien payé.

CLÉANTE.

Il n'est pas gai, Merval.

MÉLITE.

Mais il est très-aimable.

(A part.)
Si j'osais...

CLÉANTE, à part.

Si c'était le moment favorable.

(Haut.)

Dans mon absence au moins vous parlait-il de moi?

MÉLITE.

Il m'en entretenait sans cesse.

CLÉANTE.

Je le croi.

MÉLITE.

Avez-vous eu quelqu'un à qui, dans mon absence,
Vous ayez de vos feux pu faire confidence?

CLÉANTE.

Oui, Madame.

MÉLITE.

En ces lieux rien ne les a distraits?

CLÉANTE.

Ah! que penseriez-vous.... si je vous oubliais!
(A part.)
Ce n'est pas là l'instant.

MÉLITE, à part.

Il n'est pas tems encore.

CLÉANTE.

On retrouve partout l'objet que l'on adore.
Depuis l'instant fatal qui nous a séparés,
J'ai senti dans mon cœur s'accroître par degrés
Le trouble qu'y fait naître un objet trop aimable :
Cet objet enchanteur, doux, honnête, estimable,
Me sera toujours cher; et je sens qu'en ce jour
Rien ne peut m'engager à manquer à l'amour.

MÉLITE.

(A part.) (Haut.)
Il m'aime, c'est certain. Ah! l'objet qui m'enflamme
Est bien sûr de régner à jamais sur mon ame.
De mon destin, hélas! telle est la douce loi,
Je l'entends, je le vois sans cesse auprès de moi :
Son image me suit : quelque soin qui m'agite,
Je la trouve en mon cœur, lorsque mon œil la quitte ;
Ma tendresse est extrême, et je sens qu'en ce jour
Rien ne peut m'engager à manquer à l'amour.

CLÉANTE, à part.

Elle m'aime, c'est sûr.

MÉLITE, à part.

Je suis bien malheureuse!

CLÉANTE, à part.

Je suis bien malheureux!

MÉLITE, à part.

Cette épreuve est affreuse,
(Haut.)
Souffrez pour un moment que je vous laisse ici.

CLÉANTE.

Je n'y serai pas seul.

MÉLITE.

J'aurai bientôt fini.
C'est un ordre à donner.

CLÉANTE.

Ah! rien ne m'inquiète.

MÉLITE, à part, et en s'en allant.

De notre confidence allons charger Lisette.

SCÈNE XI.

CLÉANTE.

Pour le coup je m'admire ! ici je viens exprès
Pour rompre des liens que le tems a défaits :
Je me crois, en entrant, bien sûr de mon courage,
Et c'est précisément moi seul qui me rengage.
Comment faire à présent ? me voilà convaincu
Que l'audace n'est pas ma première vertu.
Mais Merval... plus que moi cent fois il est coupable ;
Il ne s'avise pas de la trouver aimable.
C'est un fatal présent qu'un trop fidèle ami !
N'importe, il faut enfin que tout soit éclairci,
J'avais dit à Frontin de venir ; mais je pense
Que le maraud jouit de mon impatience.

SCÈNE XII.

CLÉANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur parle de moi, je crois.

CLÉANTE.

Oui, d'où viens-tu ?
Lorsque tu sais qu'ici tu peux être attendu.

FRONTIN.

Là, doucement, Monsieur, parlez-moi sans colère.
A son retour on a des visites à faire ;

Il est des soins à rendre, il est des gens à voir,
Et j'ai dû m'acquitter de ce premier devoir.

CLÉANTE.

Brisons-là, je te prie, et réponds-moi. Ton zèle
Pourra-t-il soutenir une épreuve nouvelle ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

CLÉANTE, après avoir rêvé.

M'y voilà, bon ; feins de me trahir.
A Lisette, toi-même, il faut tout découvrir.

FRONTIN.

Y pensez-vous, Monsieur ? Cela n'est pas possible.
Comment, lorsque d'un air tendre, affable et sensible
Elle m'a confié l'amour qu'on a pour vous,
Que j'aille l'accueillir d'un compliment si doux !
Ce serait conscience.

CLÉANTE.

Il le faut.

FRONTIN.

Je confesse
Qu'un pareil trait répugne à ma délicatesse.

CLÉANTE.

Eh bien ! maraud, j'ordonne et veux être obéi.

FRONTIN.

Ah ! c'est parler, cela. Vous le voulez donc ?

CLÉANTE.

Oui.

FRONTIN.

On vous obéira. Paix.

CLÉANTE.

Quoi ?

FRONTIN.

Paix ; c'est Lisette.
Si nous tenions, Monsieur, cette affaire secrète ?

CLÉANTE.

Non.

FRONTIN.

Par où commencer, hein ?

CLÉANTE.

Par où tu voudras.

FRONTIN.

Par la fin, n'est-ce pas, Monsieur ?

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LISETTE.

LISETTE, à part.

Quel embarras !

CLÉANTE.

Je me fie à tes soins ; je te laisse avec elle,
Et revole un moment où l'amour me rappelle.
(Il sort.)

SCÈNE XIV.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, à part.

Je sens qu'il faut ici tout mon art.

LISETTE, à part.

Je sens bien
Qu'il faut adroitement entamer l'entretien.
(Haut.)
Abordons-le. C'est toi, Frontin!

FRONTIN, d'un air triste.

C'est toi, Lisette!

LISETTE.

Ton ame en ce moment paraît peu satisfaite.
Qu'as-tu donc?

FRONTIN.

Ce n'est rien; mais vois-tu, mon enfant,
Quelquefois à part moi je rêve tristement,
Et lorsque, par hasard, j'envisage nos peines,
Je gémis du tableau des misères humaines.

LISETTE.

Tout, à dire le vrai, ne va pas comme on veut.

FRONTIN.

Tout n'en irait que mieux pourtant.

LISETTE, avec tristesse.

Cela se peut.

FRONTIN.

Mais tu ne m'as pas l'air, non plus, d'être contente.

LISETTE.

C'est que par fois aussi mon esprit se tourmente.

FRONTIN.

Eh bien! confions-nous chacun notre chagrin.

LISETTE.

Serait-ce le moyen d'en voir bientôt la fin?

FRONTIN.

Peut-être; essayons.

LISETTE.

Soit.

FRONTIN, s'approchant d'elle.

Dis-moi donc, ta maîtresse
Pense-t-elle...

LISETTE, s'approchant de lui.

(A part.) (Haut.)
Haie. Elle est aussi dans la tristesse :
Et ton maître?

FRONTIN.

(A part.) (Haut.
Ouf! Il sort peu satisfait de lui.

LISETTE.

Peut-on savoir d'où naît son humeur aujourd'hui?

FRONTIN.

Peut-on savoir pourquoi Mélite s'inquiète?

LISETTE.

C'est que souvent le cœur n'a pas ce qu'il souhaite.

FRONTIN.

C'est qu'on voudrait souvent se déguiser son mal.

LISETTE.

(Dos à dos.)
Serait-il inconstant ?

FRONTIN.

Aurait-il un rival ?

LISETTE.

Hein ?

FRONTIN.

Plaît-il ?

LISETTE.

Parle donc.

FRONTIN.

Faut-il ainsi se taire ?

LISETTE.

Pourquoi donc me contraindre à parler la première ?

FRONTIN.

Je ne te dis plus rien.

LISETTE.

Je ne te réponds pas.

FRONTIN, d'un air distrait.

C'est que le changement a pour nous des appas.

LISETTE, sur le même ton.

C'est que par fois aussi la constance nous pèse,

FRONTIN.

Ta maîtresse en ce cas peut se mettre à son aise,

Nous lui sommes toujours attachés; mais souvent
De soi l'on n'est pas maître ; il ne faut qu'un instant...
Notre cœur égaré dans le cours du voyage,
En changeant de climat a changé d'esclavage :
Nous avons amené notre femme avec nous.

LISETTE.

Nous n'irons pas bien loin chercher un autre époux.

FRONTIN, transporté et se tournant vers elle.

Tout de bon?

LISETTE, de même.

Oui, ma foi.

FRONTIN.

D'honneur?

LISETTE.

Je te le jure.

FRONTIN.

Embrasse-moi cent fois, ton aveu nous rassure :
On la croyait fidèle.

LISETTE.

On le croyait constant.

FRONTIN, au comble de la joie.

Pas le mot.

LISETTE.

Hâtons-nous de finir leur tourment;
Je vais trouver Mélite.

FRONTIN.

Et je cours à mon maître.

LISETTE.

Je l'aperçois.

FRONTIN.

C'est lui qu'ici je vois paraître.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, MÉLITE, CLÉANTE.

(Mélite et Cléante, en se voyant, cherchent à s'éviter; Frontin et Lisette vont les prendre chacun par la main, et les amènent sur le bord du théâtre à mesure que la scène marche.)

LISETTE, bas à Mélite.

Avancez.

FRONTIN, bas à Cléante.

Approchez.

MÉLITE, à Lisette.

Tout enfin est-il su?

LISETTE.

Oui, Madame.

CLÉANTE, bas à Frontin.

Dis-moi, comment t'a-t-on reçu?

FRONTIN.

A merveille.

LISETTE, à Mélite.

A présent ne soyez plus en peine.

FRONTIN, à Cléante.

Bannissez désormais une contrainte vaine.

LISETTE, à Mélite.

C'est d'une autre que vous qu'il a l'esprit frappé.

MÉLITE.

D'une autre?

LISETTE.

Assurément.

FRONTIN.

Monsieur, on m'a trompé;
Vous aviez un rival.

CLEANTE.

Vraiment?

FRONTIN.

Oui.

MÉLITE, lorsqu'ils sont sur la même ligne et rapprochés les uns des autres.

Que lui dire?

LISETTE.

Rien.

FRONTIN, à Cléante.

Ferme.

(Frontin et Lisette, placés à la gauche de Mélite et de Cléante, les poussent l'un vis-à-vis de l'autre en se retournant : tous quatre se mettent à rire; Merval paraît au fond du Théâtre.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, MERVAL au fond du théâtre.

CLÉANTE, à Mélite.

A ses dépens chacun de nous peut rire.
Vous en aimiez un autre?

MÉLITE.

Une autre avait vos vœux?

CLÉANTE.

Puis-je connaître au moins le mortel trop heureux
Qui sur moi près de vous obtient la préférence?

MÉLITE.

(A Lisette.)
Mais... Tu ne l'as pas dit?

LISETTE.

Par oubli.

CLÉANTE.

Ce silence...

MÉLITE.

Vous dit trop que je crains de faire un tel aveu.

CLÉANTE.

Qu'importe! du courage.

MÉLITE.

Il en faut.

MÉLITE, à Cléante.

Ah! nous le serons tous. Oui, j'en ai le présage :
Si mon bonheur n'a pu devenir votre ouvrage,
Nous resterons amis du moins; ce nom si doux
Doit toujours, je le sens, être un besoin pour nous.

FRONTIN.

Et nous, Lisette?

LISETTE.

Rien. Apprends, quoi qu'on en pense,
Que rarement l'amour peut survivre à l'absence.

FIN DES AVEUX DIFFICILES.

L'ENTREVUE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR VIGÉE.

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français, le 6 décembre 1788.

PERSONNAGES.

La marquise DE VALMONT.
Le marquis DE VALMONT.
Le chevalier DE FLORVILLE.
LISETTE, suivante de la Marquise.
FRONTIN, valet du Marquis.
LAFLEUR, valet-de-chambre de la Marquise.

La scène se passe à Paris, dans un salon de l'appartement de la Marquise.

L'ENTREVUE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

FRONTIN, entrant mystérieusement, et d'un air étonné.

Comment donc! est-ce ici? tout me paraît changé.
D'honneur, j'ai dans ces lieux peine à me reconnaître.
(Il regarde la coulisse.)
Cependant voilà bien la chambre de mon maître;
Moi, je logeais.... plus haut; mais tout est dérangé.
Ah! je devais m'attendre à ces métamorphoses;
Depuis trois ans qu'ici Monsieur n'est pas entré,
Madame, en son absence, agissant à son gré,
A sans doute eu le tems de faire.... bien des choses.
A-t-elle eu tort? Ma foi, nous, de notre côté,
Nous avons bien usé de notre liberté.
Paris est, je l'avoue, un séjour délectable;
Combien d'objets divers! les spectacles, la table,
Le jeu, mille agrémens, et des plaisirs sans fin!
Paris, pour qui sait vivre, est un séjour divin!
Aussi, je ne sais point quelle étoile maudite,
Sur monsieur de Valmont peut agir aujourd'hui;
Chez sa femme pourquoi m'envoyer en visite,
Quand depuis si long-tems je ne viens plus ici?

J'ai beau sur ce point-là me perdre en conjectures,
Je ne devine rien.

(D'un air mystérieux, et tirant un billet de sa poche.)

Sans doute ce billet
Dérobe à mes regards un important secret;
J'en ai par de vers moi les marques les plus sûres.
En me le remettant mon maître était distrait,
Embarrassé, rêveur.... quel que soit son projet,
Je dois, sans me creuser la tête davantage,
Avec zèle répondre à l'honneur qu'il me fait,
Obéir à son ordre, et remplir mon message.

SCÈNE II.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Me trompé-je? Frontin! Eh! mais, est-ce bien toi?

FRONTIN.

Eh! oui, ma chère enfant, c'est moi-même, c'est moi.

LISETTE.

Que viens-tu faire ici? vraiment, de ma surprise,
A peine, en t'écoutant, suis-je encore remise.
Et quel hasard, dis-moi, quel beau ressouvenir
Peut t'amener? Ma foi, je n'en puis revenir.

FRONTIN.

Allons, calme tes sens; tu vas être éclaircie:
C'est mon maître aujourd'hui, qui prend la liberté
De m'envoyer ici comme son député.

(D'un air d'importance.)

L'affaire est délicate; elle veut le génie,
L'adresse, le talent d'un négociateur;
On m'en charge, tu vois....

LISETTE.

Comment! tu me fais peur.
Et cette affaire-là, qu'est-ce donc, je te prie?
Dis-moi vite.

FRONTIN.

Un billet dont je suis le porteur.

LISETTE.

Pour Madame?

FRONTIN.

C'est vrai.

LISETTE.

L'ambassade est finie.
Tu peux t'en retourner.

FRONTIN.

Pourquoi?

LISETTE.

Dois-tu penser
Qu'on puisse de ton maître encor s'embarrasser,
Au point de recevoir ses missives galantes?
Oh! dans nos actions nous sommes conséquentes.
Nous nous trouvons trop bien de vivre sans mari,
Pour vouloir un moment nous occuper de lui.

FRONTIN.

Dans le fond, je ne puis blâmer votre conduite.
Lorsqu'on se voit quitter, il faut bien que l'on quitte.

De ce qui s'est passé remercions le sort ;
Ta maîtresse eut raison, mon maître n'eut pas tort.

LISETTE, avec étonnement et humeur.

N'eut pas tort ! lui ! fort bien ; la réponse est parfaite.
(Plus vivement.
Un franc original.

FRONTIN, vivement.

Une franche coquette.

LISETTE.

Un brutal.

FRONTIN.

Un démon.

LISETTE.

Qui ne méritait pas
De devenir l'époux d'une femme jolie.

FRONTIN.

Qui ne méritait pas sans doute les éclats
Dont la rupture alors malgré nous fut suivie.

LISETTE.

Un homme trop heureux de nous bien tourmenter.

FRONTIN.

Une femme avec qui nous ne pouvions rester.

LISETTE.

Humoriste, emporté, fou, sot, atrabilaire.

FRONTIN.

Vive, altière, méchante, imprudente, colère.

LISETTE, avec dépit.

Qui me ménageait peu dans ses expressions.

FRONTIN.

Qui souvent avec moi prenait de certains tons.

LISETTE.

Qui se fesait un jeu de condamner mon zèle.

FRONTIN.

Qui m'aurait voulu voir à cent pas de chez elle.

(Ils se regardent fixement.)

(Après un moment de silence.)

LISETTE, à demi-voix.

Va donc.

FRONTIN, de même.

Courage.

(Ils éclatent de rire.)

LISETTE.

Moi, de bon cœur j'en ai ri.
Si nous sommes payés pour les traiter ainsi,
Nous avons bien gagné l'argent que l'on nous donne.

FRONTIN, avec inquiétude.

N'étions-nous, par hasard, entendus de personne?

LISETTE.

Non, Madame est sortie.

FRONTIN.

Eh! doit-elle rentrer?

LISETTE.

Je l'espère; ce soir nous attendons du monde.

FRONTIN.

Beaucoup?

LISETTE.

(Finement.)

Pas autrement. Assez pour nous tirer
D'une mélancolie importune et profonde,
Qui, depuis quelque tems, de nous vient s'emparer.

FRONTIN.

Ah! j'entends. Je connais ces sortes de tristesse;
Mon maître en a par fois : c'est l'affaire d'un jour
Pour en être guéri, mais guéri sans retour.

LISETTE.

La nôtre, apparemment, n'est pas de même espèce;
Car elle tient encor depuis cinq pour le moins.

FRONTIN.

Eh! ne peut-on savoir quel est l'objet aimable
Qui, pour vous tourmenter, vient vous rendre des soins?

LISETTE.

Il est jeune, bien fait, d'un esprit agréable.

FRONTIN.

Fort bien; sur ce portrait il est reconnaissable :
C'est un de ces messieurs jeunes, vifs, sémillans,
Bien frivoles, bien vains, qu'on voit toujours courans,
Oubliant de penser, parlant pour ne rien dire;
Affectant l'air distrait, et toujours prêts à rire
Du mot que bien souvent ils n'ont pas entendu;
Petits héros futurs sans vice ni vertu,
Ivres de leurs chevaux plus que de leur maîtresse,
Perdant toujours l'argent qu'ils empruntent sans cesse;
Bien désœuvrés chez eux, et traînant chez autrui
Le jargon, les grands airs, la fatigue et l'ennui.

LISETTE.

Point du tout; celui-ci paraît très-raisonnable.
Il est vif, enjoué, cela ne gâte rien.
On peut être amusant, et pourtant estimable.
Au surplus, dans le monde, on n'en dit que du bien.

FRONTIN.

N'entends-tu pas du bruit?

LISETTE.

Vraiment. C'est ma maîtresse,
Monsieur le député nous verrons votre adresse.

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LISETTE, FRONTIN.

LA MARQUISE.

Le spectacle, aujourd'hui, m'a fait périr d'ennui;
J'ai laissé les trois quarts de la pièce nouvelle.

FRONTIN, à part.

On est mal disposé; comment approcher d'elle?

LA MARQUISE.

Ce qu'on a vu cent fois; rien de piquant.

FRONTIN, à part.

Ici,
Je commence à douter d'un accueil agréable.

LA MARQUISE, bas à Lisette.

Eh bien! rien de nouveau? Personne n'a paru?

LISETTE, de même.

Personne.

LA MARQUISE, à part.

Pour le coup le fait est incroyable.

FRONTIN, bas à Lisette.

Parle de moi ; l'instant, peut-être, est favorable.

LISETTE, à Frontin.

Parle toi-même.

FRONTIN, d'un air gauche et timide.

Non.

LISETTE, presque ironiquement.

Allons, que risques-tu ?

FRONTIN.

Mon début est obscur.

LA MARQUISE, à part, et rêveuse.

Le trait est admirable !

FRONTIN, poussé par Lisette, et se trouvant près de la Marquise, qui tourne la tête au bruit qu'elle entend.

Si Madame veut voir un visage connu,
Depuis une heure ici j'attendais sa présence.

LA MARQUISE, d'un air froid et sec.

Vous ici ?

FRONTIN, humblement.

J'ai besoin de beaucoup d'indulgence,
Je vous suis adressé par monsieur votre époux.
Lisette sait le bien que, pendant votre absence,
Là, tout-à-l'heure encor, je lui disais de vous.

LA MARQUISE.

Soit ; mais quelle raison en ces lieux vous amène ?

FRONTIN.

Ce mot, si vous voulez, vous épargne la peine
De m'en demander plus. Ayez pitié de nous,
Si vous le refusez, on me rouera de coups.

LA MARQUISE, d'un air de pitié.

Donnez.

(Frontin s'applaudit avec Lisette du succès de sa démarche.)

(Lisant haut.)

« Je ne prends point un prétexte frivole.
» Notre nièce demain veut sortir du couvent,
» Et je dois vous parler, puisqu'elle est assez folle
» Pour vouloir contracter un prompt engagement.
» Ce seul motif, à vous, m'adresse en ce moment;
» Je vous en donne ma parole.
» De grâce veuillez bien contenter mon espoir,
» Et marquez-moi quand je pourrai vous voir. »

(Après un instant de réflexion, haut à Frontin.)

A l'instant.

(Elle déchire la lettre.)

FRONTIN, à part.

(Haut.)

Bon! je sens le prix d'un tel service.

(A Lisette, vivement.)

Eh bien! à mes talens, tu peux rendre justice;
Tu vois, pour réussir, il ne faut que vouloir.
Mais je te quitte, adieu; je fais preuve de zèle;
Aussi bien ai-je peur que l'on ne me rappelle.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LA MARQUISE, LISETTE.

LA MARQUISE, gaiment.

Tu ne devines pas qui je vais recevoir?

LISETTE.

Je m'en doute. Et vraiment, je ne puis concevoir
Que vous manquiez sitôt à la belle promesse
Que vous nous aviez faite. Ah! c'est une faiblesse
Que je n'aurais pas, moi. Vous rêvez, c'est fort bien;
Votre ame, en sa faveur, n'est-elle pas émue?
Occupez-vous beaucoup de cette chère vue;
Regrettez les douceurs d'un si tendre lien.

LA MARQUISE, avec insouciance.

Que dis-tu?

LISETTE.

Qu'à ce trait je dois vous méconnaître :
Qu'en vérité je crois que vous perdez l'esprit;
Qu'à votre place, moi, j'aurais, dans mon dépit,
Envoyé promener le valet et le maître.

LA MARQUISE, indifféremment.

Qui donc?

LISETTE.

Ce cher époux dont vous avez pitié.

LA MARQUISE, de même et souriant.

Ah! tu m'y fais songer, je l'avais oublié!

LISETTE.

Vous m'étonnez; voyant cet air tendre et sensible,
J'ai cru...

LA MARQUISE, sortant de sa rêverie.

Le chevalier est incompréhensible.
Comment! chez moi venir, en paraître enchanté,
Me faire tous les jours au moins une visite,
Pendant un mois, se dire en mes fers arrêté,
En avoir l'air du moins, et cesser aussi vite !...

LISETTE.

Eh! mais cela doit-il vous paraître étonnant?
Avez-vous pu sur lui compter un seul instant?
Attendons sur ses goûts que la raison l'éclaire.
Vingt ans, je crois.

LA MARQUISE.

Au plus.

LISETTE.

De soi trop occupé,
Pour qu'une passion, fût-elle la première,
Remplisse un cœur à peine encor développé.
Je n'aime point l'amour empesé, grave, sage,
Mais du moins faut-il bien qu'il ait un certain âge.

LA MARQUISE.

Pourquoi t'imaginer, Lisette, qu'il m'ait plu?
Il m'amuse, et c'est tout. Je n'ai point la folie
De lui sacrifier le repos de ma vie.
Peut-être il s'en flattait : ces messieurs sont charmans;
Ils sont si prévenus de leur petit mérite,
Que, dès qu'ils veulent bien nous donner des momens,

Ils pensent qu'à leur vue une femme est séduite.
(Après un silence.)
Voilà huit jours au moins que nous ne l'avons vu?

LISETTE.

Pas tant; mais....

LA MARQUISE.

Aujourd'hui, j'avais quelque espérance.
Au surplus, je ne puis l'accuser d'inconstance;
Sur lui n'ayant nul droit, il peut à mon insu
Suivre un penchant.

LISETTE.

Je suis tranquille sur son compte.
Madame, croyez-moi, vous le verrez dans peu.
Bon! ces absences-là, souvent ne sont qu'un jeu.
On revient, on en est quitte alors pour la honte;
On tremble, l'on rougit, c'est bien intéressant;
Le dépit sollicite un raccommodement.
Je n'oublirai jamais d'avoir entendu dire
Qu'il était même un art de se faire éconduire.
Mais que vous veut La Fleur?

SCÈNE V.

LA MARQUISE, LISETTE, LA FLEUR.

LA FLEUR, d'un air un peu ému.

Madame, en ce moment,
J'en suis tremblant encor, quelqu'un à votre porte
Veut entrer malgré nous; il se fâche, s'emporte,
Et prétend, nous dit il, vous voir absolument.

Votre suisse tient bon ; mais moi, craignant l'instant
Où ce monsieur suivrait son humeur trop mutine,
Je me suis sauvé vite, et j'accours près de vous....

LA MARQUISE.

Quel est donc ce quelqu'un ?

LA FLEUR, mystérieusement.

C'est monsieur votre époux.

LISETTE, qui s'est tenue éloignée.

C'est monsieur le Marquis, sans peine on le devine.

LA MARQUISE, gaîment.

Lisette, va toi-même, et qu'on le laisse entrer.

LA FLEUR, d'un ton étonné et plus mystérieux encore.

C'est monsieur votre époux.

LA MARQUISE, à Lisette.

Cours sans plus différer.

LISETTE, à part, se décidant à sortir.

Recevoir un mari! la complaisance est grande.

LA FLEUR, à part.

A tout, d'après ce trait, il faut que l'on s'attende.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE.

Cette visite-là dans le fond me déplaît.
Je ne sais trop pourquoi j'ai consenti si vite :
Je n'ai point oublié quelle fut sa conduite
Avec moi ; le plaisir que souvent il prenait

A blesser mon orgueil. Il me vient un projet,
Il ne jouira pas du trouble qui m'agite,
Je veux par mes discours qu'il connaisse en effet
Combien il s'est trompé.... Mais c'est lui qui paraît.

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

MADAME, pardonnez, peut-être je vous gêne?

LA MARQUISE.

Non, Monsieur.

LE MARQUIS.

Vous savez le motif qui m'amène.
J'ai balancé long-tems; mais comme il s'agissait
D'une enfant qu'autrefois votre cœur chérissait;
Comme son sort nous fut confié par son père,
Que vous seule aujourd'hui lui tenez lieu de mère,
Il était important de régler entre nous
Ce qui peut convenir pour le choix d'un époux.

LA MARQUISE, souriant.

Il est assez plaisant que ce soin vous regarde.
Mais vous vous en chargez; mon cœur est rassuré;
En prenant un lien, quelquefois on hasarde
Son bonheur; c'est à vous, tuteur très-éclairé,
A guider une enfant dans un choix difficile.

LE MARQUIS.

Eh oui! dans la jeunesse, où tout paraît nouveau,
Comme on ne connaît rien, on se peint tout en beau.

Il est plus d'un exemple, on en citerait mille,
De mariages faits sans s'être consulté :
On pense dans l'hymen trouver la liberté ;
L'amour-propre jouit ; le cœur qui se tourmente,
De l'espoir du bonheur aisément se contente ;
L'un de l'autre bientôt on se croit enchanté :
Qu'arrive-t-il ? hélas ! préservons notre nièce
Du malheur que pour elle on peut appréhender.

LA MARQUISE.

A merveille ! Monsieur. Puis-je vous demander
Où vous avez puisé ce grand fonds de sagesse ?

LE MARQUIS.

Comment ! vous me trouvez raisonnable ?

LA MARQUISE.

A tel point
Qu'on pourrait s'étonner ; et je ne doute point
Sur ce qui nous occupe, en cette circonstance,
Qu'on ne doive à vos soins s'en rapporter d'avance.

LE MARQUIS.

Tout de bon ! vous croyez ? là, sérieusement ?

LA MARQUISE.

Mais oui.

LE MARQUIS.

Vous plaisantez ?

LA MARQUISE.

Je n'oserais, vraiment.

LE MARQUIS.

Heureux d'avoir des droits à votre confiance.

LA MARQUISE.

On acquiert tous les jours, grâce à l'expérience;
Et vous me le prouvez.

LE MARQUIS.

Un tel aveu m'est doux.

LA MARQUISE.

Le monde est tôt ou tard une école pour nous;
Qui ne le connaît pas est charmé d'y paraître :
Mais sur lui son début appelle tous les yeux,
Et ce début suffit pour le perdre, peut-être.
Il n'y porte d'abord qu'un regard curieux;
Plus prudent, mieux instruit, il cherche à le connaître.
Observant les esprits, démêlant leurs travers,
Du bien comme du mal avec art il profite;
Voit d'où vient le succès, à quoi tient le revers;
Sur chaque événement sait régler sa conduite;
Use de ses moyens avec discrétion;
Risque à propos un trait qui frappe et qui circule;
Des censeurs à son gré soumet l'opinion,
Et toujours sûr de plaire en toute occasion,
Echappe, en se jouant, aux traits du ridicule.

LE MARQUIS.

A merveille, Madame; à mon tour je pourrais,
En vous félicitant de plus d'une manière,
De votre esprit rapide admirer les progrès.
A ce que vous étiez... vous ne ressemblez guère.
Excusez....

LA MARQUISE.

Je conçois un tel étonnement.

A seize ans mariée, au sortir du couvent,
A l'époque où de rien l'ame n'est avertie,
Où la timidité tient de la gaucherie,
Où l'on parle toujours avant d'avoir senti,
Où l'on répond souvent sans avoir réfléchi,
Je contractai des nœuds, flatteurs en apparence;
Croyant céder au goût, j'obéis au devoir.
Mais ce qui s'est passé m'a fait apercevoir
Les dangers d'une longue et crédule ignorance,
Il m'a fallu changer.

LE MARQUIS.

Oh! l'on s'en aperçoit.

LA MARQUISE.

J'ai remarqué souvent qu'à peine l'on conçoit
Tout ce que peut sur nous l'habitude et l'usage.
Nous voyons, par bonheur, arriver les momens
Où de nos qualités et de nos agrémens
Nous savons nous servir avec quelque avantage.
On ne s'occupe plus alors de nous juger.
On nous cède sans peine une promte victoire.
Dans nos fers on se croit heureux de s'engager,
Chaque jour, chaque instant ajoute à notre gloire;
Et fières de nos droits, souveraines des cœurs,
Nous respirons l'encens de mille adorateurs.

LE MARQUIS.

Oui, vous avez, je crois, tout ce qu'il faut pour plaire.
(A part.)
Mais c'est bien singulier! plus je la considère....
Non, en elle jamais je n'ai vu tant d'appas.
(Haut.)
D'honneur....

LA MARQUISE.

De notre but ne nous écartons pas.
Au couvent dès demain retirez notre nièce.
Et quant à son hymen, si l'époux vous convient,
J'ajoute pour ma part au peu qui lui revient
Quarante mille écus; comptez sur ma promesse.

LE MARQUIS.

Un procédé pareil me touche infiniment.
De votre bienveillance on pouvait moins attendre;
Mais rien de votre part ne doit plus me surprendre.
Aux grâces de l'esprit unir le sentiment!

LA MARQUISE, le regardant finement.

Plaît-il! ah! modérez les transports de votre ame,
Pour ma nièce, on le sait, je ne puis faire moins.
Se peut-il qu'à ce point votre tête s'enflamme?
De son père, envers moi, je dois payer les soins.

LE MARQUIS.

Soit, tout est donc conclu?

LA MARQUISE.

Tout; je le crois de même.

LE MARQUIS.

Je vous quitte, Madame, et ma peine est extrême;
Mais je dois respecter l'emploi de vos momens.
Adieu, Madame.

LA MARQUISE.

Adieu, Monsieur.

LA MARQUIS.

Depuis trois ans,

C'est la première fois qu'en ces lieux la fortune
Me fait auprès de vous passer quelques instans ;
S'il faut, pour vous revoir attendre aussi long-tems,
Vous ne me direz pas que je vous importune.

LA MARQUISE.

(A part.)

Non, Monsieur. Mais quel air! quel ton modeste et doux !

LE MARQUIS.

On peut avec regret se séparer de vous ;
Je le sens ; et pour peu qu'on vous ouvrît son ame....
(La marquise fait un geste pour lui imposer silence. Il prend sa main et la baise. A part, en s'en allant.)
Il est bien malheureux que ce soit là ma femme !

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, gaîment.

Comment donc! mon mari se trouble en me quittant!
Est-il possible ? Au reste il a paru content
De la dot que je viens d'assurer à ma nièce,
Tant mieux ; voilà surtout l'objet qui m'intéresse.
Mais, quand j'y réfléchis, je crois, en vérité,
Que sans peine en ces lieux j'ai souffert sa présence.
Pourquoi non ? c'est tout simple ; et de l'indifférence
Je reconnais l'effet. Qu'en est-il résulté ?
Rien. J'ai peut-être eu lui vu moins de suffisance,
Beaucoup moins d'injustice et plus d'aménité ;
Peut-être en le jugeant sur la simple apparence,
J'allais lui pardonner son infidélité,
Ses torts cruels, sans doute ! oui, je crois....

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

Ah! Madame,
Étouffez le soupçon qui tourmentait votre ame.
Monsieur le Chevalier vient d'envoyer savoir
S'il peut être, à souper, chez vous admis ce soir?

LA MARQUISE, d'un air préoccupé.

Le Chevalier?

LISETTE.

Vraiment, c'est son valet lui-même,
Qui m'a parlé, Madame, et qui m'a demandé,
Si l'on pouvait venir. Moi, j'ai tout accordé.
Je vous voyais ce soir d'une tristesse extrême,
J'ai voulu dans ces lieux ramener la gaîté.
Vous ne m'en voudrez pas de ma facilité,
On est toujours bien mieux près de l'objet qu'on aime.

LA MARQUISE, d'un air distrait et froid.

Tu dis qu'il va venir?

LISETTE, étonnée.

Oui, Madame.

LA MARQUISE, sur le même ton.

C'est bon.
On mettra deux couverts, ici, dans ce salon.
(Elle sort.)

SCÈNE X.

LISETTE, très-étonnée.

Eh, mon Dieu! de quel air on reçoit ma nouvelle?
Quelle froideur? qui peut causer ce changement?
Mais qu'aurait-elle appris? à qui donc en a-t-elle?
Ah! je n'en puis douter; oui, c'est assurément
Ce monsieur de Valmont qui dans cette aventure....
Je connais sa fureur et son emportement,
Il se sera permis plainte, reproche, injure;
Les maris savent-ils nous traiter autrement?
J'avais grande raison de craindre l'entrevue.
De cet événement je prévoyais l'issue.
Mais Madame obéit au premier mouvement;
Veut-elle quelque chose? alors rien ne l'arrête.
Ici bas tout irait bien mieux certainement,
Si nos maîtres fesaient un peu moins à leur tête.

SCÈNE XI.

LISETTE, FRONTIN.

LISETTE, vivement.

Encor toi! je te fuis.

FRONTIN, de même.

Attends donc un moment.

LISETTE, plus vivement encore.

J'ai de l'humeur.

FRONTIN, la retenant.

D'accord. Mais ne peux-tu m'entendre?

LISETTE, d'un ton sec.

Non.

FRONTIN.

Pourquoi?

LISETTE, de même.

Laisse-moi.

FRONTIN.

Je ne saurais comprendre....

LISETTE.

Va-t-en, te dis-je?

FRONTIN.

Ah! parle un peu plus poliment.
Et dis-moi, pour le moins, ce que devient mon maître?

LISETTE.

Lui? Si je le tenais.... Ah! il verrait beau jeu.
Il ne se doute pas de tout ce que peut être
Une femme en colère.

FRONTIN.

Oh! il le sait un peu.
Il a passé, je crois, l'âge de l'ignorance.
Et dans ce siècle-ci, soit dit sans t'irriter,
De ton sexe bientôt l'on a l'expérience.
Au surplus, contre lui pourquoi donc t'emporter?
Qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait? Peut-être qu'à sa femme
Il aura témoigné son mécontentement
De ce qu'il n'a plus part aux bontés de son ame.

Ce fait posé, Monsieur a tort assurément;
Il ne doit plus gêner les désirs de Madame.
Mais je vois clairement qu'en cette affaire-ci
Il aura trop joué son rôle de mari.
Après tout, ce sont eux que la chose intéresse.
Et, si tu m'en croyais, ma foi, nous laisserions
Les débats de mon maître, et ceux de ta maîtresse;
Et quoi qu'il arrivât nous nous en moquerions.
(D'un ton de confidence.)
Je te dirai bien plus. Depuis que je t'ai vue,
Une secrète envie a germé dans mon cœur.
(Le doigt sur le front.)
Regarde-moi bien là. Ton ame est-elle émue?

LISETTE.

Non.

FRONTIN.

Quoi! tu ne sens rien?

LISETTE.

Non; rien, sur mon honneur!

FRONTIN.

Eh bien, c'est étonnant. En moi, c'est le contraire.
Cet œil fin, ce minois m'inspirent une ardeur
Dont ta froideur en vain prétendrait me distraire.
Et... si tu l'exigeais... je sens que dès demain,
Je serais assez bon....

LISETTE.

Adieu, monsieur Frontin;
Je n'exigerai rien; et même, je vous jure
Que, si vos gens d'affaire ont le mot pour demain,
Le notaire attendra long-tems ma signature

(A part.)

Maraud ! pour plaisanter il prend bien son moment !
Allons pour le souper donner l'ordre au plus vite.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

FRONTIN.

Pauvre épisode, hélas ! à coudre à mon roman ;
Voilà comme aujourd'hui l'on traite le mérite !
C'est Madame, sortons.

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, entrant par un côté opposé, et descendant le théâtre sans se voir.

LE MARQUIS, à part.

Quel est donc mon projet ?

LA MARQUISE, à part.

Ce qui se passe en moi me semble inconcevable.

LE MARQUIS, à part.

Interrogeons-nous bien ; l'aimerais-je en effet ?

LA MARQUISE, à part.

Est-ce que mon mari me paraîtrait aimable ?

LE MARQUIS, à part.

Non.

LA MARQUISE, à part.

Non.

(Se trouvant nez à nez.)

C'est vous, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Pardon, je me retire.

LA MARQUISE.

Arrêtez. Je croyais vous avoir vu sortir?

LE MARQUIS.

Non. Dans votre jardin rêvant tout à loisir
Il me semblait.....

LA MARQUISE.

Eh bien !

LE MARQUIS.

Je crains de vous le dire.

LA MARQUISE.

Pourquoi ?

LE MARQUIS.

C'est que le fait est assez surprenant.
Vous ne le croirez point.

LA MARQUISE.

Peut-être.

LE MARQUIS, s'animant par degrés.

Non ; je gage.
En songeant à ma nièce, à son prompt mariage,
J'entrevoyais l'hymen sous un aspect charmant.
Être deux, me disais-je, et ne former qu'une ame,
Avoir les mêmes goûts, les mêmes sentimens,

D'un amour tendre et pur entretenir la flamme ;
Être toujours ensemble ; et moins époux qu'amans,
Par les soins, les égards, l'attention suivie,
Répandre à chaque instant un charme sur sa vie;
Par différens désirs si l'on est entraîné,
Se ménager un tort pour qu'il soit pardonné ;
Étouffer des débats la semence fatale ;
S'accorder l'un à l'autre une indulgence égale ;
Toujours dans ses liens trouver nouveaux appas :
Voilà le vrai bonheur s'il existe ici bas.

LA MARQUISE, avec une sorte de sentiment.

Un tel portrait, Monsieur, sans doute est agréable;
(Reprenant un ton gai et fin.)
L'original serait difficile à trouver ;
Qu'en dites-vous?

LE MARQUIS.

Pour peu qu'on voulût m'éprouver,
D'excellens procédés, moi, je me sens capable.

LA MARQUISE, souriant.

Vous!

LE MARQUIS.

Moi. Vous en riez?

LA MARQUISE.

Ceci me paraît fort,
J'en conviens. Que le tems vous ait changé, d'accord ;
Qu'il ait à votre esprit donné plus de finesse,
Que l'on remarque en vous plus de délicatesse,
Que vous ayez enfin l'enjoûment, la gaîté,
Ce qu'il faut pour briller dans la société,
Soit; mais, vous avoûrez, en suivant votre idée,

Que l'épreuve serait au moins très-hasardée.

LE MARQUIS.

Peut-être : oui ; je suis d'abord de votre avis.
Examinons pourtant quelle est la différence
De vous-même avec vous. Moi, je vous avertis
Que l'on peut à présent, mais en toute assurance,
Vous répondre d'un cœur de vos charmes épris.

LA MARQUISE.

Oui, des hommes voilà le langage ordinaire ;
Prodigues de sermens qu'ils n'ont jamais remplis !
Vous ne l'ignorez pas, en aspirant à plaire,
Le moins dissimulé masque son caractère ;
Soumis, respectueux, tendre jusqu'à l'excès,
Prévenant avec art nos désirs inquiets,
Du sentiment en nous il éveille la flamme,
Amuse notre esprit, intéresse notre ame,
De l'hymen à nos yeux ne peint que les douceurs,
Nous montre son lien comme un tissu de fleurs,
Et, jusqu'au mariage amant doux et sensible,
Devient ou froid époux ou tyran inflexible.
(Finement.)
On en connaît plus d'un, convenez...

LE MARQUIS.

Doucement.
Vous y prêterez-vous ? L'idée est singulière ;
Mais aussi l'aventure est rare assurément.
Permettez-moi.... pendant une semaine entière
De vous offrir l'hommage et les vœux d'un amant ?
(Avec debit.)
Je ne suis plus l'époux dont votre cœur s'irrite.

Même, dès ce moment, je vais changer de nom.
Je suis, si vous voulez, ou Valère, ou Cléon;
Et voici dès ce soir ma première visite.
Je vous connais déjà, vous m'avez déjà vu,
J'ai senti tout le prix d'une femme sublime,
Vous m'avez accordé quelques marques d'estime,
Vous êtes adorée, et je n'ai pas déplu.
Je m'attache à vos pas, je veux partout vous suivre,
Ce n'est plus que pour vous que je consens à vivre,
Je me conduis enfin de manière, entre nous,
A vous faire à jamais oublier votre époux.
Avouez, cette idée est la sagesse même.
Pouvoir auprès de vous être tendre et pressant,
Pouvoir, sans vous fâcher, dire que je vous aime,
Qu'en pensez-vous? Cela peut devenir charmant.

LA MARQUISE, finement.

Cléon pourrait sur vous avoir quelque avantage.

LE MARQUIS.

Qu'importe? je m'engage à n'être point jaloux.
A cet arrangement vous refuserez-vous?
Voyez... Trois ans peut-être ont de moi fait un sage.
D'ailleurs, dans tout ceci, je ne suis plus pour rien.
C'est Cléon qui vous parle; il vous offre un moyen
De punir un époux que vous jugez coupable.

LA MARQUISE, à part, souriant.

Il faut en convenir, on n'est pas plus aimable.
(Haut.)
Des hommes que partout on désire, entre nous,
Il me semble qu'aucun ne vaut autant que vous.

LE MARQUIS.

Des femmes que l'on vante, et dont on exagère
Les grâces, l'agrément, aucune ne doit plaire
Autant que vous.

LA MARQUISE.

Vraiment?

LE MARQUIS.

Oh! j'en jure ma foi.

LA MARQUISE.

Peut-être vous pensez beaucoup trop bien de moi:
Cléon peut s'amuser à faire mon éloge;
Cléon à part, c'est vous, Monsieur, que j'interroge.

LE MARQUIS, avec ame.

Ne m'interrogez pas; j'en dirai cent fois plus.
Eh! comment de sang froid contempler tant de charmes!
Comment à votre esprit ne pas rendre les armes?
Je sens trop....

LA MARQUISE, gaiment.

Abrégeons des discours superflus.
J'ai mon idée aussi que je crois singulière.
Vous y prêterez-vous?

LE MARQUIS.

Madame, aveuglément.

LA MARQUISE.

Je prétends vous garder, moi, la soirée entière;
Oui, vous allez souper avec moi. Justement
Je m'attendais ce soir à recevoir du monde.

LE MARQUIS.

Eh! comment à cela faut-il que je réponde?
Ah! d'avance je suis dans un enchantement!....

LA MARQUISE, gaîment.

Je suis sûre du moins qu'on ne peut en médire.

LE MARQUIS.

A cet ordre charmant, qui ne voudrait souscrire?

LA MARQUISE, à part.

Le Chevalier ne peut arriver à présent....
La Fleur!

SCÈNE XIV.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, LA FLEUR.

LA MARQUISE, à La Fleur.

Servez.

LE MARQUIS, à La Fleur.

Allons, oui, qu'on dépêche vite.

LA FLEUR, à part, très-étonné en s'en allant.

Il nous commande! ah! ah!

SCÈNE XV.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Je ne sais où j'en suis.
Le plaisir à tel point exalte mes esprits!...

(Avec impatience.)

On suit bien mal la loi que vous avez prescrite.
Comme on tarde à venir!

(Il aperçoit deux valets qui apportent la table, et il court les aider à la placer.)

(Aux valets.)

Là, bien, mes bons amis.

(Il va lui-même chercher les fauteuils et les place.)

(Aux valets.)

Sortez.

LA MARQUISE.

A vous asseoir souffrez qu'on vous invite.

LE MARQUIS.

(Lorsqu'ils sont assis.

Malheur en ce moment à qui nous troublerait!
On ne peut bien souper que dans le tête-à-tête.
N'est-il pas vrai?

LA MARQUISE.

Personne au moins ne nous distrait.

LE MARQUIS.

Je hais ces grands soupers qu'à grands frais l'on apprête;
Cette coutume-là n'a pas le sens commun.
A mille questions il faut que l'on réponde:
On vous observe, on cause, on médit, on vous gronde.
Ne pas craindre d'un tiers le regard importun,
Voilà ce que je veux; c'est le bonheur suprême.

SCÈNE XVI.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur le Chevalier.

LA MARQUISE.

(A part.)

Ma joie en est extrême!

(Elle va au-devant de lui, et se place de manière que Chevalier tourne le dos à la table et n'aperçoive pas sc mari. Lisette sort en marquant son étonnement de voir mari à table.)

SCÈNE XVII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, LE CHEVALIEI

LE CHEVALIER, d'un ton léger.

J'arrive bien plus tard que je n'aurais voulu,
Madame; excusez-moi, vous m'avez attendu?

LE MARQUIS, à part.

Attendu!

LE CHEVALIER.

Dès long-tems je suis à votre porte:
Un maudit embarras m'a toujours retenu.
D'avance vous voyez à quel point je m'emporte,
Quand, loin de vous, je sens...

LA MARQUISE.

Monsieur, soin superflu!
Il faut s'accoutumer à souffrir votre absence.

LE CHEVALIER.

Ah! daignez me juger avec plus d'indulgence.
Vous saurez mes raisons. Quoi! pouvez-vous penser
Qu'au plaisir de vous voir on puisse renoncer?
Un mari de ce tort peut seul être coupable.

LE MARQUIS, à part.

Fort bien!

LE CHEVALIER.

Mais moi, jamais je n'en serai capable.
Vous me traitez, Madame, avec trop de bonté,
Pour que j'ose manquer à la reconnaissance;
Et j'attendais ce jour avec impatience,
Pour vous entretenir en toute liberté.

LA MARQUISE, étonnée.

Voyons.

LE MARQUIS, à part.

Que veut-il dire!

LE CHEVALIER, avec un peu plus d'aplomb.

Écoutez, s'il vous plaît.
Vous m'avez témoigné le plus vif intérêt;
Et je puis hasarder sans crainte une demande.

LA MARQUISE.

J'ai permis que chez moi vous vinssiez; voilà tout.

LE CHEVALIER.

J'ose attendre à présent une faveur plus grande;

Faveur bien précieuse.

LE MARQUIS.

(A part.)

Ah ! l'on me pousse à bout.

LA MARQUISE.

Expliquez-vous.

LE CHEVALIER.

Mes soins, mes visites fréquentes
Avaient un but, Madame.

LE MARQUIS, se levant de table sans bruit.

(A part.)

Oh ! oui ; je le crois bien.

LE CHEVALIER.

Je tremble d'achever.

LA MARQUISE.

Parlez ; ne craignez rien.

LE CHEVALIER.

Oh ! mes expressions vont devenir plus lentes.
Ne vous en fâchez pas. Il est un sentiment
Qu'il faut connaître un jour malgré qu'il nous tourmente,
Sentiment vif, profond ; je l'éprouve à présent.

LA MARQUISE, avec dignité.

Comment ?

LE CHEVALIER, vivement.

Oui ; vous avez... une nièce charmante.
Le hasard m'a conduit trois fois à son couvent ;
Elle est digne en tout point de vous avoir pour tante ;
Et je l'épouserai....

LE MARQUIS, très-vivement et du ton de la joie la plus marquée.

Oui, Monsieur. Dès demain,
Ce soir, quand vous voudrez, que dis-je? A l'instant même.
Vous me convenez fort. Oui; vous aurez sa main.
Je suis sûr, mais très-sur que ma nièce vous aime.

LE CHEVALIER.

Quelle obligation!...

LA MARQUISE, à part.

Je ris de mon erreur.

LE MARQUIS.

Vous n'imaginez pas quel important service
(A part.)
Vous me rendez. J'en suis quitte pour la peur.
(Haut.)
Vous donner mon aveu, c'est devoir, c'est justice.

LE CHEVALIER.

Mais je ne conçois pas...

LE MARQUIS.

Moi, Monsieur, je m'entend.
Vous demandez ma nièce, et vous l'aurez. Madame,
N'y consentez-vous pas?

LA MARQUISE.

Ah! de toute mon ame.

LE MARQUIS, arrêtant le Chevalier qui veut s'avancer près de la Marquise.

Monsieur le Chevalier, souffrez, en ce moment,
Que je fasse pour vous votre remercîment.

LE CHEVALIER, souriant.

(A part.)

Ah! vous êtes trop bon! Quelle est donc sa folie?

LE MARQUIS, à la Marquise.

Je ne puis vous quitter que je n'aie obtenu
Un généreux retour, un pardon absolu.
(Montrant le Chevalier.)
Il trouve le bonheur dans le nœud qui le lie;
Serais-je assez à plaindre?...

LA MARQUISE.

Écoutez; attendons
Que le tems ait prouvé...

LE MARQUIS.

Point de réflexions.
Dans mon ame, à jamais, votre image est empreinte:
Du regret, du remords, j'ai ressenti l'atteinte;
Et désormais, ensemble, il faut que nous vivions.

LA MARQUISE.

Mais puis-je me flatter d'un remords bien sincère?

LE MARQUIS.

Cléon le prouvera; ce n'est plus mon affaire:
C'est lui qui vous promet le destin le plus doux.
(Après un silence.)
Eh bien?

LA MARQUISE.

Mais...

LE MARQUIS.

Un seul mot.

LA MARQUISE.

Je crains...

LE MARQUIS.

Moi, je supplie.
Il y va du bonheur du reste de ma vie.
Ce pardon souhaité l'obtiendrai-je de vous?

LA MARQUISE, après un instant de réflexion.

Cléon l'a demandé, je l'accorde à l'époux.

LE MARQUIS.

Tous mes vœux sont comblés! croyez qu'à l'avenir
Je veux justifier votre aimable indulgence.
Notre hymen ne fut fait que par la convenance;
Aujourd'hui, c'est l'amour qui va nous réunir.

LE CHEVALIER.

De mon étonnement je ne puis revenir;
Voudrez-vous m'expliquer ce que je vois, Madame?

LE MARQUIS.

Un mari trop heureux de retrouver sa femme!

FIN DE L'ENTREVUE.

ANAXIMANDRE,

OU

LE SACRIFICE AUX GRACES,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR M. ANDRIEUX;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Italien, le 20 décembre 1782, et reprise au Théâtre-Français, le 14 octobre 1805.

NOTICE

SUR M. ANDRIEUX.

M. François - Guillaume - Jean - Stanislas ANDRIEUX est né à Strasbourg le 6 mai 1759. Il fit de bonnes études, à Paris, au collége du cardinal Lemoine, fut ensuite cinq ou six ans maître clerc d'un procureur au châtelet, étudia en droit et se proposait de parvenir à une chaire de professeur dans la faculté de droit, lorsqu'il abandonna cette carrière pour être secrétaire de M. le duc d'Uzès.

Voulant ensuite se faire un état indépendant, il suivit le barreau pendant quatre années. La révolution le lui fit quitter; il fut chef de bureau à la liquidation générale, conseiller à la cour de cassation pendant quatre années, puis député du département de la Seine au conseil des cinq-cents, puis membre du tribunat. C'est en cette dernière qualité que, le 25 février 1800, il fit un rapport sur le projet de loi tendant à fermer la liste des émigrés, et fut désigné pour aller présenter ce vœu au corps-législatif. S'étant par la

suite montré en opposition avec les projets du conseil d'État de Buonaparte, il fut *éliminé* avec ceux de ses collègues qui partageaient ses opinions.

Dans toutes ses fonctions publiques, M. Andrieux s'est fait une réputation de capacité, de sagesse et de probité.

Les lettres ont été en même tems son délassement favori. Il a donné, à l'âge de vingt-trois ans, la jolie comédie *d'Anaximandre*, puis *les Étourdis*, *Helvétius* ou *la Vengeance d'un Sage*, en un acte; *la Suite du Menteur*, d'après celle de P. Corneille, en cinq actes; *le Trésor*, en cinq actes; *Molière avec ses Amis*, en un acte; *le Vieux Fat*, en trois actes; *la Comédienne*, en trois actes; *le Manteau*, en deux actes. Toutes ces pièces sont écrites en vers.

Il a imité en prose, sous le titre *du Jeune Créole*, *the West-Indian*, de Richard Cumberland.

Il a composé des contes et anecdotes en vers qui ont été goûtés du public, et qui lui ont attiré de grands applaudissemens lorsqu'il les a lus à l'institut. *Le Meûnier de Sans-Souci*, *le Doyen de Badajoz*, *la Promenade de Fénélon*, etc., sont fort connus et fort estimés. En un mot, c'est l'un de nos poëtes les plus ai-

mables et celui qui tout-à-la fois rappelle le mieux l'école de Molière et celle de Voltaire.

On a aussi de lui des mélanges en prose; ce sont des morceaux de littérature et de morale dans lesquels l'auteur fait preuve d'instruction, de raison et de goût.

Deux ans après sa sortie du tribunat, M. Andrieux a été nommé instituteur pour la grammaire et les belles-lettres à l'école polytechnique. Il a occupé cette chaire pendant douze années, et a laissé à l'école le souvenir d'un professeur habile et zélé pour l'instruction des élèves.

En 1814, il a été nommé par le roi professeur de littérature française au collége royal de France; il y donne, depuis ce tems, des leçons publiques avec un succès qui n'a fait qu'augmenter d'année en année.

M. Andrieux fesait d'abord ses leçons dans une petite salle qui pouvait à peine contenir trois cents personnes, une partie des auditeurs étant debout et très-serrés les uns contre les autres. Le gouvernement, pour favoriser l'instruction de la jeunesse, a fait faire une salle plus grande qui peut contenir au moins six cents auditeurs. Elle est toujours remplie, et même il faut aller s'assurer sa place longtems avant que la leçon commence.

Il y a eu un poëte comique grec, nommé Épicharme, qui tenait une école de philosophie et d'éloquence. Il se fesait aimer et suivre par un grand nombre de disciples. Quand il mourut, on lui fit cette épitaphe : *Ici est le tombeau d'Épicharme, poëte et philosophe. Il donnait à la jeunesse des leçons utiles et qui n'étaient pas sans grâce.*

Nous souhaitons que M. Andrieux vive long-tems, et que ce ne soit que dans beaucoup d'années qu'on mette sur sa tombe cette inscription, qui lui conviendrait comme au poëte Épicharme.

Une Romance très-agréable de M. *François de Neufchâteau*, m'a fourni la première idée de ma petite Comédie. Je fais imprimer ici cette Romance pour le plaisir des lecteurs, et pour rendre à son auteur l'hommage que je lui dois.

ANAXIMANDRE,

ROMANCE.

L'esprit et les talens font bien ;
Mais, sans les Grâces, ce n'est rien.

Sous le beau nom d'Anaximandre,
Chez les Grecs un sage vivait ;
Chacun accourait pour l'entendre ;
Athène en foule le suivait.
La profondeur et la justesse
Se rencontraient dans ses discours ;
Mais, pour plaire aux yeux des Amours,
Il faut de la délicatesse.

L'esprit et les talens font bien;
Mais, sans les Grâces, ce n'est rien.

Le philosophe Anaximandre
Aux belles offrit son encens ;
Car les savans ont le cœur tendre,
Et tout philosophe a des sens.

Mais les Athéniennes volages
Rejetèrent ses tendres vœux;
Et de frivoles amoureux
Virent préférer leurs hommages.

L'esprit et les talens font bien;
Mais, sans les Grâces, ce n'est rien.

Piqué de les trouver rebelles,
Le sage s'en fut chez Platon;
Platon était l'ami des belles,
Et même des rois, nous dit-on.
Il humanisait son génie:
A souper, il brillait le soir;
Et, malgré son profond savoir,
Il était bonne compagnie.

L'esprit et les talens font bien;
Mais, sans les Grâces, ce n'est rien.

« Apprenez-moi, mon cher confrère,
» Dit le sage disgracié,
» Comment chez vous, à l'art de plaire
» Le génie est associé.
» Je veux me former sur vos traces.
» Votre conseil fera ma loi.
» — Eh bien, dit Platon, croyez-moi,
» Mon cher, sacrifiez aux Grâces. »

L'esprit et les talens font bien;
Mais, sans les Grâces, ce n'est rien.

Dans une chapelle voisine
Anaximandre s'en alla;

Aglaé, Thalie, Euphrosine,
Sourirent en le voyant là.
Il fut initié par elles
Dans leurs mystères enchanteurs;
Il revint couronné de fleurs,
Il ne trouva plus de cruelles.

L'esprit et les talens font bien;
Mais, sans les Grâces, ce n'est rien.

La métamorphose soudaine
Du pédant fit l'homme du jour;
Les bonnes-fortunes d'Athène
Vinrent l'accueillir tour-à-tour.
Et quand il trouvait sur ses traces
Quelque pédant de mauvais ton,
Il lui disait : « Croyez Platon,
» Mon cher, sacrifiez aux Grâces. »

L'esprit et les talens font bien;
Mais, sans les Grâces, ce n'est rien.

PERSONNAGES.

ANAXIMANDRE.
PHROSINE.
ASPASIE, sœur de Phrosine.
MÉLIDORE.
UNE PRÊTRESSE DES GRACES.
DEUX AUTRES PRÊTRESSES.

La scène est à Athènes.

ANAXIMANDRE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un bosquet sacré qui environne le temple des Grâces; les arbres et les fleurs du bosquet doivent être distribués avec goût et orner la scène; l'architecture du temple, dont on voit le portique, doit être simple, mais élégante.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANAXIMANDRE, assis, des tablettes à la main.

Cette enfant-là me tourne la cervelle;
Je ne vois plus, je ne rêve plus qu'elle.
Je meurs d'un mal que je veux renfermer....
Anaximandre !.... il te sied bien d'aimer !
Ne sais-tu pas qu'une vertu sévère,
Un esprit droit, un cœur noble et sincère,
Sur tout ce sexe ont bien peu de pouvoir?
C'est par des riens qu'il se laisse émouvoir.
Des jeunes gens volages et frivoles,
Conteurs plaisans de quelques fariboles,
Extravagans, indiscrets, étourdis,
Belles, voilà vos amans favoris;
Et près de vous, l'honnête homme, le sage,

Fait bien souvent un fort sot personnage.
Moi ! déclarer que je suis amoureux !
Cachons plutôt ce penchant malheureux ;
Et, s'il se peut.... Mais je vois Aspasie ;
A son aspect, je sens ma frénésie
S'accroître encore !.... et je ne puis la fuir !....
Cruelle enfant, que tu me fais souffrir !....

SCÈNE II.

ANAXIMANDRE, ASPASIE.

ANAXIMANDRE, brusquement.

Que voulez-vous ?

ASPASIE.

Je venais pour vous dire....

ANAXIMANDRE.

Quoi ? Parlez donc.

ASPASIE.

Oh ! mais, je me retire,
Si vous grondez....

ANAXIMANDRE.

Non, je ne gronde pas :
Mais vous pouviez tourner ailleurs vos pas.
Vous savez bien que, lorsque je médite,
Je ne veux pas qu'on me rende visite.
Je m'occupais d'un point très-important,
D'où mon repos, d'où mon bonheur dépend ;
Et vous prenez ce tems pour me distraire !

ASPASIE.

Mon cher tuteur, si j'ai pu vous déplaire,
J'en suis fâchée ; et vous êtes si bon,
Que j'obtiendrai, sans peine, mon pardon.

ANAXIMANDRE.

Appuyez moins sur ma bonté, de grâce ;
De complimens volontiers je me passe :
Je suis sincère, et hais le ton flatteur.

ASPASIE.

Moi ! vous flatter ! jamais, mon cher tuteur.
Vous, le soutien de ma timide enfance,
Douteriez-vous de ma reconnaissance ?
Ah ! je suis loin de la bien exprimer.
Vous révéler, vous servir, vous aimer,
Voilà mes vœux et ma plus chère étude :
Je m'en suis fait une douce habitude.
Depuis cinq ans je n'ai que de beaux jours,
Et c'est à vous que j'en dois l'heureux cours.

ANAXIMANDRE, à part.

Comment tenir à sa voix de sirène,
Et résister au charme qui m'entraîne ?
Faut-il me voir à ce point asservi ?
(A Aspasie.)
C'en est assez !.... éloignez-vous d'ici ;
Je ne saurais plus long-tems vous entendre.
Vous affectez un son de voix si tendre,
Et des regards si touchans et si doux !....
Je ne suis point tranquille auprès de vous.
Oui, vous troublez le repos de ma vie....
Vous me quittez ?

ASPASIE.

J'obéis.

ANAXIMANDRE.

Aspasie,
Pourquoi me fuir ? Revenez, demeurez....

ASPASIE.

Pour me gronder encor ?

ANAXIMANDRE.

Quoi ! vous pleurez !
(A part.)
Ah ! sa douleur lui prête encor des charmes !
Est-ce donc moi qui fais couler vos larmes ?
Venez ici, je veux vous consoler ;
Venez, osez me voir et me parler :
Je ne suis point un censeur inflexible.
Je parais dur, et je suis trop sensible.
Je veux entrer dans vos moindres secrets :
Qui plus que moi prendra vos intérêts ?
Vous ignorez combien vous m'êtes chère.

ASPASIE.

Non, je le vois, vous m'aimez comme un père.
Depuis long-tems vous m'en avez servi.
Le mien, hélas ! que la mort m'a ravi,
Avait en vous l'ami le plus sincère.
Il mourut pauvre ; et moi, dans la misère,
Avec ma sœur, je restais sans secours ;
Mais vos bontés furent notre recours.
Puis-je oublier ce trait si mémorable,
Ce testament, à tous deux honorable,
Que fit mon père ?... Il vous connaissait bien.

« J'ai vécu pauvre, et je ne laisse rien :
(Ce sont ses mots, il m'en souvient sans cesse.)
» Heureusement j'eus, au lieu de richesse,
» Un ami vrai. Pour m'acquitter vers lui
» Comme je dois, je lui lègue aujourd'hui
» Le noble soin d'élever mes deux filles,
» De les placer dans d'honnêtes familles,
» Et de fournir à leur dot de son bien.
» Voilà le legs que mon cœur fait au sien. »
Jusqu'à présent, votre bonté constante
De notre père a surpassé l'attente ;
Ma sœur et moi, grâce à vos tendres soins,
Avons toujours ignoré les besoins.
Athène admire et bénit le modèle
D'une amitié rare autant que fidèle ;
Et l'on verra les siècles à venir
D'un trait si beau garder le souvenir.

ANAXIMANDRE.

Fille charmante ! aimable créature !
Ah ! gardez bien cette ame honnête et pure.
De votre bouche, il le faut avouer,
J'ai du plaisir à m'entendre louer.
Que vous avez de grâce et d'éloquence !
Votre amitié, voilà ma récompense.
Oui, j'ose ici vous imposer la loi
De me chérir, de ne chérir que moi....
(Très-tendrement.)
Pardonne-moi, ma charmante Aspasie,
Quelques chagrins répandus sur ta vie :
Tes pleurs coulaient encore en ce moment ;
Pardonne.... Hélas ! mon fol emportement

(Il lui prend la main.)

Mérite plus de pitié que de blâme.
Si tu pouvais lire au fond de mon ame!...

(Il est près de baiser la main d'Aspasie; puis il la quitte brusquement.)

(A part.)

Qu'allais-je faire!.... Impérieux penchant!

(A Aspasie.)

Faible raison!.... Écoutez, mon enfant.
Je veux bientôt achever mon ouvrage,
Vous établir; je songe au mariage
De votre sœur....

ASPASIE.

Oui, vraiment; songez-y:
Si vous saviez comme son tendre ami,
Son Mélidore et gémit et soupire!
Ma sœur aussi, qui fait semblant de rire,
Ressent par fois de secrètes douleurs,
Et dans ses yeux j'ai surpris quelques pleurs.
Enfin tous deux par ma voix vous conjurent
De mettre fin aux tourmens qu'ils endurent;
Et, de leur part, je venais vous presser.

ANAXIMANDRE.

Mes chers enfans, qu'ai-je à vous refuser?
Je les unis, s'ils veulent, ce jour même.

ASPASIE.

Ils en seront dans une joie extrême.

ANAXIMANDRE.

Je dois aussi, dans peu, songer à vous....

ASPASIE.

A moi ?

ANAXIMANDRE.

Sans doute ; il vous faut un époux.
Je vous destine un homme de mon âge,
Que je connais et que j'estime, un sage,
Un philosophe....

ASPASIE.

Ah ! ciel ! vous m'effrayez !
Quoi ! mon tuteur, vous me sacrifiriez !
Ah ! faites choix d'un autre, je vous prie :
Si vous aimez un peu votre Aspasie ;
Qu'il ne soit point philosophe....

ANAXIMANDRE.

Eh ! pourquoi ?
S'il vous aimait.... s'il était.... comme moi ?

ASPASIE.

Je le sens bien, il serait estimable ;
Mais....

ANAXIMANDRE.

Achevez.

ASPASIE.

Je le voudrais aimable.

ANAXIMANDRE, à part.

Elle m'accable, hélas ! sans s'en douter.

ASPASIE.

Ce que je dis semble vous agiter ;
Vous pâlissez ! quel sujet vous altère ?

ANAXIMANDRE, avec éclat.

Fatal objet, que le ciel en colère
Pour mon tourment a formé tout exprès,
Je veux vous fuir, vous quitter à jamais.
Votre air naïf cache une ame perfide;
Ce front si doux, ce regard si timide
Promet la paix, la raison, la candeur;
Mais tout cela n'est pas dans votre cœur.
Prenez un fat, un être méprisable,
Qui, se couvrant d'un dehors agréable,
Sera volage, et frivole, et jaloux;
Et vous aurez un mari fait pour vous.

ASPASIE.

Mon cher tuteur!... Mais il fuit! il me quitte!

SCÈNE III.

ASPASIE.

Qu'ai-je donc fait? qu'ai-je dit qui l'irrite?
Ah! je ne puis supporter sa douleur.
Depuis un tems il est sombre et rêveur,
En me parlant, il s'emporte, il s'apaise:
Je suis la seule ici qui lui déplaise.
Je le chagrine.... Apparemment, hélas!
J'ai des défauts que je ne connais pas.
Mais quelle fille est parfaite, à mon âge?
Avec le tems je deviendrai plus sage;
Je ferai tout pour le voir satisfait,
Et mériter qu'il m'aime tout-à-fait.

SCÈNE IV.

ASPASIE, PHROSINE, entre en riant.

ASPASIE.

J'ENTENDS ma sœur.... toujours vive et légère!
Toujours riant! Quel heureux caractère!

PHROSINE.

Ah! si je ris, ce n'est pas sans sujet :
Je te mettrai bientôt dans le secret..

ASPASIE.

Auparavant, sachez une nouvelle
Qui vous fera grand plaisir.

PHROSINE.

Quelle est-elle?

ASPASIE.

On vous marie aujourd'hui.

PHROSINE.

Bon! tant mieux;
Et Mélidore en sera bien joyeux.
Le bon enfant que ce cher Mélidore!
Il m'aime bien! je l'aime plus encore!
Avec transport je vais former ces nœuds,
Et mon bonheur est de le rendre heureux.
Mais je m'oublie, et te parle sans cesse
De mon amant....

ASPASIE.

Ce sujet m'intéresse.

PHROSINE.

Je le crois bien. Mais il faudrait aussi
Parler un peu du tien....

ASPASIE.

Moi! Dieu merci,
Je n'en ai point....

PHROSINE.

Tu n'en as point! quel conte!
A le nier je te trouve un peu prompte;
Mais c'est en vain. Je sais très-bien, ma sœur,
Que vous avez un humble adorateur,
Un tendre amant, qui cache dans son ame
Une très-vive et très-discrète flamme....

ASPASIE.

Et quel est-il? Me direz-vous son nom?

PHROSINE.

Tu le connais.

ASPASIE.

Point du tout.

PHROSINE.

Si fait.

ASPASIE.

Non.

PHROSINE.

Eh bien! c'est....

ASPASIE.

Qui? c'est trop me faire attendre.

PHROSINE.

Un moment; c'est....

ASPASIE.

Qui donc?

PHROSINE.

Anaximandre.

ASPASIE.

Notre tuteur?

PHROSINE.

Oui, tu l'as su charmer.

ASPASIE.

Bon! vous croyez qu'un savant peut aimer?
Il a, vraiment, bien autre chose à faire!

PHROSINE.

Non; dès qu'on aime, on n'a plus qu'une affaire.

ASPASIE.

Ma sœur s'amuse, et veut m'inquiéter.

PHROSINE.

Moi? je dis vrai; tu n'en dois pas douter.
Le cher tuteur, que cet amour dévore,
A confié sa peine à Mélidore,
Qui m'a tout dit en grand secret; et moi,
Discrètement, je n'en parle qu'à toi.
D'un philosophe avoir tourné la tête,
Cela s'appelle une rare conquête!

ASPASIE.

Mais, tout-à-l'heure, il vient de me gronder;
Quand il me voit, il a l'air de bouder:

J'ai grand besoin qu'un philosophe m'aime!
Je n'en veux point; je l'ai dit à lui-même.
Que dirait-t-on, si j'acceptais sa foi?
On ne ferait que se moquer de moi.
Ne croyez pas que jamais j'y consente.

PHROSINE.

De ce galant tu n'es donc pas contente?
Je conviendrai qu'il n'est pas fort joli;
Mais, hors ce point, c'est un homme accompli....

ASPASIE.

Laissons cela. Vous ne cherchez qu'à rire
A mes dépens; mais vous avez beau dire,
Je ne crois point mon tuteur amoureux,
Et la sagesse a seule tous ses vœux.

PHROSINE.

Tu ne crois point? Mais c'est me faire injure,
Que de douter d'un fait que je t'assure.
Pour te punir, je te le prouverai
Très-clairement, ou bien je ne pourrai.

ASPASIE.

Prouvez-le donc; je serai satisfaite.

PHROSINE.

Tu le veux?

ASPASIE.

Oui; c'est ce que je souhaite.

PHROSINE.

Ma foi! tu vas en avoir le plaisir;
Car j'aperçois notre tuteur venir.
Il semble exprès que le ciel nous l'adresse.

Je veux ici, sans beaucoup de finesse,
Tirer de lui l'aveu de son tourment,
Et qu'il s'explique intelligiblement.
Mais le voici. Retire-toi, ma chère,
Et ne dis mot : le reste est mon affaire.

(Aspasie se cache tout-à-fait. Phrosine se retire au fond du théâtre, de manière qu'Anaximandre entre sans l'apercevoir.)

SCÈNE V.

ANAXIMANDRE, PHROSINE, ASPASIE, cachée.

ANAXIMANDRE, se croyant seul.

C'en est donc fait; ce funeste poison
A triomphé de toute ma raison.
J'ai beau combattre un amour ridicule;
Son feu cuisant dans mes veines circule;
Il me pénètre, il dévore mon sein,
Et dans mes fers je me débats en vain.

PHROSINE, à part.

Dans sa douleur il gronde, il s'apostrophe.
Vous en tenez, sublime philosophe;
Nous parviendrons à vous faire jaser.
Jamais amant sut-il se déguiser,
Et renfermer le feu qui le dévore?

ANAXIMANDRE, toujours se croyant seul.

Aimable enfant, ton cœur novice encore,
Toujours paisible et pur comme un beau jour,
Ne fut jamais agité par l'amour.

Heureux cent fois le mortel fait pour plaire;
Qui, t'inspirant un trouble involontaire,
Et dans ton ame éveillant le désir,
Sera l'objet de ton premier soupir!

PHROSINE, à part.

Fort bien, vraiment! Je m'aperçois qu'un sage
Tient quelquefois un assez doux langage.

ANAXIMANDRE, à part.

Si je pouvais!.... O ciel! tout est perdu;
Je vois Phrosine.... aurait-elle entendu?

(A Phrosine.)

Eh quoi! c'est vous! quel sujet vous amène?
Je n'aime pas qu'ainsi l'on me surprenne....
Vous étiez là, peut-être.... à m'écouter?

PHROSINE.

Qui vous écoute est sûr de profiter.
Tous vos discours, dictés par la sagesse,
Partent d'un cœur qui n'a point de faiblesse.
Un moraliste, en ses réflexions,
Voit le néant des folles passions;
Il fuit l'orgueil, les soupçons, les querelles,
Surtout l'amour et les appas des belles:
Car c'est le piége où le plus sage est pris;
Qu'en dites-vous?

ANAXIMANDRE.

Je suis de votre avis.
Oui, l'amour est un piége redoutable,
Un piége affreux, peut-être inévitable;
Trop rarement on sait s'en garantir.
On le déteste, et l'on vient y périr.

PHROSINE.

Ah! c'est du moins une folie aimable;
C'est la plus douce et la plus excusable;
Et tel, tout haut, déclame avec rigueur
Contre l'amour, qui brûle au fond du cœur:
Je m'y connais; aisément je devine....

ANAXIMANDRE.

Comment! de qui parlez-vous là, Phrosine?
Ce ton railleur....

PHROSINE.

Mon Dieu! point de courroux.
Eh! qui vous dit que l'on parle de vous?
Seriez-vous donc amoureux?

ANAXIMANDRE, à part.

La traîtresse
Sait mon secret, et rit de ma faiblesse;

(A Phrosine.)

Je le vois trop. Phrosine, épargnez-moi:
Vous plaisantez, je ne sais trop pourquoi.

PHROSINE.

Vous ne savez?.... Ah! soyez plus sincère,
Mon cher tuteur. Laissez-là le mystère.
Rien ne m'échappe; on ne me trompe pas.
Pour un amant, je vous le dis tout bas,
Dissimuler est un effort extrême:
Presque toujours il se trahit lui-même.
Un geste, un mot découvre son ardeur.
Depuis long-tems, votre air sombre et rêveur,
Certains regards tendres et pathétiques,

Et des discours.... très-peu philosophiques
M'ont appris....

ANAXIMANDRE.

Quoi! vous m'auriez soupçonné?...

PHROSINE.

J'ai fait bien mieux, vraiment; j'ai deviné,
Et dans vos yeux, malgré vous, j'ai su lire
Que vous aimez, que vous n'osez le dire,
Que la sagesse, en guerre avec l'amour,
Le fait céder et lui cède à son tour;
Qu'enfin l'objet dont votre ame est remplie,
C'est....

ANAXIMANDRE.

Taisez-vous.

PHROSINE.

C'est ma sœur Aspasie....
Vous vous troublez; je suis sûre du fait.

ANAXIMANDRE.

Phrosine!.... Eh bien! vous savez mon secret.
Au nom des Dieux, si ma douleur vous touche,
Sur ce secret n'ouvrez jamais la bouche,
A votre sœur surtout cachez-le bien;
Vous causeriez son malheur et le mien.
Il est trop vrai que je brûle, que j'aime,
Que je voudrais le cacher à moi-même.
Indigne aveu!

PHROSINE.

Le grand mal que voilà!
Qu'avec regret vous avouez cela!

ANAXIMANDRE.

Moi !.... moi ! que j'aime et que je cherche à plaire ?

PHROSINE.

Pourquoi donc pas ? Voyez la belle affaire !
Vous lui plairez, c'est moi qui vous le dis :
Mais écoutez, et suivez mes avis.
Défaites-vous de cette barbe énorme
Qui vous déguise et qui vous rend difforme.
Ce manteau brun vous vieillit de dix ans.
Quittez cela ; voyez nos élégans :
C'est un habit qu'il faudra qu'on vous brode ;
Je vous dirai la couleur à la mode.
Tous ces points-là, chez vous autres savans,
Semblent des riens : ces riens sont importans !
Ils font valoir la taille, la figure :
Adonis même eut besoin de parure.

ANAXIMANDRE.

Vous me donnez des conseils merveilleux !
Qui ? moi ? j'irais faire l'avantageux,
D'un jeune fat copier la folie,
Et posément jouer l'étourderie ?
Je me ferais siffler, montrer au doigt ;
Mon air léger paraîtrait gauche et froid....
Et cependant jugez de ma faiblesse
Et du pouvoir d'une aveugle tendresse :
Si je voyais, pour plaire à votre sœur,
Qu'il me fallût changer de ton, d'humeur,
Devenir fat et galant malhabile,
Me faire enfin chansonner par la ville ;
De mon amour tel est l'indigne excès,

Je crois encor que je m'y résoudrais.
Heureux, content, si me rendant justice
Elle sentait le prix du sacrifice;
Et si son cœur, comme le mien épris,
M'aidait du moins à braver le mépris!

PHROSINE.

Vous devenez déjà plus raisonnable :
Sans être fat, on peut être agréable,
Faire sa cour, prendre le ton galant,
Et.... par exemple, il vous manque un talent.

ANAXIMANDRE.

Lequel?

PHROSINE.

Je vais vous paraître un peu folle.
Que voulez-vous? notre sexe est frivole :
Heureux qui sait sur nos goûts se régler!
Pour nous séduire, il faut nous ressembler.

ANAXIMANDRE.

Phrosine, enfin, où tend ce préambule?

PHROSINE.

Dût mon projet vous sembler ridicule,
Mon avis est qu'il faudrait commencer....

ANAXIMANDRE.

Eh bien, par où?

PHROSINE.

Par apprendre à danser.

ANAXIMANDRE.

Moi! que je danse?

PHROSINE.

Oui, si vous voulez plaire.
C'est un talent important, nécessaire.
Que voulez-vous qu'on fasse d'un amant
Qui ne sait pas saluer seulement?

ANAXIMANDRE.

A danser, moi, j'aurais fort bonne grâce!

PHROSINE.

Bon! est-ce là ce qui vous embarrasse?
C'est moins que rien.... Et tenez, sans façon,
Nous sommes seuls! prenez une leçon.
Sans me flatter, je puis servir de maître;
Essayez-en.

ANAXIMANDRE.

Cela ne saurait être:
Grâces au ciel, l'amour ne me fait point
Extravaguer encor jusqu'à ce point.

PHROSINE.

Ah! vous voilà! Toujours de la morale!
Jadis Hercule a filé pour Omphale,
Et ce héros, vaincu par deux beaux yeux,
N'en est pas moins au rang des demi-dieux.
Consolez-vous; filer pour une belle
Fait moins d'honneur que danser avec elle.

(En lui prenant la main.)

Ça, commençons.

ANAXIMANDRE, hésitant.

Quoi! sérieusement?
Vous espérez....

PHROSINE.

Quelques pas seulement.

ANAXIMANDRE.

Non, point du tout.

PHROSINE.

Rien qu'une révérence,

Là.

ANAXIMANDRE.

C'est avoir bien de la complaisance.

PHROSINE.

Allons, courage..., avancez quelques pas....
Encor.... encor..., saluez.... bas.... plus bas....

(En disant ces deux vers, elle conduit Anaximandre jusqu'à la coulisse où est cachée Aspasie. Pendant que le philosophe salue et demeure courbé, elle tire de force Aspasie de sa cachette, la place devant lui, et dit :)

Belle Aspasie, agréez cet hommage;
Il est flatteur, car c'est celui d'un sage.

ANAXIMANDRE.

Que vois-je, ô ciel! quel tour!... il est affreux!
Dans le complot vous étiez toutes deux,
Enfans ingrats, et votre perfidie....
De mes regards ôtez-vous, je vous prie :
Après un trait si méchant et si noir,
Je ne veux plus vous parler, ni vous voir.

(Aspasie s'enfuit; Phrosine ne fait que s'éloigner un peu.)

Quoi! me jouer ainsi, moi qui les aime,
Qu'elles devraient aimer!....

SCÈNE VI.

ANAXIMANDRE, PHROSINE, un peu éloignée, MÉLIDORE.

MÉLIDORE, à Anaximandre.

Ah! c'est vous-même!
Je vous cherchais; eh bien! quand daignez-vous
Remplir mes vœux, mon espoir le plus doux?
Votre bonté dès long-tems me destine
Le cœur, la main de l'aimable Phrosine:
Mettez enfin le comble à vos bienfaits,
Et que ce jour....

ANAXIMANDRE.

Vous ne l'aurez jamais.

MÉLIDORE.

Jamais! ô ciel! que dites-vous? j'atteste....

ANAXIMANDRE.

Je vous ferais un présent trop funeste;
N'y pensez plus.

MÉLIDORE.

Vous connaissez mon cœur,
Et vous voulez....

ANAXIMANDRE.

Je veux votre bonheur.
Que la raison enfin vous détermine.

MÉLIDORE.

Ah! mon bonheur est d'adorer Phrosine.

(A Phrosine.)

Mais quel sujet l'irrite donc si fort?
Belle Phrosine, apprenez-moi mon sort:
D'où peut venir ce courroux qui m'accable?

PHROSINE.

Hélas! c'est moi qui suis seule coupable,
Et c'est moi seule aussi qu'on veut punir.
Par ce refus qu'on fait de nous unir.

MÉLIDORE.

Coupable, vous! la faute, quelle est-elle?
Qu'avez-vous fait?

PHROSINE.

C'est une bagatelle,
Un rien.

ANAXIMANDRE,

Un rien? soyez de bonne foi:
Était-ce à vous de vous jouer de moi?
C'est pour mon cœur le tourment le plns rude
Que d'être ainsi payé d'ingratitude.
Vous me portez de trop sensibles coups;
Je veux vous fuir et vous oublier tous.
Je chercherai, loin d'ici, quelque asile
Où j'irai vivre ignoré, mais tranquille,
De mes erreurs hâter la guérison,
Et retrouver peut-être ma raison.

MÉLIDORE.

Qud dites-vous? quel étrange système!
Pourquoi quitter des lieux où l'on vous aime?
Pourquoi nous fuir? Ah! restez parmi nous:
Votre bonheur nous est si cher à tous!

Tout vous répond en ces lieux d'une vie
Par l'amitié, par l'amour embellie;
Oui, par l'amour; ce soir même je veux
Voir s'accomplir les plus doux de vos vœux.
Hier pour vous, à l'Amour, à sa mère,
J'ai dans leur temple adressé ma prière :
Mes vœux ardens ont été biens reçus,
Et mon encens a su plaire à Vénus.
De la prêtresse écoutez la réponse;
Voici sur vous ce que Vénus prononce :
« Si ton ami veut être heureux amant,
» S'il veut toucher l'objet de son tourment,
» Fixer enfin les plaisirs sur ses traces,
» Qu'il aille offrir un sacrifice aux Grâces. »
Que cet oracle a satisfait mon cœur !
Il est pour vous le signal du bonheur;
Osez compter sur ces douces promesses,
Allez fléchir trois aimables déesses;
Et désormais, prêt à suivre leurs lois,
Implorez-les pour la première fois.

ANAXIMANDRE.

Faut-il donner, en risquant cette épreuve,
De ma faiblesse une nouvelle preuve?
N'importe; allons, quel qu'en soit le succès,
Vénus l'ordonne, et moi, je m'y soumets;
Mon cœur séduit saisit avec ivresse
Tout ce qui sert à flatter sa tendresse....

MÉLIDORE.

Entrons au temple.

ANAXIMANDRE.

Allons, je m'y résous.

PHROSINE.

Je vous approuve, et vais parler pour vous.

ANAXIMANDRE.

Vous pouvez tout sans doute auprès des Grâces;
Et moi j'en dois craindre quelques disgrâces.
Malgré cela, j'oserai, s'il vous plaît. ..

PHROSINE.

Sans doute, osez; ce sera fort bien fait.

(Anaximandre et Mélidore s'avancent vers le temple; Mélidore frappe à la porte; le temple s'ouvre; trois prêtresses des Grâces viennent au-devant du philosophe.)

SCÈNE VII.

ANAXIMANDRE, PHROSINE, MÉLIDORE, TROIS PRÊTRESSES DES GRACES.

UNE PRÊTRESSE.

Qui vous amène aux pieds de nos déesses?
Quels sont vos vœux? parlez.

ANAXIMANDRE.

Belles prêtresses,
Anaximandre aux Grâces a recours,
Et son bonheur dépend de leur secours.
Vous les servez, rendez-les moi propices:
Obtenez-moi leurs faveurs protectrices;
J'ai trop long-tems, hélas, pour mon malheur,
Fui leurs autels et leur culte enchanteur;
Sur leurs bontés pourtant je compte encore,

Je veux fléchir un objet que j'adore,
Et je leur viens demander à genoux
Le don de plaire à cet objet si doux.

LA PRÊTRESSE.

Eh ! quoi !.... c'est vous, austère Anaximandre ?
Vous, amoureux !.... Je vous trouve un air tendre ;
Un feu plus doux dans vos yeux est entré :
Ainsi l'Amour change tout à son gré.
Les Grâces vont achever le prodige ;
De leurs attraits l'invincible prestige
Toujours senti, toujours mal imité,
Est plus touchant, plus beau que la beauté.
A leur empire on ne peut se soustraire ;
Suivez-moi donc, venez apprendre à plaire.
De nos leçons, initié discret,
Profitez bien ; mais gardez le secret.
Ne craignez point des épreuves pénibles,
Vous connaîtrez des mystères paisibles,
Doux, enchanteurs, réglés par les plaisirs,
Et le succès passera vos désirs.

ANAXIMANDRE.

A vos bontés, plein d'espoir, je me livre.

LA PRÊTRESSE.

Venez, entrons ; votre ami peut nous suivre.
(A Phrosine.)
Vous, demeurez ; il suffit d'un témoin,
Et de nos dons vous n'avez pas besoin.

SCÈNE VIII.

PHROSINE.

Faut-il en croire un si flatteur oracle ?
On nous promet un assez beau miracle :
Ce philosophe austère, renfrogné,
Va revenir de roses couronné,
Tout différent, en un mot, de lui-même.
Mais pour ma sœur quelle surprise extrême !
Son œil, trompé par un tel changement,
Méconnaîtra, je gage, son amant.
C'est elle-même ici qui se présente :
Je veux l'induire en une erreur plaisante ;
Et par un conte arrangé tout exprès,
Savoir un peu ses senthmens secrets.

SCÈNE IX.

ASPASIE, PHROSINE.

ASPASIE.

Eh bien ! est-il encor fort en colère ?

PHROSINE.

Que je t'apprenne ; écoute-moi, ma chère.

ASPASIE.

Comme il grondait ! vraiment il m'a fait peur.

PHROSINE.

Il faut te dire....

ASPASIE.

Aussi, c'est vous, ma sœur;
Auriez-vous dû....

PHROSINE.

Bon! bagatelle pure.
Mais sais-tu bien une grande aventure?
Tout change ici : tu vas, dans un moment
A tes genoux voir un nouvel amant.

ASPASIE.

Un autre amant! vous vous moquez encore!

PHROSINE.

C'est un ami du galant Mélidore,
Un philosophe, et qui pourtant, dit-on,
Joint l'art de plaire au don de la raison;
Ce n'est plus là le brusque Anaximandre,
Toujours grondant, toujours prompt à reprendre,
Par son abord effarouchant les Jeux,
Se donnant l'air encor d'être amoureux;
Sage manqué, prétendu philosophe,
Au fond, savant d'une très-mince étoffe....

ASPASIE.

Ah! juste ciel! que dites-vous, ma sœur?
Vous le traitez avec trop de rigueur;
Vous l'insultez, ce sage qui nous aime,
Vous, qui souvent m'avez vanté vous-même,
Et ses vertus que l'on doit respecter,
Et ses bienfaits qui nous font subsister.
Combien de fois je vous ai rencontrée
Tout attendrie et l'ame pénétrée

De quelque trait de cet homme si grand!
Vous en parliez avec ravissement;
Vous le nommiez un véritable sage,
C'était du cœur que partait ce langage.
Pourquoi changer aujourd'hui de discours?
Ce qu'il était, ne l'est-il pas toujours?
Ah! croyez-moi, quoi que vous puissiez dire,
Notre bonheur est tout ce qu'il désire.

PHROSINE.

Eh! mais.... tu prends la chose au sérieux;
Cet autre amant te conviendra bien mieux.
Il faut le voir.

ASPASIE.

Allons, vous êtes folle.

PHROSINE.

Tu le verras, car j'ai donné parole.

ASPASIE.

Non, je ne puis.... Que dirait mon tuteur?

PHROSINE.

Ce tuteur-là te tient beaucoup au cœur.

ASPASIE.

Eh! mais.... je dois lui demeurer soumise.
Je crois qu'il faut que son choix m'autorise.
Si cet amant n'était pas de son goût!
Tenez, ma sœur, moi je craindrais surtout
De l'affliger.

PHROSINE.

Va, tu n'as rien à craindre.
Notre tuteur n'aura point à se plaindre.

Tu le verras, loin d'en être jaloux,
Te supplier d'accepter cet époux.

ASPASIE.

A vous entendre, il ne m'aime donc guère.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, MÉLIDORE, ANAXIMANDRE.

(Le temple des Grâces s'ouvre; Mélidore en sort avec Anaximandre qu'il tient par la main; celui-ci est galamment paré.)

PHROSINE, à Aspasie.

On vient; c'est lui, c'est ton amant, ma chère;
Reçois-le bien. Je te laisse.

ASPASIE.

Un moment.
Je resterais moi seule?.....

PHROSINE.

Assurément.
Vous jaserez tête à tête à votre aise.
Il est charmant, et n'a rien qui ne plaise.
Adieu.

ASPASIE.

Demeure.

PHROSINE.

Eh! non.

ASPASIE.

J'ai peur....

PHROSINE.

De quoi ?

Tu fais l'enfant ! Allons, aguerris-toi.

(Phrosine sort, et emmène Mélidore.)

SCÈNE XI.

ANAXIMANDRE, ASPASIE.

ANAXIMANDRE, un peu éloigné et respectueusement.

En vous offrant l'hommage le plus tendre,
Belle Aspasie, à quoi dois-je m'attendre ?
D'un vain espoir ne m'a-t-on point flatté ?
Serai-je au moins sans colère écouté ?

ASPASIE, avec embarras.

Je ne sais pas quel espoir on vous donne....
Ni vos desseins.... Mais enfin je m'étonne
Qu'un inconnu.... dès la première fois....

ANAXIMANDRE, à part.

Un inconnu ! que dit-elle ? Je vois
Que cet habit la trompe et me déguise.
Laissons durer un moment sa méprise.

(A Aspasie.)

Ah ! pour céder à des charmes si doux,
Qu'est-il besoin d'être connu de vous ?
Dès qu'on a pu vous voir ou vous entendre,
Il faut aimer, même sans rien prétendre.
De la beauté tel est l'heureux pouvoir ;

Elle séduit souvent sans le savoir.
D'amans cachés une foule l'adore;
Simple et modeste, elle seule l'ignore.
A ce portrait vous vous reconnaissez :
Oui, c'est ainsi que vous nous séduisez.

ASPASIE, à part.

Il est galant, et je le crois sincère.

ANAXIMANDRE.

Voulez-vous donc vous contenter de plaire,
Belle Aspasie? et le plus pur amour
N'obtiendra-t-il de vous aucun retour?
Hélas! je viens d'implorer la puissance
Des déités qu'en ces lieux on encense :
Tous leurs attraits, admirés des mortels,
N'eussent jamais obtenu des autels.
On rend hommage à leurs douces faiblesses,
Et l'Amour seul en a fait des déesses.
Imitez-les. Vous avez leur beauté;
Ayez encor leur sensibilité :
Au rang des dieux vous monterez comme elles.
L'Olympe attend les héros et les belles.

ASPASIE, à part.

Cet amant là, sans mentir, est charmant.

(A Anaximandre.)

Je l'avoûrai, vous louez joliment.
Vos discours ont des grâces que j'admire.
Mais cependant que puis-je ici vous dire?
Je ne suis point ma maîtresse; et ma foi,
Pour la donner, ne dépend point de moi.

ANAXIMANDRE.

Oui, je le sais; un tuteur vous enchaîne;
Il a pour vous un amour qui vous gêne,
Qui vous déplaît, et même son dessein
Est, m'a-t-on dit, d'obtenir votre main.
Il croit vous rendre à ses vœux favorable;
Mais ce tuteur enfin n'est point aimable;
Il est bourru, philosophe, grondeur....

ASPASIE.

Ah! gardez-vous d'offenser mon tuteur.
Il est si bon, si généreux, si sage!
Je lui dois tout, et je suis son ouvrage:
Ses volontés décideront mon sort.
Que ne peut-il sur lui faire un effort,
A ses vertus joindre un air moins sauvage!
Et que n'a-t-il enfin votre langage!

ANAXIMANDRE.

Et jusque-là s'il savait se forcer,
Entre nous deux vous pourriez balancer?

ASPASIE.

Non, croyez-moi, je dis ce que je pense;
Anaximandre aurait la préférence.

ANAXIMANDRE, à part.

Elle m'enchante!.... Ah! c'est assez jouir
De son erreur; il faut me découvrir.
(Aspasie.)
Chère Aspasie, as-tu pu t'y méprendre?
Vois à tes pieds, vois ton Anaximandre
Ivre d'amour, transporté de plaisir,
Qui pour jamais jure de te chérir....

ASPASIE.

C'est vous !

ANAXIMANDRE.

Tu vois ce que l'Amour peut faire.
Je t'adorais ; mais il fallait te plaire :
Le philosophe est devenu galant.
Que dois-je attendre après ce changement ?

ASPASIE, se jetant dans ses bras.

Ah ! mon ami, mon tuteur et mon père !
Qui voulez-vous que mon cœur vous préfère ?
Formé par vous, ce cœur est votre bien ;
Je vous le dois, et ne vous donne rien.

(Il lui baise la main.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, PHROSINE, MÉLIDORE.

PHROSINE.

Fort bien, vraiment. Enfin, notre Aspasie
Prend donc du goût pour la philosophie ?

ANAXIMANDRE.

Vous me voyez au comble de mes vœux.
Mais il me reste à vous unir tous deux :
Votre bonheur au mien est nécessaire.

PHROSINE.

J'avais bien dit que vous sauriez lui plaire..
Une autre fois, prendrez-vous mes avis ?

Vous plaignez-vous de les avoir suivis?
Vous le voyez : un savoir admirable
Et des vertus ne rendent point aimable :

L'esprit et les talens font bien;
Mais, sans les Graces, ce n'est rien.

FIN D'ANAXIMANDRE.

LES ÉTOURDIS,

OU

LE MORT SUPPOSÉ,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR M. ANDRIEUX,

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens Italiens, le 4 décembre 1787, et depuis au Théâtre-Français.

PERSONNAGES.

M. DAIGLEMONT, oncle.
DAIGLEMONT, son neveu.
FOLLEVILLE, ami de Daiglemont.
DESCHAMPS, valet de Daiglemont.
JOURDAIN, } créanciers de Daiglemont.
MICHEL, }
JULIE, fille de Daiglemont.
L'HOTESSE.
UN VALET de l'hôtesse.

La scène est à Paris, dans la salle commune d'un hôtel garni.

NOTA. On a observé, dans l'impression, l'ordre des places des personnages, en commençant par la gauche des spectateurs (ce qui est la droite des acteurs). Les changemens de places qui ont lieu dans le cours des scènes, sont indiqués par des renvois au bas des pages.

Les noms imprimés en petit caractère indiquent ceux des personnages qui ne sont pas sur le devant de la scène.

LES ÉTOURDIS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon. Du côté droit est une porte qui donne dans un cabinet. Entre autres meubles, il y a, vers la droite, une table garnie d'une écritoire.

SCÈNE I.

FOLLEVILLE, DAIGLEMONT.

FOLLEVILLE.

Il le faut avouer, depuis huit jours entiers,
Nous vivons sagement, grâce à nos créanciers.
Nous ne sortons jamais ; une raison très-forte
T'empêche de passer le seuil de cette porte :
Dans mon hôtel garni tu vins très-prudemment
Occuper la moitié de mon appartement.
Je te tiens, en ami, fidèle compagnie ;
Comment te trouves-tu de ce genre de vie ?

DAIGLEMONT.

Fort mal.

FOLLEVILLE.

Pourquoi? Caché sous le nom de Derbain,
Les huissiers, les recors, te chercheront en vain;
Leur meute est en défaut; tu lui donnes le change.

DAIGLEMONT.

Oui; mais, parbleu! l'ennui qui m'assomme les venge.
Si je pouvais sortir!....

FOLLEVILLE.

Tu le pourrais, vraiment,
Sans ce fripon maudit, ce chicaneur d'Armant,
Qui pour quinze cents francs a contre toi sentence;
Tu fis cette méchante affaire en mon absence:
Où diantre ton esprit était-il donc alors?
C'est jouer trop gros jeu que risquer le par corps;
Moi, je ne fais jamais cette sottise étrange;
Des billets tant qu'on veut; point de lettres de change.

DAIGLEMONT.

N'y pouvant plus tenir, et par l'ennui pressé,
A Dortis, mon cousin, je me suis adressé.
Je le prie en deux mots de me prêter la somme
Dont j'ai besoin....

FOLLEVILLE.

Tu vas recourir à cet homme
Que tu ne vois jamais? Tu n'en tireras rien.

DAIGLEMONT.

Vraiment, j'en ai grand'peur; c'est un dernier moyen
Que j'ai voulu tenter, faute d'autre ressource.

FOLLEVILLE.

Tu sais bien qu'un ami peut puiser dans ma bourse.

DAIGLEMONT.

Ta bourse! elle est à sec.

FOLLEVILLE.

Elle va se remplir;
J'ai fait certain projet, et s'il peut réussir!
L'idée en est hardie, et fortement conçue:
Je compte aujourd'hui même en apprendre l'issue.

DAIGLEMONT.

Dis-moi donc ce que c'est?

FOLLEVILLE, déclamant.

Non: « Pour être approuvés,
» De semblables desseins veulent être achevés (*).

SCÈNE II.

DAIGLEMONT, FOLLEVILLE, DESCHAMPS, entre une lettre à la main.

DAIGLEMONT.

Ah! ah! sachons un peu ce que Deschamps m'annonce.
(A Deschamps.)
Cette lettre à la mienne est-elle une réponse?

DESCHAMPS.

Non, Monsieur.
(A Folleville, en lui donnant la lettre.)
C'est pour vous.

(*) *Mithridate*, acte III, scène I.

FOLLEVILLE ayant regardé le timbre de la lettre,

De Nantes! Ah! ma foi!
Peut-être....

DAIGLEMONT, à Deschamps.

Et mon cousin ne t'a rien dit pour moi?

DESCHAMPS.

Il n'était pas chez lui; j'ai laissé votre lettre :
Sitôt qu'il rentrera, l'on doit la lui remettre.

FOLLEVILLE, qui a décacheté la lettre, dit avec joie :

Nous sommes trop heureux, mon pauvre Daiglemont;
Embrasse-moi.

DAIGLEMONT.

Pourquoi?

FOLLEVILLE.

Mais embrasse-moi donc.
Les effets, avec moi, répondent aux paroles.
Vous dites qu'il vous faut deux ou trois cents pistoles;
Mon ami, ce n'est rien; je veux vous obliger.
Ne me refusez pas, ce serait m'affliger.
Vous pouvez disposer de cette bagatelle.

DAIGLEMONT.

Une lettre de change! et d'où diantre vient-elle?

FOLLEVILLE, en lui donnant la lettre de change.

Tu peux voir.

DAIGLEMONT.

De mon oncle!

FOLLEVILLE.

Oui, sans doute de lui.

DAIGLEMONT.

Elle est de mille écus, et payable....

FOLLEVILLE.

Aujourd'hui,
A vue. Oh! nous n'aurons point à souffrir d'escompte.
J'aime fort les effets dont l'échéance est prompte.

DESCHAMPS.

Il paraît que mon plan a très-bien réussi.

DAIGLEMONT.

Quoi! Deschamps est au fait!

FOLLEVILLE.

Sans doute : en tout ceci
Ses secours m'ont vraiment été très-nécessaires.

DESCHAMPS.

Oui, Monsieur; connaissant l'état de vos affaires,
J'ai déployé mon zèle en ce besoin urgent;
Et c'est moi qui procure à Monsieur cet argent.

DAIGLEMONT.

Mais comment?

DESCHAMPS.

Devinez, je vous le donne en mille.

FOLLEVILLE.

Je veux bien t'épargner une peine inutile.
Tiens, de l'énigme ici tu trouveras le mot.
Lis.

DAIGLEMONT.

Qu'est-ce qui t'écrit?

FOLLEVILLE.

C'est monsieur Guillemot.

DAIGLEMONT.

Qui? le vieux factoton de mon oncle?

FOLLEVILLE.

Lui-même.

DAIGLEMONT prend la lettre, et lit.

« Vous n'imaginez pas quelle douleur extrême
» A causée à Monsieur la mort de son neveu,
» Votre ami... » Votre ami! Mais dis-moi donc un peu:
Parlerait-il de moi, par hasard?

FOLLEVILLE.

Je le pense.

DAIGLEMONT.

Est-ce que je suis mort?

FOLLEVILLE.

Que sait-on? Lis; avance.

DAIGLEMONT, continuant de lire.

» Vous avez très-bien fait, dans un si grand malheur,
» De m'écrire d'abord cette triste nouvelle;
» J'ai su de mon cher maître adoucir la douleur
» Par les ménagemens que m'a dictés mon zèle. »

FOLLEVILLE.

Oh! monsieur Guillemot est un garçon prudent.

DAIGLEMONT, lisant.

» Monsieur approuve fort que, dans ces circonstances,
» Vous n'ayez épargné ni les soins ni l'argent.

» Il faut vous rembourser de toutes vos avances.

FOLLEVILLE.

Mais c'est fort juste.

DAIGLEMONT, lisant.

» Ici vous trouverez inclus
» Un bon effet de mille écus ;
» C'est, suivant votre état général de dépenses,
» Ce que vous ont coûté médecin, chirurgien,
» Gens qui font très-souvent plus de mal que de bien ;
» Et la garde et l'apothicaire,
» Les frais de sépulture et ceux du luminaire.
» Il en coûte bien cher pour mourir à Paris ;
» Et les enterremens, Monsieur, sont hors de prix.

FOLLEVILLE.

Oh ! c'est que je t'ai fait un convoi magnifique.

DAIGLEMONT.

Je te suis obligé ; la ressource est unique.

FOLLEVILLE.

Lis donc jusqu'à la fin.

DAIGLEMONT, lisant.

» Le défunt, dites-vous,
» Laisse quelques petites dettes :
» Voyez les créanciers, avertissez-les tous
» De tenir leurs quittances prêtes ;
» J'irai, sous peu de jours, à Paris les payer.
» Adieu, Monsieur : de tous vos soins mon maître
» Me charge, encore un coup, de vous remercier ;
» Il vous aime toujours ; et moi, j'ai l'honneur d'être... »

FOLLEVILLE.

Très-bien; je suis charmé d'être à temps averti.
De ce voyage-là nous tirerons parti;
Nous ferons bien payer tes dettes au bonhomme
Et nous accrocherons encore quelque somme.

DAIGLEMONT.

Le tour est incroyable, et j'en suis stupéfait
On me croit mort?

FOLLEVILLE.

Un peu.

DAIGLEMONT.

Mais comment as-tu fait
Pour prouver?...

FOLLEVILLE.

J'ai fourni la preuve la plus claire
Deschamp m'a délivré ton extrait mortuaire.

DAIGLEMONT.

Quoi! ce coquin a fait un faux?

FOLLEVILLE.

Bien entendu.
Et mais, ne faut-il pas qu'il soit un jour pendu?
Qu'il le soit pour un faux, ou bien pour autre chose...

DESCHAMPS.

A mes dépens toujours Monsieur s'amuse et glose.
Je pense qu'il me fait, en cette occasion,
L'honneur d'être jaloux de mon invention.
Dans ce tour peu commun éclate mon génie,
Et c'est un des beaux traits qu'on lira dans ma vie.

DAIGLEMONT, à Folleville.

As-tu pu te servir d'un semblable moyen ?
Tromper ainsi mon oncle ! Oh ! cela n'est pas bien.
Tu sais, pour son neveu, jusqu'où va sa tendresse.

FOLLEVILLE.

Oui, plains-toi ; j'aime assez cette délicatesse.
Imbécile, sens donc ce que l'on fait pour toi !
De Nantes à Paris tu vins, ainsi que moi,
Pour nous former dans l'art de Cujas et Barthole :
Nos parens comptaient bien qu'en une bonne école,
Tous les deux avec fruit nous ferions notre droit ;
Mais comment travailler dans un si bel endroit,
Parmi les agrémens dont cette ville abonde ?
On s'y divertit mieux qu'en aucun lieu du monde,
On y trouve à choisir mille plaisirs divers :
Mais tous ces plaisirs-là, par malheur, sont fort chers ;
Nous le savons trop bien par notre expérience.
Nous n'avons nullement épargné la dépense ;
Et, depuis dix-huit mois que nous sommes ici,
Nous avons bien mangé de l'argent, Dieu merci.
Aussi, pour en avoir, que de ruses ourdies !
Combien n'avons-nous pas compté de maladies,
Tandis que nous étions en parfaite santé,
Et des cours où jamais nous n'avions assisté,
Et le maître d'anglais, les mois d'académie,
Et de ce droit surtout la dépense infinie !
Notre rare savoir devrait être envié,
Si nous avions appris tout ce qu'on a payé.

DAIGLEMONT.

Nos ressources enfin se sont bien affaiblies.
Si nos parens encore ignorent nos folies,

Au moins nous ont-ils fait sentir, par vingt refus,
Que nos dépenses,..

FOLLEVILLE.

Oui; l'argent ne venait plus;
Nous étions mal : Deschamps m'a fourni cette idée
De supposer ta mort : moi, je l'ai hasardée :
Le tour nous réussit, et je trouve plaisant
Que tu touches les frais de ton enterrement.

DAIGLEMONT.

Cet argent vient très-bien pour me tirer de géne;
Mais je songe à mon oncle, à sa cruelle peine...

FOLLEVILLE.

Bon! bon! songe plutôt au plaisir qu'il aura
Quand son neveu défunt à ses yeux reviendra :
Quelle douce surprise!

DAIGLEMONT.

Et ma pauvre cousine,
Que j'adore, qui m'aime, est encor plus chagrine!
Comme elle va pleurer!

FOLLEVILLE.

Mais, en revanche aussi,
Comme d'autres riront! Tiens, je crois voir d'ici
Plusieurs de tes parens qui, pensant qu'ils hérite nt,
D'une si prompte mort tout bas se félicitent :
Ils vont prendre ton deuil, se partager ton bien;
Mais ils te le rendront.

DAIGLEMONT.

Ma foi, je n'en sais rien.
Enfin, l'extrait fait foi contre mon existence;

Ils me chicaneront ; tu verras.

FOLLEVILLE.

Oui ; sentence
Par laquelle, vu l'acte, on doit te déclarer
Mort, et te condamner à te faire enterrer.

DAIGLEMONT.

Si mon cousin pouvait, contre toute espérance,
De mes quinze cents francs me faire encor l'avance !

FOLLEVILLE.

Oh ! tu n'en serais pas long-tems embarrassé ;
Ce serait, je t'assure, un fonds bientôt placé.

DAIGLEMONT.

C'est assez discourir ; permets que je te dise
D'aller au plus pressé ; va toucher sans remise
Les mille écus.

FOLLEVILLE.

J'y vais : toi, tandis que je sors
Et que je réglerai les choses au dehors,
Travaille ici ; revois l'état de tes affaires ;
Fais pour tes créanciers des billets circulaires ;
Mande-leur de venir, et qu'ils sont trop heureux,
Puisqu'on va les payer, et finir avec eux ;
Bien entendu pourtant qu'ils seront raisonnables,
Et feront sur leur dû des remises passables.

DAIGLEMONT.

Ma foi, tu sais fort bien qu'en leur donnant moitié,
Il n'en est pas un seul qui ne fût trop payé.

FOLLEVILLE.

Allons, tout ira bien ; sois sans inquiétude.
Je suis plus las que toi de notre solitude ;

Il est tems d'en sortir, et de nous dissiper.
Ce soir, en certain lieu, je te donne à souper.
Je t'ai fait, par besoin, mourir de mort subite;
L'argent comptant revient, et je te ressuscite.
Adieu, je vais courir : dans deux heures au plus
Je reviens te chercher.

DAIGLEMONT.

Je compte là-dessus.
Bonjour, dépêche-toi.

(Folleville sort.)

SCÈNE III.

DESCHAMPS, DAIGLEMONT.

DAIGLEMONT.

Jusqu'à ce qu'il arrive,
A mes chers créanciers il faut donc que j'écrive....

(Il s'assied devant la table, et se met à écrire.)

DESCHAMPS.

Écoutez donc, Monsieur; mon esprit attentif
Observe ici qu'il faut un petit correctif.

DAIGLEMONT.

Pourquoi donc?

DESCHAMPS.

Vous allez très-fort vous contredire;
Quand on est mort, je crois qu'on ne peut pas écrire.

DAIGLEMONT.

As-tu trouvé cela sans faire un grand effort?
Je compte bien aussi dater d'avant ma mort.

DESCHAMPS.

Bon.

DAIGLEMONT.

A mes créanciers je m'en vais faire entendre....

DESCHAMPS.

Quoi?

DAIGLEMONT.

Que, dans l'autre monde étant près de me rendre;
Moi, je n'ai pas voulu, débiteur scrupuleux,
Partir pour si long-tems sans prendre congé d'eux.
Il faut des procédés.

DESCHAMPS.

Ma foi, c'est très-honnête;
Ils en seront touchés.

DAIGLEMONT.

J'ai mon dessein en tête.
Laisse faire; mon style énergique et concis
Amollira leurs cœurs dans l'usure endurcis:
Je veux que, tout contrits de leurs fraudes notoires,
Eux-mêmes de moitié réduisent leurs mémoires.
Parbleu! si j'en allais faire d'honnêtes gens,
Cela serait bien beau! Ne perdons point de tems;
Va chercher là-dedans mes papiers, je te prie;
Tout de suite....

DESCHAMPS.

Allons; c'est une plaisanterie,
Monsieur, vous n'avez point de papiers, entre nous,
A moins que ce ne soient quelques vieux billets doux.

DAIGLEMONT.

Tu verras que tu sais mieux que moi mes affaires.
Je n'ai pas des papiers importans, nécessaires,
Griffonnés presque tous de la main des huissiers,
Et dont m'ont fait présent messieurs mes créanciers;
Des assignations, des comptes, des mémoires?...

DESCHAMPS.

Ah! j'y suis. Je m'en vais vous chercher ces grimoires;
Cela doit faire un beau recueil.

(Il entre dans le cabinet.)

SCÈNE IV.

DAIGLEMONT, seul, assis.

Nous allons voir
Si j'aurai le talent d'attendrir, d'émouvoir.
C'est par le vieux Jourdain qu'il faut que je commence,
Le drôle à tout propos vante sa conscience;
Même dans son quartier il passe pour dévot.

SCÈNE V.

DESCHAMPS, DAIGLEMONT assis.

DESCHAMPS.

Voila, je crois, Monsieur, les papiers qu'il vous faut;
Vous aurez à les lire une peine effroyable,
Et je les tiens écrits de la griffe du diable.

DAIGLEMONT.

C'est bon.

DESCHAMPS.

Monsieur a-t-il encor besoin de moi ?

DAIGLEMONT.

Non pas pour le moment; j'écrirai bien sans toi.

DESCHAMPS.

Je vais donc là-dedans voir l'objet de ma flamme.

DAIGLEMONT.

Tu t'es fait l'amoureux de cette vieille femme,
De l'hôtesse ?

DESCHAMPS.

Ma foi, Monsieur, n'en riez pas,
Elle en vaut bien la peine; et quoique ses appas
Aient au moins quarante ans, ils ont fait ma conquête.

DAIGLEMONT.

Là, sérieusement ?

DESCHAMPS.

D'honneur, j'en perds la tête.
La bonne dame est veuve, et je lui sais du bien;
Et moi, je suis garçon, Monsieur, et je n'ai rien.

DAIGLEMONT.

Ah! tu dois l'adorer, je n'en suis plus en peine.

DESCHAMPS.

Que voulez-vous? Je suis un cadet du Bas-Maine;
J'ai du ciel, en naissant, reçu pour tout avoir,
Un grand fonds de mérite, et je le fais valoir.
J'épouserai, j'en ai par-devers moi les preuves,
Et les jolis garçons ont des droits sur les veuves.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DAIGLEMONT, seul, assis.

Fesons notre travail. Justement, c'est Jourdain
Dont le compte d'abord me tombe sous la main.
Voyons-le. « Dix coupons de belle mousseline,
» Trente aunes de basin: cent vingt de toile fine. »
Je n'en ai pas levé de quoi faire un mouchoir;
J'achetais le matin pour revendre le soir...
« Total, six mille francs. » Juif, comme tu me voles!
C'est beaucoup si j'en ai tiré deux cents pistoles.....
Allons; mettons-nous bien en situation;
Prêchons à mon voleur la restitution.
(Il parle, en écrivant.)
Bon! superbe début! c'est un trait de génie!
Écrivons gravement, je suis à l'agonie.
L'écriture tremblée.... Il n'aura nul soupçon.
Mon épître vaudra celle de Cicéron.
Cela va bien... Oui... c'est ainsi qu'il faut s'y prendre.
Quel ton persuasif!... Mons Jourdain doit s'y rendre.
Relisons. « Vieux coquin, dans une heure au plus tard,
» Je serai mort; adieu. Toute rancune à part,
» Je veux bien te donner des avis salutaires.
» Amende-toi; renonce à tes gains usuraires;
» Songe qu'en l'autre monde, où je vais aujourd'hui,
» On est fort mal reçu, chargé du bien d'autrui.
» Je crois pouvoir, sans qu'on me blâme,
» De ton mémoire au moins retrancher la moitié:
» Ce que j'en fais, mon cher, c'est par pure amitié,
» Et pour le salut de ton ame.
» De ton mémoire ainsi réduit,

» Mon oncle recevra copie ;
» Il te paîra sans scandale et sans bruit ;
» Mais si, pour ton malheur, il te prend fantaisie
» De vouloir contester, tu peux compter, vieux fou,
» Qu'exprès je reviendrai pour te tordre le cou. »

SCÈNE VII.

DESCHAMPS, DAIGLEMONT, assis.

DESCHAMPS.

Dans cet hôtel garni, Monsieur, un homme arrive,
Qui porte une figure assez rébarbative ;
Il demande monsieur Folleville.

DAIGLEMONT, se levant.

Et sais-tu
Qui c'est ?

DESCHAMPS.

Non ; il est vieux, passablement vêtu.

DAIGLEMONT.

Ah ! puisque te voilà, sers-moi de secrétaire.
Tiens, fais de cette lettre un second exemplaire ;
Puis tu porteras l'un au bon homme Jourdain,
Et l'autre au bijoutier, à M. Valentin (*).
Dis-leur bien qu'elle était depuis long-tems écrite.

DESCHAMPS.

Oui, Monsieur. Allez-vous recevoir la visite
Du quidam ?

DAIGLEMONT.

Non ; il vient demander de l'argent :

(*) Daiglemont, Deschamps.

C'est quelque créancier, si ce n'est un sergent.
Parbleu! tu devais bien tâcher de le connaître.

DESCHAMPS.

Mais vous-même à l'instant saurez qui ce peut être :
Je crois qu'il vient; passez dans ce cabinet-ci,
D'où l'on entend très-bien ce qui se dit ici.

SCÈNE VIII.

DESCHAMPS, DAIGLEMONT, M. DAIGLEMONT dehors.

M. DAIGLEMONT.

Entrons dans la maison.

DAIGLEMONT.

Eh! mais.... je crois entendre....
Oui, c'est lui.... c'est sa voix.... O ciel! quel parti prendre?
C'est mon oncle!

DESCHAMPS.

Votre oncle?

DAIGLEMONT.

Eh! vite, cachons-nous.

(Ils emportent les papiers, et se sauvent dans le cabinet.)

SCÈNE IX.

JULIE, M. DAIGLEMONT, L'HOTESSE.

M. DAIGLEMONT.

Monsieur de Folleville est sorti, dites-vous?

L'HOTESSE.

Oui, Monsieur; mais il doit revenir tout-à-l'heure.

M. DAIGLEMONT.

Puisque dans cet hôtel ce jeune homme demeure,
J'y veux loger aussi. Vous aurez sûrement,
Pour ma fille et pour moi, chez vous un logement?

L'HOTESSE.

Certainement, Monsieur; et j'ose vous répondre
Que vous serez content. Je tiens l'hôtel de Londre:
Sans vouloir me flatter, je puis dire qu'ici
Il ne vient que des gens comme il faut, Dieu merci.

M. DAIGLEMONT.

J'en suis persuadé. Le jeune Folleville,
Que fait-il, dites-moi, dans cette grande ville?

L'HOTESSE.

Mais, Monsieur, ce qu'y font beaucoup de jeunes gens.
Il ne demeure ici que depuis peu de tems;
Rarement je l'ai vu. Puis, de mes locataires
Je ne dois ni savoir ni conter les affaires.
Les gens de notre état sont bavards, curieux;
Grâce au ciel, je n'ai point ces défauts-là.

M. DAIGLEMONT.

Tant mieux.

L'HOTESSE.

Sur tout ce que je sais j'ai grand soin de me taire,
Et ne veux point savoir ce dont je n'ai que faire:
Je ne peux pas souffrir les indiscrétions
De ces gens qui toujours vous font des questions.
Monsieur vient à Paris pour affaires, je pense?

M. DAIGLEMONT.

Oui, par voir Folleville il faut que je commence.

L'HOTESSE.

C'est monsieur votre fils?

M. DAIGLEMONT.

Non.

L'HOTESSE.

Ou votre neveu?

JULIE.

Hélas! non.

L'HOTESSE.

Je trouvais.... Il vous ressemble un peu....
Il vous connaît du moins?

M. DAIGLEMONT.

Oh! beaucoup, et je l'aime
De tout mon cœur.

L'HOTESSE.

Ici chacun en fait de même,
Et c'est qu'il le mérite. Entre nous, je crois bien
Qu'il s'amuse à Paris; est-on jeune pour rien?
Le plaisir à cet âge est l'importante affaire;
Depuis huit jours au reste il est fort sédentaire.
Un de ses bons amis avec lui s'est logé;
Celui-là, par exemple, est un garçon rangé;
Il s'appelle Derbain; il aime les sciences,
Et surtout la physique et les expériences:
Enfermé dans sa chambre, il travaille toujours,
Et n'a pas mis le pied dehors tous ces huit jours.

M. DAIGLEMONT.

Ne puis-je pas le voir?

L'HÔTESSE.

Vous en êtes le maître;
Il est là.

M. DAIGLEMONT.

Je serais charmé de le connaître;
Je vais le saluer et lui dire bonjour.
De Folleville ainsi j'attendrai le retour.

(Il s'approche avec l'hôtesse de la porte du cabinet.) (*)

L'HÔTESSE.

La clef est à la porte.

M. DAIGLEMONT, tourne la clef, et ne peut pas ouvrir.

Eh bien donc?

L'HÔTESSE.

Poussez ferme.

M. DAIGLEMONT.

Mais je crois qu'on retient la porte.

(On met un verrou en dedans.)

Ah! l'on s'enferme.

L'HÔTESSE.

C'est qu'il est occupé; je vous l'avais bien dit.
Vous le dérangeriez.

M. DAIGLEMONT.

Allons, cela suffit.

(*) Julie, l'Hôtesse, Daiglemont.

(Il crie à travers la porte.)

Ne vous dérangez pas, Monsieur, je vous supplie;
J'en serais désolé; j'aime qu'on étudie...

(A l'hôtesse.)

Je ne sais pas pourquoi nos gens ne viennent pas;
Je vais, pour les chercher, retourner sur mes pas. (*)

(A Julie.)

Toi, reste avec Madame. Allons, ma bonne amie,
Tâche ici d'oublier ton chagrin, je t'en prie.
Adieu.

(Il l'embrasse et sort.)

SCÈNE X.

JULIE, L'HOTESSE.

L'HÔTESSE.

MADEMOISELLE, à ce que je conçois,
Voit Paris aujourd'hui pour la première fois?

JULIE.

Oui, Madame.

L'HÔTESSE.

Et sans doute elle est en bien joyeuse?

JULIE.

Pas beaucoup.

L'HÔTESSE.

Quoi! si jeune, et si peu curieuse!

(*) Julie, M. Daiglemont, l'Hôtesse.

Savez-vous bien qu'il n'est au monde qu'un Paris ?
Chaque étranger qui vient est enchanté, surpris ;
Rien n'est si beau !... Partout c'est un bruit ! une foule !
Sans des plaisirs nouveaux aucun jour ne s'écoule.
Il faut aller tout voir, comédie, opéra.

JULIE.

Qui ? moi ? j'irai partout où mon père voudra,

L'HÔTESSE.

Comment donc ? aux plaisirs êtes-vous insensible ?

JULIE.

Le goûter à présent me serait impossible.

L'HÔTESSE.

Pauvre enfant ! Quelle est donc sa situation ?
Aurions-nous par hasard quelque inclination,
Quelque tendre penchant qu'un père désapprouve ?
Ah ! je sais bien alors quel chagrin on éprouve ;
Moi, j'ai passé par là. Pour vous mieux désoler,
D'un vieux mari peut-être on veut vous affubler.
Car voilà comme on fait... Les malheureuses filles !
Toujours on les marie au gré de leurs familles,
Jamais au leur... Je vois... vous venez à Paris
Acheter des bijoux, des étoffes de prix,
Enfin tout ce qu'il faut quand on entre en ménage,
Le trousseau ?... N'est-ce pas ?... A quand le mariage ?

JULIE.

Mon père n'est pas homme à me sacrifier,
Et c'est moi qui jamais ne veux me marier.

L'HÔTESSE.

Ah ! jamais ; ne jurons de rien, Mademoiselle.

Mais, enfin, d'où vous vient cette peine cruelle ?
Je crois le deviner; soyez de bonne foi;
Je m'y connais un peu; vous aimez, je le voi ?

JULIE, soupirant.

Ah! Dieu!

L'HÔTESSE.

Là, faites-moi la confidence entière;
Je suis fort indulgente en pareille matière.
Au fait, est-ce pour rien que nous avons un cœur ?
Puis, si vous aimez, c'est en tout bien, tout honneur.
Dites-moi, votre amant est-il jeune et sincère ?
Vous écrit-il ? A-t-il l'aveu de votre père ?
Viendra-t-il à Paris? Est-il un peu jaloux ?

JULIE.

Hélas! il pouvait bien être connu de vous.

L'HÔTESSE.

Bon! comment? Il a donc habité cette ville ?

JULIE.

C'était l'intime ami de monsieur Folleville.
Plus d'une fois, sans doute, il est ici venu.

L'HÔTESSE.

Comment le nommait-on ?

JULIE.

Daiglemont

L'HÔTESSE.

Je n'ai vu
Personne de ce nom. Si bien donc qu'il demeure
A Paris ?

JULIE.

Il n'est plus ; c'est sa mort que je pleure.
Je le regretterai toujours comme aujourd'hui ;
Je l'aimai le premier ; je n'aimerai que lui.

L'HÔTESSE.

Quoi ! votre amant est mort ! Quel malheur effroyable !
D'honneur, cela me fait une peine incroyable.

JULIE.

Ensemble dès l'enfance élevés tous les deux,
Nous avions mêmes goûts, mêmes soins, mêmes jeux :
Je le voyais sans peine adoré de mon père ;
Ce n'était qu'un cousin, je l'aimais plus qu'un frère...
Je n'ai plus rien au monde, et n'y veux point rester.

L'HÔTESSE.

Mademoiselle, aussi c'est trop vous attrister ;
L'usage de Paris est différent du vôtre :
Quand on perd un amant, on se pourvoit d'un autre.

JULIE.

Ma douleur est réelle, et durera toujours.

L'HÔTESSE.

Bon ! bon ! soyez ici seulement quinze jours...

JULIE.

J'ai besoin de repos ; je me sens un peu lasse ;
Faites que l'on me donne une chambre, de grâce.

L'HÔTESSE.

Dans votre appartement je vais vous installer.

SCÈNE XI.

L'HOTESSE, JULIE, DESCHAMPS, sortant du cabinet.

L'HÔTESSE.

Pardon, je vois quelqu'un qui voudrait me parler :
Je m'en vais dire... Holà !... viendra-t-on quand j'appelle ?

SCÈNE XII.

JULIE, UN VALET, L'HOTESSE, DESCHAMPS.

L'HÔTESSE, au valet

Au grand appartement menez Mademoiselle.
(A Julie.)
Excusez-moi ; bientôt j'irai vous retrouver.

JULIE.

Restez ; seule chez moi je vais lire ou rêver.
(Le valet conduit Julie dans l'appartement qu'elle doit occuper.)

SCÈNE XIII.

L'HOTESSE, DESCHAMPS.

DESCHAMPS.

Ah ! vous voilà, ma reine. A la fin on vous trouve.
Lisez-vous dans mes yeux le transport que j'éprouve ?

De joie, en vous voyant, mon cœur est chatouillé.

L'HÔTESSE.

Le plaisir, près de vous, tient le mien éveillé.

DESCHAMPS.

Çà, quand épousons-nous ? Car chez moi cela presse.

L'HÔTESSE.

Et moi, je crains; je vais n'être plus ma maîtresse.

DESCHAMPS.

Pourquoi donc? Nous ferons un ménage si doux
Que dans votre maison... La maison est à vous,
N'est-ce pas?

L'HÔTESSE.

Oui, vraiment.

DESCHAMPS.

Ah! vous êtes charmante.
Je crois qu'elle vaut bien vingt mille francs?

L'HÔTESSE.

Oh! trente;
Tout au moins.

DESCHAMPS.

Les beaux yeux! Qu'ils sont vifs et perçans!

L'HÔTESSE.

Vous me flattez.

DESCHAMPS.

Qui? moi? Je dis ce que je sens.
Votre mobilier paraît considérable?

L'HÔTESSE.

Il vaut dix mille francs.

DESCHAMPS.

Vous êtes adorable.

L'HÔTESSE.

J'ai beaucoup travaillé; Dieu merci, j'ai du bien.

DESCHAMPS.

Parle-t-on de cela? Fi donc! N'eussiez-vous rien,
Je vous préférerais, belle comme vous êtes,
Aux plus riches partis... Vous n'avez point de dettes?

L'HÔTESSE.

Très-peu; d'ailleurs, bientôt je compte rembourser.
J'ai de l'argent comptant.

DESCHAMPS, en l'embrassant.

Je veux vous embrasser.
Je ne puis résister au désir qui me brûle.

L'HÔTESSE.

Finissez donc, Monsieur.

DESCHAMPS.

D'où vous vient ce scrupule?

L'HÔTESSE.

Eh! mais...

DESCHAMPS.

Ne suis-je pas votre futur époux?

L'HÔTESSE.

Vous avez ma parole.

DESCHAMPS.

Eh bien! que craignez-vous?
Au point où nous voilà, vos refus sont bizarres;

Et pour qu'un marché tienne, il faut donner des arrhes.

L'HÔTESSE.

Non. Femme qui les donne assez souvent les perd;
Et je ne suis déjà que trop à découvert.

DESCHAMPS.

Quoique cette pudeur à mes vœux soit contraire,
Je l'aime. Adieu, cher cœur. J'ai des courses à faire :
L'amour cède au devoir; mais bientôt de retour,
Je reviens à vos pieds du devoir à l'amour.

(Il conduit l'hôtesse jusqu'à la porte du fond, et rentre dans le cabinet.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

FOLLEVILLE, gaîment, une bourse à la main.

J'ai touché notre argent !... Ménageons cette bourse...
On n'use pas deux fois d'une telle ressource....
Mille écus !... A présent, attendons Guillemot.
Pour nous mieux mettre en fonds il doit venir bientôt...
On nous l'envoie exprès... Ce cher oncle !... Je l'aime...
Il nous eût fort gênés, s'il fût venu lui-même ;
Heureusement pour nous, il est très-loin d'ici.
(Il appelle du côté du cabinet.)
Tout va bien... Daiglemont !... Daiglemont !...

SCÈNE II.

M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT, entrant tout d'un coup par le fond.

Me voici.

FOLLEVILLE.

Comment, Monsieur, c'est vous!

M. DAIGLEMONT.

Vous le voyez; moi-même.

FOLLEVILLE.

Est-il bien vrai?

M. DAIGLEMONT.

D'où vient cette surprise extrême?
Vous me saviez ici, vous m'appeliez.

FOLLEVILLE.

Moi? Non.

M. DAIGLEMONT.

Mais très-distinctement vous avez dit mon nom.

FOLLEVILLE.

Vous croyez?

M. DAIGLEMONT.

J'en suis sûr.

FOLLEVILLE.

Cela se peut, sans doute;
C'est l'effet des regrets que mon ami me coûte;
Bien souvent je le nomme, et malgré son trépas,
Insensé! Je l'appelle; il ne me répond pas.

M. DAIGLEMONT.

D'une vive amitié c'est la marque certaine.
Sa mort m'a fait aussi la plus affreuse peine!...
Vous ne m'attendiez pas, je pense?

FOLLEVILLE.

Pas beaucoup.

M. DAIGLEMONT.

Je me suis, à venir, décidé tout d'un coup,
Et j'arrive un peu las, mais bien portant du reste.
Je loge en cet hôtel.

FOLLEVILLE.

Je suis, je vous proteste,
Enchanté de vous voir. Cependant, entre nous,
J'aimerais tout autant que vous fussiez chez vous.
Risquer votre santé ! Voyager à votre âge !

M. DAIGLEMONT.

J'avais chargé d'abord Guillemot du voyage.

FOLLEVILLE.

Il fallait qu'il le fît ; et je suis affligé,
Par intérêt pour vous...

M. DAIGLEMONT.

Je vous suis obligé.

FOLLEVILLE.

Vous serez mal ici ; la maison est mesquine.

M. DAIGLEMONT.

Je serai près de vous, cela me détermine.

FOLLEVILLE.

Vous êtes trop honnête.

M. DAIGLEMONT.

Ah !... Vous avez reçu
Une lettre, un effet ?

FOLLEVILLE.

Oui, tout m'est parvenu.
Par exemple, pourquoi vous presser de me rendre
Cette misère-là ? Je pouvais bien attendre ;
Pour un peu de retard, rien n'eût été perdu :
Cela ne valait pas...

M. DAIGLEMONT.

Cela vous était dû ;
C'étaient des déboursés, et qui, par leur nature...

FOLLEVILLE.

Ne m'ont pas un instant gêné, je vous assure.

M. DAIGLEMONT.

Oh! çà, je vais un peu voir mon appartement;
Tantôt nous parlerons d'affaires amplement.

FOLLEVILLE.

Je vais, en attendant, vous tenir compagnie.

M. DAIGLEMONT.

Non, non; restez, mon cher; point de cérémonie.
(Il sort.)

SCÈNE III.

FOLLEVILLE.

Oh! parbleu, nous voilà dans un bel embarras!
Comment sortirons-nous d'un aussi mauvais pas?
Si le bonhomme va découvrir le mystère,
Il sera contre nous d'une horrible colère;
Mais de mon plan toujours assurons le succès;
Que d'abord l'oncle paie, et qu'il se fâche après.

SCÈNE IV.

DESCHAMPS, FOLLEVILLE, DAIGLEMONT.

FOLLEVILLE, allant vers le cabinet.

Hé! notre ami, sais-tu que ton oncle lui-même?...

DAIGLEMONT.

Est ici. Tu nous mets dans une peine extrême,
Et qu'y gagnerons-nous?

FOLLEVILLE.

Mais, d'abord mille écus,
Qu'en forts beaux louis d'or à l'instant, j'ai reçus.
Hé! Deschamps; veille un peu que l'on ne nous surprenne.

DESCHAMPS.

J'ai l'œil bon, Dieu merci; ne soyez point en peine,
Si quelqu'un vient, j'aurai soin de vous avertir.

(Pendant cette scène, Deschamps sort et rentre plusieurs fois, afin de guetter si personne ne survient.)

DAIGLEMONT.

Où ton adresse enfin pourra-t-elle aboutir?
Là, dis-moi maintenant ce que nous allons faire?

FOLLEVILLE.

Il n'est pas trop aisé de nous tirer d'affaire.

DAIGLEMONT.

Je le crois.

FOLLEVILLE.

Je ne vois qu'un moyen d'en sortir.

DAIGLEMONT.

Quel est-il ?

FOLLEVILLE.

Ma foi, c'est de te laisser mourir.
Toi défunt, il n'est plus nécessaire de feindre ;
Tu n'auras de ton oncle aucun reproche à craindre,
Ni moi non plus ; cela nous met tous en repos.
Tiens, tu ne peux jamais mourir plus à propos.

DAIGLEMONT.

Ris ; dis-nous des bons mots d'un air plaisant et leste.
Sais-tu qu'il faut avoir bien de l'esprit de reste,
Pour en vouloir fourrer partout, comme tu fais ?
Je vais tout avouer à mon oncle ; je vais
Me jeter à ses pieds...

FOLLEVILLE.

Oui, je te le conseille :
Prends-moi le ton pleureur, il te sied à merveille ;
Va faire le nigaud : tu n'as donc pas de cœur ?
Je te demande où sont les sentimens, l'honneur ?

DAIGLEMONT.

Mais, encore une fois, que faut-il que je fasse ?

FOLLEVILLE.

Je vais te l'indiquer ; car un rien t'embarrasse.
Notre projet enfin, jusqu'ici bien conduit,
Pour être dérangé, n'est pas encor détruit.
Ton oncle ne sait pas le fin de notre histoire ;
Il te croit toujours mort : eh bien ! laissons-le croire.
Toi, dans ce cabinet, renferme-toi sans bruit ;
N'en sors pas un instant ; sitôt qu'il fera nuit

Tu partiras, muni d'une bourse assez ronde,
Et, dans quelque retraite agréable et profonde,
Tandis que ton trépas causera nos soupirs;
Tu vivras à ton aise au milieu des plaisirs.

DAIGLEMONT.

Et tu feras payer mes dettes?

FOLLEVILLE.

Je l'espère.

DAIGLEMONT.

C'est que c'est là le point important de l'affaire.

FOLLEVILLE.

En as-tu fait l'état? Peux-tu me le donner?

DAIGLEMONT.

Pas encore.

FOLLEVILLE.

Avant tout, il faut le terminer.
Tes créanciers, voyons, que leur as-tu fait dire?

DAIGLEMONT.

Tantôt à quelques-uns j'ai pris le soin d'écrire
Qu'on leur paîrait moitié.

FOLLEVILLE.

Fort bien... Mon cher Deschamps,
Il faut nous seconder.

DESCHAMPS.

Volontiers, j'y consens.

FOLLEVILLE.

Fais autour de notre oncle exacte sentinelle;

Entends, observe tout; sois prêt, si je t'appelle.
(A Daiglemont.)
De ton état passif allons nous occuper;
Viens; le succès en vain semble nous échapper,
J'en réponds; tu verras, en affaire pareille,
Que j'exécute encor mieux que je ne conseille.
(Il rentre avec Daiglemont dans le cabinet.)

SCÈNE V.

DESCHAMPS.

Laissez-moi faire; allez; je ne suis pas un sot,
Et je prétends ici vous aider comme il faut.
Quelqu'un vient. C'est notre oncle. Il a tort. Comment diantre!
Là dedans à présent il ne faut pas qu'il entre;
Cherchons quelque moyen de l'arrêter ici...
Il s'agit de mentir... C'est aisé... M'y voici.

SCÈNE VI.

M. DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

M. DAIGLEMONT.

Folleville est chez lui? Sans doute il est visible,
N'est-ce pas, mon ami?

DESCHAMPS.

Que vois-je? Est-il possible?
Ah! Monsieur, je me jette à vos pieds.

M. DAIGLEMONT.

Que veux-tu ?
D'où nous connaissons-nous ? Tu ne m'as jamais vu.

DESCHAMPS.

Oh ! cela ne fait rien : je sais vous reconnaître.
Vous ressemblez si fort à feu mon pauvre maître !
Il faut que vous soyez son oncle Daiglemont :
Oui, Monsieur, c'est vous-même ; et mon cœur m'en répond.

M. DAIGLEMONT.

Tu servais mon neveu ?

DESCHAMPS.

Jugez de ma disgrâce ;
Vous sentez que sa mort m'a fait perdre ma place :
Il n'a pu me garder. Ah ! quel événement !
Je l'ai donc vu mourir ce jeune homme charmant,
Qui menait à son âge une vie exemplaire ;
Qui, dès qu'il se montrait, était certain de plaire ;
Beau comme un ange.. Enfin, c'était votre portrait.

M. DAIGLEMONT.

Il me ressemblait fort ; oui, chacun le disait.
Mais adieu ; je vais voir Folleville.

(Il va pour entrer dans le cabinet.)

DESCHAMPS, le retenant.

Ah ! j'espère
Que vous compâtirez, Monsieur, à ma misère.
Hélas ! j'ai sur les bras ma femme et quatre enfans.

M. DAIGLEMONT.

Je te plains. Mais il faut que j'entre là-dedans.

DESCHAMPS, le retenant encore.

Monsieur, les malheureux aiment qu'on les écoute,
Qu'on les plaigne; et c'est là le service, sans doute;
Qu'on rend plus volontiers, car il ne coûte rien.

M. DAIGLEMONT.

Va, va, je tâcherai de te faire du bien.

DESCHAMPS.

Monsieur, pour un moment, si je vous intéresse,
Je suis content. Me voir si fort dans la détresse!....
Feu Monsieur me disait : Deschamps, reste avec moi;
Te ne manqueras pas, je prendrai soin de toi;
Si je viens à mourir, je prétends et j'ordonne
Que jamais après moi tu ne serves personne,
Et je n'oublirai pas de faire un testament,
Afin de te laisser de quoi vivre aisement.
Mais il est brusquement parti pour l'autre monde...
En pleurs, lorsque j'y pense, il faut bien que je fonde...
Être emporté si vite!... Ah! j'en perdrai l'esprit.

M. DAIGLEMONT.

Le pauvre malheureux! Vraiment, il m'attendrit.
Va, je te placerai comme il faut, sois tranquille.
Mais, encore une fois, je veux voir Felleville.
Adieu.

DESCHAMPS.

Pardon, si j'ose encor vous arrêter,
C'est que réellement je ne puis vous quitter.

SCÈNE VII.

DESCHAMPS, M. DAIGLEMONT; FOLLEVILLE, sortant du cabinet.

M. DAIGLEMONT.

Ah ! vous voilà, mon cher ? Chez vous j'allais me rendre.

FOLLEVILLE.

Comment ! Est-ce qu'ici l'on vous a fait attendre ?

M. DAIGLEMONT.

Il n'importe ; le tems ne m'a pas semblé long,
Et je causais avec cet honnête garçon.

DESCHAMPS.

Oui ; j'amusais Monsieur.

M. DAIGLEMONT.

C'est un bon domestique,
A ce qu'il paraît ?

FOLLEVILLE.

Lui ? C'est un sujet unique.

M. DAIGLEMONT.

Et Daiglemont devait en être bien content ?

FOLLEVILLE.

Daiglemont ?... en fesait l'éloge à chaque instant.

M. DAIGLEMONT.

Puisque vous m'en rendez un si bon témoignage,
Je veux de mes bontés lui donner quelque gage.

(A Deschamps, en tirant sa bourse.)

Prends ce double louis à compte.

DESCHAMPS.

En vérité,
Monsieur, c'est déjà plus que je n'ai mérité.

M. DAIGLEMONT.

Non! non, tous tes discours montrent une belle ame.
Va, va-t'en retrouver tes enfans et ta femme;
Console-le; dis-leur qu'à partir d'aujourd'hui,
Je prétends devenir leur père et ton appui.

DESCHAMPS.

Je n'avais pas compté recevoir ce salaire;
Mais on gagne toujours quelque chose à bien faire.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT.

Ça, parlons des motifs qui m'amènent ici.
Vous nous avez mandé que, dans ce pays-ci,
Mon neveu, que je plains, a laissé quelques dettes;
Moi-même je verrai comment elles sont faites;
Je suis assez surpris qu'il ait pu s'endetter.
Puis de l'occasion j'ai voulu profiter
Pour faire voir Paris à ma pauvre Julie,
Et la distraire un peu de sa mélancolie.
Cette enfant se désole; elle aimait son cousin;

Je cherche les moyens d'adoucir son chagrin,
Et c'est pour elle aussi que j'ai fait le voyage.

FOLLEVILLE.

Tout cela me paraît on ne peut pas plus sage.

M. DAIGLEMONT.

Savez-vous à peu près combien doit mon neveu?

FOLLEVILLE.

Mais, Monsieur, c'est selon; il doit beaucoup et peu.

M. DAIGLEMONT.

Comment l'entendez-vous?

FOLLEVILLE.

Cela peut vous surprendre;
Mais, dans l'instant, je crois, vous allez me comprendre.
Envers ses créanciers il a bien reconnu
Qu'il leur devait beaucoup; mais il a peu reçu.

M. DAIGLEMONT.

Mais vous me parlez là de mauvaises affaires.
Il a donc contracté des dettes usuraires?

FOLLEVILLE.

Un jeune homme peut-il emprunter autrement?
Il faut qu'au poids de l'or il achète l'argent.

M. DAIGLEMONT.

De voir les créanciers il faut que je m'occupe.

FOLLEVILLE.

Je pourrai vous aider à n'être pas leur dupe.

M. DAIGLEMONT.

Oui? comment?

FOLLEVILLE.

J'ai sur eux de bons renseignemens;
Et Daiglemont lui-même, à ses derniers momens,
A fait l'état au vrai de ses dettes passives,
Dûment apostillé de notes instructives.

M. DAIGLEMONT.

Vous me le remettrez?

FOLLEVILLE.

Très-volontiers.

M. DAIGLEMONT.

C'est bon.

FOLLEVILLE.

Ces Messieurs aisément n'entendront pas raison;
Mais, pour mieux parvenir à la leur faire entendre,
Offrez de les payer comptant et sans attendre,
Ils se décideront; ils sont gens à savoir
Très-bien ce que par heure un écu peut valoir.
Plus tard on leur rendrait, plus il faudrait leur rendre.

M. DAIGLEMONT.

Très-grand merci des soins que vous voulez bien prendre.

FOLLEVILLE.

Bon! C'est avec plaisir, et par pure amitié:
Je voudrais que déjà vous eussiez tout payé.

M. DAIGLEMONT.

Nous verrons tout cela.

SCÈNE IX.

JULIE, M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT.

Mais que nous veut ma fille?

JULIE.

L'hôtesse me fait fuir; sans cesse elle babille;
Son caquet à la fin me lasse et m'étourdit.

M. DAIGLEMONT.

Mais, sans trop prendre garde à tout ce qu'elle dit,
Cela te distrairait, tu serais plus tranquille.
Ma chère enfant, tu vois monsieur de Folleville;
C'était le bon ami du pauvre Daiglemont.

FOLLEVILLE, saluant Julie.

Puis-je vous assurer de mon respect profond?

JULIE.

Monsieur...

M. DAIGLEMONT.

Tu te plais mieux toute seule?

JULIE.

Mon père,
Je vous fais de la peine; excusez.

M. DAIGLEMONT.

Va, ma chère,
(A Folleville.)
Je ne puis t'en vouloir. Encor de nouveaux pleurs.

FOLLEVILLE, à Julie.

Je suis loin de blâmer vos regrets, vos douleurs.
De mon ami pour vous j'ai connu la tendresse;
Mais on peut vaincre enfin la plus juste tristesse.
Nous nous empresserons tous de vous consoler.

M. DAIGLEMONT.

Il a grande raison; on ne peut mieux parler.
(A Folleville.)
Allons voir nos messieurs... Ma fille, je vais faire
En sorte de finir promptement toute affaire;
Puis à tes moindres vœux tout prêt à consentir,
Tu n'auras qu'à vouloir pour te bien divertir.
(Il sort avec Folleville.)

SCÈNE X.

JULIE.

Ah! Dieu! dans le chagrin dont je suis tourmentée,
De quels amusemens pourrais-je être flattée?
Il n'en est plus pour moi... Cher cousin! Non, jamais....
Je sens bien à présent à quel point je l'aimais...

SCÈNE XI.

JULIE, DAIGLEMONT sort du cabinet, et écoute Julie.

JULIE.

Je le perds... pour toujours... Cette idée est affreuse.
Je ne le verrai plus... Ah! pleure, malheureuse,

Pleure... Oh ! si je pouvais, une fois seulement,
Le revoir, lui parler !... Ne fût-ce qu'un moment !...
Pour un moment si doux, je donnerais ma vie...

(Daiglemont fait remuer un siége ; à ce bruit, Julie se retourne, l'apercoit, et jette un cri de frayeur et de surprise.)

JULIE.

Ah ! grand Dieu ! Me trompé-je ?

DAIGLEMONT.

O ma chère Julie !

JULIE.

Il me parle ?... Est-il vrai ?... Daiglemont, est-ce toi ?

DAIGLEMONT.

Ma charmante cousine, ah ! n'aie aucun effroi.

JULIE.

Je ne t'ai point perdu ?

DAIGLEMONT.

Revois celui qui t'aime.
Oui, je vis, et pour toi je suis toujours le même ;
Sur un récit trompeur cesse de me pleurer.

JULIE.

Mais explique-moi donc...

DAIGLEMONT.

Il faut te déclarer
La vérité. J'étais... Ciel ! on vient ; prenons garde.

SCÈNE XII.

JULIE, L'HOTESSE, DAIGLEMONT.

DAIGLEMONT.

C'EST l'hôtesse ; feignons, car c'est une bavarde.

L'HÔTESSE, s'approchant.

Ah ! ah ! monsieur Derbain, je vous rencontre ici ?

JULIE.

Monsieur Derbain ?... Mais...

DAIGLEMONT.

Oui ; c'est moi qu'on nomme ainsi,
Mademoiselle.

L'HÔTESSE, à Julie.

Et vous, pourquoi donc, je vous prie,
Nous fuir pour vous livrer à votre rêverie ?
Mais monsieur votre père, en sortant, m'a prescrit
De chercher les moyens d'égayer votre esprit.
Je ne vous quitte plus.

JULIE.

C'est avoir trop de zèle.

DAIGLEMONT.

Moi, j'arrive, et j'ai fait peur à Mademoiselle
En entrant tout d'un coup ; j'ai mal pris mon moment.

JULIE.

Oui ; vous m'avez causé beaucoup d'étonnement ;
Mais je ne m'en plains pas.

L'HÔTESSE.

Ah! vous êtes si bonne!

(A Daiglemont.)

Je cherche à consoler cette jeune personne;
Aidez-moi, s'il vous plaît; causons un peu tous deux,
Cela l'amusera.

DAIGLEMONT.

De bon cœur; je le veux. (1)
Eh! tenez, je m'en vais vous conter une histoire
Qui vient fort à propos s'offrir à ma mémoire.

L'HÔTESSE.

Voyons donc.

DAIGLEMONT.

Vous savez comme les jeunes gens,
Pour dépenser ici, rançonnnent leurs parens;
Ils ont pour les tromper des ruses incroyables.

L'HÔTESSE.

C'est que tous ne sont pas, comme vous, raisonnables.

DAIGLEMONT.

Or, écoutez le tour qu'ont fait deux étourdis,
Dont l'un, je vous l'avoue, est fort de mes amis.
L'autre suppose un jour que son cher camarade
Est mort après avoir été long-tems malade;
A l'oncle du défunt il écrit tristement;
Lui conte avec détails la mort, l'enterrement;
En réclame les frais; l'oncle, honnête et brave homme,

---

(1) JULIE, DAIGLEMONT, L'HÔTESSE.

S'empresse d'envoyer une assez forte somme...

L'HÔTESSE.

S'il n'est pas vrai, le conte au moins est bien trouvé.

DAIGLEMONT.

Un conte ?... Point du tout ; le fait est arrivé.

JULIE.

Tant pis ; je blâme fort un pareil artifice.

DAIGLEMONT.

Permettez ; mon ami n'en était point complice ;
Il n'a même à la ruse en rien contribué ;
C'est sans le prévenir que l'autre l'a tué.

JULIE.

Ces deux messieurs menaient une belle conduite !

DAIGLEMONT.

Enfin, de mon récit écoutez donc la suite.
L'oncle arrive ; jugez quel embarras cruel !
Pour mon ami surtout un chagrin bien réel
Vint de ce qu'il aimait, et de toute son ame,
Une jeune beauté bien digne de sa flamme ;
Dès l'âge le plus tendre il en était épris...

JULIE.

Et peut-être il l'avait oubliée à Paris ?

DAIGLEMONT.

Oh ! non ; elle n'est pas de celles qu'on oublie.
Comptez qu'il l'aime encore, et pour toute sa vie :
Aussi, sans désespoir, il ne pouvait songer
Qu'elle allait de sa mort peut-être s'affliger ;
Et, quoiqu'il n'eût pas eu de part au stratagême,

Il se le reprochait; s'en voulait à lui-même
Du chagrin qu'elle avait senti... Mais, par bonheur,
Il trouva le moyen de la tirer d'erreur,
Lui peignit son amour, son repentir sincère.
Pensez-vous qu'elle fût bien long-tems en colère?
Que fit-elle? Voyons; daignez le deviner.

JULIE.

Elle fut assez bonne encor pour pardonner.

L'HÔTESSE.

Oh! je le gagerais. Voilà comme nous sommes!
On ne nous passe rien; nous passons tout aux hommes.

DAIGLEMONT.

Elle fit plus encore.

JULIE.

Eh! quoi donc? Pour le coup...

DAIGLEMONT.

Sur l'oncle du jeune homme elle pouvait beaucoup;
Elle avait de l'esprit, une grâce adorable;
Elle en obtint l'oubli d'une faute excusable;
Même on dit que l'hymen d'elle et de son amant,
De cette intrigue enfin fut l'heureux dénoûment.

JULIE.

Ah! vous brodez, Monsieur.

L'HÔTESSE.

J'aime fort cette histoire.

JULIE.

Oui; mais au dénoûment je n'ose guère croire.
Jugez, en apprenant comme tout s'est passé,

A quel point l'oncle doit se trouver offensé.
La paix, après cela, n'est pas aisée à faire.

DAIGLEMONT.

Ah! vous arrangeriez une pareille affaire,
Si vous vous en méliez.

JULIE.

Je n'ose m'en flatter.
J'y ferais mes efforts; vous pouvez y compter.

DAIGLEMONT.

Pardon, Mademoiselle, il faut que je vous quitte.

L'HÔTESSE.

Vous êtes bien pressé; pourquoi partir si vite?

DAIGLEMONT.

Oh! c'est bien à regret.
(Bas à Julie.)
Mon oncle peut venir.

JULIE.

Monsieur, je ne veux point ici vous retenir.
Pourtant à vos récits je prêterais l'oreille
Avec bien du plaisir. Vous contez à merveille.

DAIGLEMONT.

Ah! si le dénoûment n'en était plus douteux,
L'histoire que j'ai dite en vaudrait beaucoup mieux.

(Avant de sortir il baise la main de Julie, sans que l'hôtesse le voie; elle se retourne, et il fait à Julie une profonde révérence.)

SCÈNE XIII.

JULIE, L'HOTESSE.

L'HÔTESSE.

Il vous a divertie ; oui, la chose est certaine.

JULIE.

Son entretien m'a plu, j'en conviendrai sans peine.

L'HÔTESSE.

Je m'en suis aperçue ; et ce monsieur Derbain ;
Pour être aimable, vaut, je crois, votre cousin.

JULIE, souriant.

Mais je le crois aussi.

L'HÔTESSE.

Bon ! cela vous fait rire ?
Vous serez consolée ; ai-je eu tort de le dire ?
Je mettais quinze jours ; mais je vois maintenant,
Grâce à monsieur Derbain, qu'il n'en faudra pas tant.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

JULIE seule.

Je reviens en ces lieux, et mon cœur m'y ramène.
Quel bonheur! quelle joie incroyable et soudaine!
Cher cousin! Je voudrais le revoir, lui parler.
Si cela se pouvait sans qu'on vînt nous troubler!...

SCÈNE II.

MICHEL, JOURDAIN, FOLLEVILLE, M. DAIGLEMONT, JULIE.

JULIE.

Déja quelqu'un? Combien cela me contrarie!....

M. DAIGLEMONT.

Entrez, Messieurs, entrez; sans façons, je vous prie.
Vous veniez pour me voir, et je sors de chez vous;
Ainsi fort à propos nous nous rencontrons tous.
(Apercevant Julie.)
Ah! ma fille, c'est toi?

JOURDAIN.

Charmante demoiselle!

MICHEL.

On est heureux d'avoir une fille si belle!

M. DAIGLEMONT.

Eh! que fesais-tu là?

JULIE.

Qui? moi? je vous attends.
Avec ces Messieurs-là serez-vous bien long-tems?

M. DAIGLEMONT.

Je ne sais : nous avons des affaires ensemble.
Daiglemont s'est beaucoup endetté, ce me semble.
Ce sont des créanciers qu'il me laisse à payer.

JULIE.

Il faut finir cela sans vous faire prier.
Ces Messieurs sont des gens honnêtes, j'en suis sûre.
L'exacte probité se peint sur leur figure :
Demandez-leur; ils ont trop d'honneur, de vertu,
Pour venir réclamer plus qu'il ne leur est dû.

JOURDAIN.

Je dis... Mademoiselle... Oh! vous êtes bien bonne.

MICHEL.

Voilà ce qui s'appelle une aimable personne.

JULIE.

Terminez promptement; ensuite dans Paris
Nous nous promènerons; vous me l'avez promis;
Vous me ferez tout voir, les jardins, les spectacles.
On dit que c'est ici le pays des miracles;
Quant à moi, je conviens que je n'aurais pas cru,
En arrivant, y voir ce que j'ai déjà vu.

M. DAIGLEMONT, à Folleville.

Eh mais! comme elle est gaie! et comme elle babille!
Est-il rien si léger que l'esprit d'une fille?
Vous avez vu tantôt les pleurs qu'elle a versés.

JULIE.

Oh! mes plus grands chagrins à présent sont passés;
Et même le moment n'est pas bien loin, j'espère,
Où je n'en aurai plus du tout. Adieu, mon père.
Bonjour, Messieurs.

M. DAIGLEMONT.

Bonjour.

(Julie sort.)

SCÈNE III.

MICHEL, JOURDAIN, FOLLEVILLE, M. DAIGLEMONT.

M. DAIGLEMONT.

Je serais enchanté
Que cette chère enfant retrouvât sa gaîté.

(A Michel et Jourdain.)

Oh! çà, Messieurs, je suis à vous. Mais le jour baisse;
Holà! de la lumière.

(Un valet apporte des bougies qu'il pose sur la table, et il avance des siéges.)

M. DAIGLEMONT, au valet.

Il suffit, qu'on nous laisse.

(Le valet sort.)

SCÈNE IV.

MICHEL, JOURDAIN, FOLLEVILLE, M. DAIGLEMONT.

M. DAIGLEMONT.

Pour nous entendre mieux, d'abord asseyons-nous.

(M. Daiglemont et Folleville s'asseient ; Michel et Jourdain de même.)

MICHEL.

Bien vu.

M. DAIGLEMONT.

Monsieur Jourdain, çà, commençons par vous.

JOURDAIN.

Volontiers, mon objet n'est pas considérable :
Puis, je crois que Monsieur est juste et raisonnable,
Et qu'il ne voudrait pas qu'on perdît avec lui.
Le commerce est vraiment périlleux aujourd'hui.
Regardez :

(Il fait passer son mémoire à M. Daiglemont par les mains de Folleville.)

Du défunt voilà bien l'écriture,
Et sa reconnaissance au bas de ma facture.

M. DAIGLEMONT, prenant le mémoire.

Voyons... « Six mille francs. » —Vous vous moquez, je crois :
Quoi ! pour deux mille écus de toile en dix-huit mois ?
Je vous demande un peu ce qu'il en a pu faire.

JOURDAIN.

Je n'en sais rien, Monsieur ; ce n'est pas mon affaire.

J'ai vendu, j'ai livré, je ne sais que cela;
Il faut que l'on me paie.

FOLLEVILLE, déployant un papier.

Ah! doucement; j'ai là
Certains renseignemens qui doivent nous apprendre
Comment monsieur Jourdain a le talent de vendre.

JOURDAIN.

Monsieur, je suis syndic de ma communauté,
Et je n'ai rien à craindre en fait de probité.
Je suis connu, depuis quarante ans que j'exerce...

FOLLEVILLE.

Oh! monsieur le syndic sait le fin du commerce.
Çà, ne nous fâchons pas, mon cher monsieur Jourdain.
De Daiglemout aussi vous connaissez la main.
Voici...

JOURDAIN.

D'ailleurs, Monsieur, l'article est sur mes livres.

FOLLEVILLE.

(Lisant.)

Il est encore ici; tenez : « Six mille livres. —
» Il est vrai que Jourdain m'a vendu sur ce pié;
» Mais Durand, son voisin et son associé,
» M'a racheté le tout avec deux tiers de perte;
» Par ce moyen, pour moi leur bourse s'est ouverte;
» J'ai reçu l'argent; mais la toile et le basin
» N'ont fait qu'aller de l'un dans l'autre magasin. »

JOURDAIN.

Monsieur, à tout cela je ne dois rien entendre;
Quand on se fait marchand, je crois que c'est pour vendre.

Les tems sont durs ; Monsieur, et tout n'est pas profit :
L'on vit comme l'on peut.

FOLLEVILLE.

Eh ! oui, c'est fort bien dit.
Monsieur Jourdain raisonne en père de famille ;
Aussi dit-on qu'il vient de marier sa fille
Avec un procureur : il a donné comptant
Vingt-mille écus de dot.

JOURDAIN.

Et je n'ai plus d'argent.

FOLLEVILLE.

On vous en donnera ; mais rendez-vous traitable.

M. DAIGLEMONT.

Et vous, monsieur Michel, serez-vous raisonnable ?
Voyons, que vous faut-il ?

MICHEL.

Vous l'allez voir bientôt.
Mon affaire est très-simple, et cela n'a qu'un mot.
C'est de l'argent prêté ; j'ai le billet en poche.
Le voici.

(Il fait passer le billet à M. Daiglemont.)

J'ai long-tems attendu, sans reproche.
Il est de cent louis, que vous m'allez compter.

FOLLEVILLE.

Ah ! vous nous permettrez d'abord de consulter
Nos notes ; le défunt tout exprès les a faites.

MICHEL.

Monsieur...

FOLLEVILLE.

(Lisant.)

Tenez... « Michel... » — C'est l'article où vous êtes.
« Cent louis, par billet, que j'ai dans peu de tems
» Trois fois renouvelé; j'ai reçu neuf cents francs. »

M. DAIGLEMONT.

Oh! c'est trop fort; vit-on jamais pareille usure?

MICHEL.

Monsieur, je ne crois pas mériter cette injure
Pour avoir obligé monsieur votre neveu;
Je l'aimais chèrement...

M. DAIGLEMONT.

Il y paraît, parbleu!
Quel métier faites-vous?

MICHEL.

Monsieur, je fais la banque,
Et j'avance au public des fonds, quand il en manque.
Vous entendez fort bien, lorsque l'on fait un prêt,
Qu'il faut en retirer un certain intérêt.
N'est-ce pas que l'argent qu'en mon coffre je serre,
Je pourrais l'employer en de bons fonds de terre,
En maisons, en contrats? j'en recevrais des fruits.
Qu'importe la façon dont ils me sont produits.

M. DAIGLEMONT.

Vous savez employer au mieux votre fortune,
Et vous faites, mon cher, trois récoltes pour une.

MICHEL.

Oui; mais les non-valeurs, les risques que je cours...

M. DAIGLEMONT.

Oh! çà, Messieurs, tranchons d'inutiles discours;
Je vous offre à chacun moitié de vos créances;
Voyez; l'argent est prêt, faites-moi vos quittances.

JOURDAIN.

Cela ne se peut pas.

MICHEL.

Moi, je veux tout ou rien.

M. DAIGLEMONT.

Décidément?

JOURDAIN.

Très-fort.

M. DAIGLEMONT, se levant en colère.

Quittons cet entretien;

(Folleville se lève, ainsi que Michel et Jourdain.)

Messieurs, vous finiriez par m'échauffer la bile (*).

(Il rend leurs titres à Michel et à Jourdain.)

Je vous laisse. — Venez, suivez-moi, Folleville.

MICHEL.

Ce n'est pas avec moi qu'on devrait marchander.

M. DAIGLEMONT.

Songez qu'avant ce soir il faut vous décider.
Adieu. Retenez bien ma dernière parole:
Aujourd'hui, la moitié; demain, pas une obole.

(Il sort avec Folleville.)

(*) MICHEL, JOURDAIN, M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

SCÈNE V.

MICHEL, JOURDAIN.

JOURDAIN.

Quel parti prendrez-vous ?

MICHEL.

Eh ! mais, il est tout pris ·
A ces manières-là nous sommes aguerris.
Vous verrez qu'on doit faire une avance très-forte,
Sans que l'argent vous rentre, et sans qu'il vous rapporte

JOURDAIN.

Et s'ils vont nous plaider ?

MICHEL.

Quoi ! cela vous fait peur.
Tandis que vous avez un gendre procureur !

JOURDAIN

J'entends mal les procès.

MICHEL.

Oh ! qu'à cela ne tienne,
Mon ami ; je suivrai votre affaire et la mienne :
En nous réunissant, il en coûtera moins ;
Vous en ferez les frais ; j'y donnerai mes soins.

JOURDAIN.

Mais l'écrit du défunt qu'ils viennent de nous lire,
En justice ils auront grand soin de le produire.

MICHEL.

Eh! que fait cet écrit? on ne le croira pas.
Pensez-vous que le mort revienne de là-bas,
Tout exprès pour plaider contre nous, pour se plaindre?

JOURDAIN.

Mais, non; je ne crois pas que cela soit à craindre.
Il m'en avait pourtant menacé.

MICHEL.

Bon! Comment?

JOURDAIN.

(*Il remet une lettre à Michel.*)

Par ce billet : lisez, à la fin seulement.

MICHEL, *lisant.*

« Tu peux compter qu'exprès je reviendrai... » — Folie!
Vous sentez bien que c'est une plaisanterie :
On n'est point effrayé d'un mot comme cela,
Quand on a de l'esprit.

JOURDAIN.

Oh! oui, quand on en a.

MICHEL.

Est-ce que vous croyez aux revenans?

JOURDAIN.

Moi? guère.

MICHEL.

Un peu?

JOURDAIN.

Mais...

MICHEL.

Bon! ce sont des contes de grand'mère :

Chez les honnêtes gens personne n'y croit plus.

JOURDAIN.

Ne badinez donc pas, de grâce, là-dessus.

MICHEL.

On fait sur ce sujet bien des récits bizarres ;
Il faut s'en défier. Les esprits sont très-rares...

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, DAIGLEMONT dans le cabinet.

DAIGLEMONT, dans le cabinet, en grossissant sa voix.

Vous êtes un fripon.

MICHEL.

Plaît-il, monsieur Jourdain ?

JOURDAIN.

Moi ? je n'ai point parlé.

DAIGLEMONT, de même.

Vous êtes un coquin.

JOURDAIN.

Vous dites ?

MICHEL.

Pas un mot.

DAIGLEMONT, de même.

Vous apprendrez, canaille,
Si c'est impunément que d'un mort on se raille.

MICHEL.

Nous ne sommes pas seuls.

DAIGLEMONT, de même.

Craignez d'être traités
Aussi sévèrement que vous le méritez.

JOURDAIN.

Juste ciel! c'est sa voix!

MICHEL.

Mais je crois reconnaître
En effet...

JOURDAIN.

De ma peur je ne suis pas le maître.

(*) (Daiglemont sort du cabinet, souffle les bougies, et le théatre est dans l'obscurité.)

DAIGLEMONT.

Scélérats!

(Jourdain et Michel tombent par terre de frayeur.)

JOURDAIN.

Ah! mon Dieu!

MICHEL.

Pardon, mille pardons!

JOURDAIN.

Oui, vous disiez bien vrai, nous sommes des fripons.

MICHEL.

Qu'exigez-vous de nous? car je suis dans des transes...

(**) DAIGLEMONT, derrière les deux créanciers.

Si vous n'abandonnez moitié de vos créances...

(*) MICHEL, JOURDAIN, DAIGLEMONT.
(**) MICHEL, DAIGLEMONT, JOURDAIN.

MICHEL.

Oh! je vous le promets.

JOURDAIN.

Et moi, j'en fais le vœu.

MICHEL.

Nous vous obéirons.

DAIGLEMONT.

N'y manquez pas. Adieu.

(Il renverse leurs chaises sur eux, et rentre dans le cabinet.)

SCÈNE VII.

MICHEL ET JOURDAIN, à terre.

MICHEL.

Est-il parti?

JOURDAIN.

Vraiment, tâchez d'y voir vous-même.

MICHEL, se relevant.

Je ne puis revenir de ma frayeur extrême;
Car c'était lui, bien lui.

JOURDAIN.

Vous fesiez l'esprit fort,
Pourtant; vous prétendiez...

MICHEL.

Je vois que j'avais tort.

JOURDAIN, se relevant.

Sûrement vous l'aviez; et voilà bien qui prouve
Qu'il faut croire...

SCÈNE VIII.

MICHEL, JOURDAIN, M. DAIGLEMONT, LE VALET.

(Le valet éclaire M. Daiglemont, pose le flambeau sur la la table, et sort aussitôt.)

(Le théâtre est éclairé.)

M. DAIGLEMONT.

Ah! Messieurs, ici je vous retrouve?...
Vous étiez sans lumière?

MICHEL.

On nous en a défaits.

M. DAIGLEMONT.

J'ai cru ma fille ici.

JOURDAIN.

Monsieur, sans nuls délais,
Nous voulons avec vous finir, coûte qui coûte.

M. DAIGLEMONT,

J'offre toujours moitié; l'acceptez-vous?

MICHEL.

Sans doute.

M. DAIGLEMONT.

J'ai vos sommes en or; je vais vous les payer.

JOURDAIN.

Faites-nous le plaisir de nous expédier.

MICHEL.

Je vous rends le billet.

JOURDAIN.

Moi, la reconnaissance.
Tenez ; j'avais au bas mis mon acquit d'avance.
Nous avons fait ; partons. S'il revenait !

M. DAIGLEMONT.

Eh ! qui ?

MICHEL.

Votre neveu.

M. DAIGLEMONT.

Comment ?

JOURDAIN.

Son ame en ce lieu-ci
Revient ; nous l'avons vue ; elle était furibonde.

MICHEL.

Pour nous faire du tort, venir de l'autre monde !

M. DAIGLEMONT.

Mais comptez donc votre or.

MICHEL.

Il n'en est pas besoin.
Adieu.

JOURDAIN.

Nous voudrions être déjà bien loin.

M. DAIGLEMONT.

Adieu, Messieurs.

(Michel et Jourdain sortent.)

SCÈNE IX.

M. DAIGLEMONT.

Eh mais, qu'est-ce qu'ils veulent dire?
Que mon neveu revient? Sont-ils dans le délire?
Si je n'étais bien sûr de son trépas!... Mais, quoi?
Le remords peut chez eux avoir produit l'effroi;
Ou bien ils font exprès un conte... J'en profite,
En tout cas... Et de deux toujours dont je suis quitte.

SCÈNE X.

M. DAIGLEMONT, L'HOTESSE.

L'HOTESSE.

Monsieur, c'est une lettre; elle est pour vous, je croi.

M. DAIGLEMONT, lisant.

«A monsieur Daiglemont.»—C'est mon nom; c'est pour moi;
Oui.

L'HOTESSE.

Monsieur est toujours satisfait de son gîte?

M. DAIGLEMONT.

Très-satisfait.

L'HOTESSE.

Pardon; je me sauve bien vite.
Il m'arrive du monde; et notre état prescrit....
Adieu, Monsieur.

M. DAIGLEMONT.

Adieu.

(L'hôtesse sort.)

SCÈNE XI.

M. DAIGLEMONT.

Qu'est-ce donc qui m'écrit?
Et qui diantre déjà me sait dans cette ville?
(Il lit la lettre.)
« Pour moi c'est un plaisir, cousin,
» De trouver à vous être utile;
» Votre lettre de ce matin
» M'apprend qu'en ce moment, pour ranger vos affaires,
» Quinze cents francs vous seraient nécessaires. »
Se moque-t-on de moi? Je n'ai besoin de rien.
« On vous voit rarement, et cela n'est pas bien :
» Ne négligez donc plus un parent qui vous aime.
» Votre argent est tout prêt; si vous voulez l'avoir,
» Vous viendrez le chercher vous-même;
» C'est ma condition. Venez souper ce soir.
» Votre cousin Dortis. »... Eh mais... Est-il possible?
Oui, c'est pour mon neveu; la chose est très-visible...
Mon neveu!... Ce matin... Il ne serait pas mort!
J'en serais bien content; mais le tour serait fort :
Je saurais l'en punir d'une façon sévère.
Ces messieurs qui l'ont vu ne m'étonnent plus guère.

SCÈNE XII.

M. DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

M. DAIGLEMONT, à part.

Voici fort à propos le fripon de valet;
Le drôle est, à coup sûr, confident du secret.
(Haut.)
Viens, maraud; tu m'as fait une friponnerie.

DESCHAMPS.

Moi, Monsieur? vous croyez?

M. DAIGLEMONT.

La chose est éclaircie;
Mon neveu n'est pas mort.

DESCHAMPS.

Il n'est pas mort, Monsieur?
En êtes-vous bien sûr? Se peut-il? Quel bonheur!

M. DAIGLEMONT.

Tu le sais mieux que moi, coquin, qu'il vit encore.

DESCHAMPS.

Si l'on vous a trompé, comptez que je l'ignore.

M. DAIGLEMONT.

Maître fourbe, à l'instant tu vas tout déclarer,
Ou bien sous le bâton je te fais expirer.

DESCHAMPS.

Puisque vous vous fâchez, Monsieur, je me retire.

M. DAIGLEMONT.

Non, non, pendard, il faut demeurer et tout dire.
Je pénètre à présent votre complot caché.
Parle, ou tu n'en seras pas quitte à bon marché.

DESCHAMPS.

Monsieur, à deux genoux je vous demande grâce.

M. DAIGLEMONT.

De tes mauvais discours à la fin je me lasse.

DESCHAMPS éloigne M. Daiglemont du cabinet, et parle alternativement très-bas et très-haut.

(Bas.) (Haut.)
Monsieur, écoutez-moi. — Monsieur, en vérité,
(Bas.)
Je ne sais rien du tout. — Venez de ce côté.
(Haut.) (Bas.)
Mon maître est bien défunt. — Il se porte à merveille. —
(Haut.) (Bas.)
Rien n'est plus vrai. — J'ai peur qu'il ne prête l'oreille. —
(Haut.)
Je dois bien le savoir; j'ai suivi son convoi. —
(Bas.)
S'il entendait un mot, ce serait fait de moi.
(Haut.)
Faut-il, si jeune encor, que la mort nous l'arrache!
(Bas.)
Ah! — Dans ce cabinet, il est là qui se cache.
(Haut.)
Vous m'interrogeriez ainsi jusqu'à demain. —
(Bas.) (Haut.)
Parlez à votre tour. — Non, Monsieur, c'est en vain;

(Bas.)

Je ne sais pas tromper. — Grondez-moi, je vous prie.

M. DAIGLEMONT.

Fourbe!

DESCHAMPS, bas.

Plus haut.

M. DAIGLEMONT.

Coquin!

DESCHAMPS, bas.

Bien : entrez en furie.

M. DAIGLEMONT.

(Bas.)

Je m'en vais t'assommer. — Pour mieux cacher ton jeu,
N'est-il pas à propos que je te rosse un peu?

DESCHAMPS, bas.

Eh! non; je ne crois pas ce point-là nécessaire.

M. DAIGLEMONT.

(Bas.) (Haut, en le rossant.)

Si; cela fera bien. — Tiens, voilà ton salaire.

DESCHAMPS.

Aie! aie!

M. DAIGLEMONT.

Mais je saurai ce que tu veux cacher.

DESCHAMPS.

Je ne vous cache rien.

M. DAIGLEMONT.

Paix. Va-t'en me chercher
Monsieur de Folleville; ici je vais l'attendre :

Dis-lui que je le prie au plus tôt de s'y rendre.

DESCHAMPS.

(Bas.)

Oui, Monsieur. — N'allez pas, trahissant mon secret,
Déclarer que c'est moi qui vous ai mis au fait.

M. DAIGLEMONT, bas.

Non.

DESCHAMPS, bas.

Chassez-moi bien haut.

M. DAIGLEMONT.

Sors vite, ou je t'assomme.

DESCHAMPS.

Mon Dieu! peut-on traiter si mal un honnête homme!

SCÈNE XIII.

M. DAIGLEMONT.

Le drôle n'est pas sot. Mais qui vient en ces lieux?
C'est ma fille. Tantôt elle avait l'air joyeux;
Elle riait. Peut-être elle est d'intelligence...
Elle m'aurait trompé!... J'en veux tirer vengeance,
La tourmenter un peu.

SCÈNE XIV.

M. DAIGLEMONT, JULIE.

M. DAIGLEMONT.

Te voilà, mon enfant?

JULIE, à part.

Mon père est toujours là.

M. DAIGLEMONT.

Je te fais compliment :
Ta gaîté me paraît tout-à-fait revenue.

JULIE.

Pas encor ; mais au moins mon chagrin diminue.

M. DAIGLEMONT.

Et je sais le moyen de le faire finir.
Il faut te dire un fait qui doit te réjouir :
Je vais te marier à Paris.

JULIE.

Moi, mon père ?

M. DAIGLEMONT.

Oui, toi-même, et dans peu ; j'ai trouvé ton affaire.
Ton cousin Daiglemont est mort, il a bien fait.
Veux-tu que je t'en fasse en deux mots le portrait ?
(En élevant la voix vers le cabinet.)
C'était un étourdi, sans règle, sans conduite ;
Le drôle à la misère enfin t'aurait réduite ;
C'est un très-grand bonheur pour toi qu'il ne soit plus.
Je te trouve un parti de trente mille écus ;
Garçon prudent, rangé ; d'ailleurs tout jeune, aimable.
Qu'en dis-tu ? Ce plan doit te sembler agréable.

JULIE.

Mais, mon père...

M. DAIGLEMONT.

Hein ! cela paraît t'embarrasser.

Moi, j'ai cru que d'abord tu viendrais m'embrasser.
Est-ce que j'ai mal fait?

JULIE.

Ces offres sont fort belles;
Je sens, comme je dois, vos bontés paternelles;
Mais mon cousin et moi nous devions être unis :
Je m'en flattais déjà; vous me l'aviez promis.

M. DAIGLEMONT.

Fort bien; mais il est mort, et ce serait folie...

JULIE.

Non, non, ne pensez pas qu'un instant je l'oublie :
Mon cœur, toujours constant, lui jure devant vous
Que jamais, non jamais, je n'aurai d'autre époux.

M. DAIGLEMONT.

Ce serment-là, vraiment, est pathétique et tendre;
On dirait qu'elle croit que ce mort peut l'entendre.
Ma pauvre fille est folle, elle l'est tout-à-fait.

JULIE.

Mais s'il n'était pas mort?

M. DAIGLEMONT, bas.

La friponne est au fait.

(Haut.)

Quoi! s'il n'était pas mort? Saurais-tu quelque chose
Qui te fît soupçonner?...

JULIE.

Mais enfin je suppose...

M. DAIGLEMONT.

Tu supposes très-mal. Eh! mais, j'aimerais fort

Qu'il se donnât les airs de ne pas être mort,
Quand nous l'avons pleuré ; quand sa perte assurée
M'a causé des regrets, et t'a désespérée !
Et son enterrement que j'ai payé, parbleu !
Et fort cher, selon toi, ce serait donc un jeu ?
Mon neveu m'aurait pu donner ce ridicule,
Me traiter en Géronte imbécille et crédule ?
Suis-je fait, s'il vous plaît, pour être bafoué ?
Malheur à qui m'aurait de la sorte joué !

SCÈNE XV.

JULIE, M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT, à Folleville.

(A Julie.)

Ah ! ah ! c'est vous, Monsieur ? — Tu sors ?

JULIE.

Je me retire.

M. DAIGLEMONT.

(A Folleville.)

Non, reste. — Écoutez-moi ; j'ai deux mots à vous dire.

FOLLEVILLE.

A moi, Monsieur ?

M. DAIGLEMONT.

Il faut vous apprendre d'abord
Que Michel et Jourdain ont fait, de bon accord,
Ce que je voulais.

FOLLEVILLE.

Oui ?

M. DAIGLEMONT.

Je ne sais comment diable
S'est opéré soudain ce prodige incroyable ;
Mais, en rentrant ici, j'ai trouvé mes fripons
Convertis tout-à-fait, et doux comme moutons.
Ils ont reçu moitié ; c'est affaire finie.

FOLLEVILLE.

Tant mieux donc ; et pour vous j'en ai l'ame ravie.
De mon côté, j'ai vu les autres créanciers ;
Ce sont, pour la plupart, des gens durs, tracassiers...

DAIGLEMONT.

Comment ? Ils ont grand tort d'être si difficiles :
La mort de mon neveu doit les rendre dociles ;
Car le pauvre garçon est bien mort dans vos bras ?
Vous m'avez en détail raconté son trépas.
Vous m'avez envoyé son extrait mortuaire,
Et ce n'est pas à faux que vous l'avez fait faire ;
Vous êtes trop honnête et trop franc pour cela.

FOLLEVILLE, à part.

(Haut.)

Sommes-nous découverts? — A ce langage-là...

M. DAIGLEMONT.

Vous ne l'entendez pas, je le crois ; mais peut-être,
Mon cher, vous entendrez un peu mieux cette lettre,
(Il lui présente la lettre qu'il a reçue.)
Et vous m'expliquerez (car vous êtes très-fin)
Comment mon neveu mort écrivait ce matin.
Cette explication sera facile à croire,
Et tournera surtout beaucoup à votre gloire.
Eh bien ! qu'en dites-vous ? Ce matin, Daiglemont

Écrivait à Dortis, et Dortis lui répond.
Par hasard en mes mains cette lettre est venue.

FOLLEVILLE.

Monsieur !...

M. DAIGLEMONT.

Vous le voyez, la fraude est reconnue ;
Il n'est plus tems ici de rien dissimuler.
Je vous en veux beaucoup, je ne puis le céler ;
Et vous m'avoûrez bien que cette espièglerie,
A parler franchement, passe la raillerie.
Comment avez-vous pu vous faire un jeu cruel
De me plonger ainsi dans un chagrin mortel ;
De supposer la mort de mon neveu que j'aime ?
Mais il est mille fois plus blâmable lui-même...

FOLLEVILLE, avec vivacité.

Lui, Monsieur ?

M. DAIGLEMONT, l'interrompant.

A Paris il s'endette, se perd ;
C'est peu : pour m'affliger, avec vous de concert,
Mon étourdi se prête à votre affreuse ruse ;
Sa conduite envers moi ne peut avoir d'excuse :
Quand j'ai tout fait pour lui, ce trait peu délicat
M'apprend trop qu'en l'aimant je n'aimais qu'un ingrat.

JULIE.

Mon père, cette idée est injuste, et l'offense.

M. DAIGLEMONT.

Eh ! ma fille, est-ce à vous de prendre sa défense ?
Songez donc quel chagrin ceci vous a donné ;
Songez....

JULIE.

Quand je l'ai vu, moi, j'ai tout pardonné.

M. DAIGLEMONT.

Tant pis pour vous; mais moi, je suis inexorable.

FOLLEVILLE.

Monsieur, écoutez-moi.

M. DAIGLEMONT.

Non, il est trop coupable;
A pallier ses torts il ne faut point songer.
Un jeune homme peut bien être étourdi, léger;
Aux travers de l'esprit aisément on fait grâce;
Mais les fautes du cœur, jamais on ne les passe.

JULIE.

Mon pere, voulez-vous faire aussi mon malheur?

FOLLEVILLE.

Monsieur, vous m'accablez de honte et de douleur.
Je dois justifier mon ami : c'est moi-même
Qui fus, sans son aveu, l'auteur du stratagême;
Il le sait d'aujourd'hui : ses plaintes m'ont appris
Que, s'il l'eût su d'avance, il ne l'eût pas permis.

JULIE.

Oui, lui-même tantôt il me l'a dit, mon père.

FOLLEVILLE.

Ah! Monsieur, mon pardon n'est pas ce que j'espère;
Je vous ai, je le sens, vivement offensé;
Je dois en convenir, je suis un insensé,
Qui n'ai pas de ce trait considéré la suite.
Malheureux que je suis! Déjà, par ma conduite,

Mes parens contre moi doivent être irrités ;
Vous m'allez faire perdre à jamais leurs bontés :
Oui, que je sois puni, c'est moi qui vous en presse ;
Mais à votre neveu rendez votre tendresse.
Si je puis avec vous le réconcilier,
Je me soumets à tout.

JULIE.

Daignez tout oublier.
Vous aimez mon cousin, et votre ame est si bonne !...

M. DAIGLEMONT.

Mais qu'on le voie, au moins, s'il veut qu'on lui pardonne.

(Folleville va chercher Daiglemont, et l'amène près de son oncle.)

SCÈNE XVI.

JULIE, M. DAIGLEMONT, DAIGLEMONT se présentant à son oncle d'un air humilié, FOLLEVILLE.

DAIGLEMONT.

Ah ! mon oncle, à vos yeux je craignais de m'offrir.
Si vous saviez combien ceci m'a fait souffrir !
Vous pouvez me punir d'un tort qui m'humilie ;
Vengez-vous, mais du moins ne m'ôtez pas Julie.

JULIE.

Au futur de Paris vous donnerez congé ;
Mon cousin, comme lui, sera sage et rangé.

M. DAIGLEMONT.

(A Julie.) (A Daiglemont et à Folleville.)
Je me moquais de toi. — Qu'aucun de vous n'oublie,

Messieurs, que je vous passe une insigne folie.
Avec les créanciers nous allons terminer;
Mais tous deux de Paris je veux vous emmener.
(A Folleville.)
Je vous remettrai bien avec votre famille.
Daiglemont, j'y consens, épousera ma fille.
L'un et l'autre, en province, auprès de vos parens,
Venez prendre un état, vivre en honnêtes gens.
Vous fûtes jeunes, soit; mais la raison exige
Que jeunesse à la fin se passe et se corrige.

FIN DES ÉTOURDIS.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.
NOTICE sur Palissot.	3
LES PHILOSOPHES, comédie en trois actes, par Palissot.	9
NOTICE sur Vigée.	13
LES AVEUX DIFFICILES, comédie en un acte, par Vigée.	87
L'ENTREVUE, comédie en un acte, par le même.	127
NOTICE sur M. Andrieux.	169
ANAXIMANDRE, comédie en un acte, par M. Andrieux.	177
LES ÉTOURDIS, comédie en trois actes, par le même.	211

FIN DE LA TABLE.

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below.

MAR - 8 1929

JUN 16 1977

Stanford University Libraries
3 6105 020 096 033
301954